LES MYSTÈRES DE L'ORIENT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 EXEMPLAIRES SUR ARCHES NUMÉROTÉS DE I A X

D. MÉREJKOVSKY

LES MYSTÈRES DE L'ORIENT

ÉGYPTE — BABYLONE

TRADUIT DU RUSSE

PAR

DUMESNIL DE GRAMONT



L'ARTISAN DU LIVRE
2, RUE DE FLEURUS, 2
PARIS

MCMXXVII

LE MYSTÈRE DES TROIS

1

CE QUI NE FUT JAMAIS

I

Gloire à la Sainte Trinité ! Gloire au Père, au Fils et au Saint Esprit ! Gloire au Trèfle Divin !

II

Si, en entrant aujourd'hui dans une société de gens « comme il faut », vous faisiez le signe de la Croix, on vous prendrait, dans le cas le plus favorable, pour un fou et, dans le pire, pour un imposteur.

Je ne suis pas un imposteur : ce que je fais actuellement m'est trop préjudiciable. Celui qui écrit veut avoir des lecteurs, car « il n'est pas bon pour l'homme d'être seul », surtout en matière de religion. L'écrivain aime son œuvre comme son enfant, et voici qu'aux yeux de la plupart de mes lecteurs, en mettant mon livre, au nom de la Sainte Trinité, sous le signe de la Croix, je le détruis aussi sûrement que si je le jetais au feu.

Mais qu'y faire ? Je ne puis agir autrement. Je fais ce petit sacrifice à ce qui est tout mon amour, toute ma foi.

Que ce livre, mon enfant, se consume donc, infime holocauste à la gloire des Trois !

III

Je ne suis pas fou, et peut-être même ne suis-je pas aussi sot qu'il y paraît. Je comprends bien qu'aujourd'hui la terre s'effondre sous les pieds de celui qui parle comme moi, s'il ne se tient fermement sur cette Pierre dont il est dit que « les Portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ». Et pourtant ce n'est pas sur elle que je me tiens, ou du moins pas toujours; j'en descends parfois. Pour quelle raison et dans quel but, je l'expliquerai plus tard. Quant à présent, je ne dirai qu'une chose: pour ceux qui s'y maintiennent, peu importe que la terre s'effondre et que le monde périsse: « Mon royaume n'est pas de ce monde ». C'est ainsi que l'on interprète ce qu'il est dit de la Pierre. Mais ce n'est pas ainsi que je le comprends: la perte du monde ne m'est pas indifférente. Je sais qu'il n'y a pas d'autre Pierre, et que ceux qui se fondent sur elle seront sauvés; mais je sais aussi que les gens comme moi ne se sauveront qu'en sauvant avec eux le monde périssant.

IV

Mais à quoi bon écrire s'il n'y a personne pour vous lire?

Je serai franc. Avant tout j'écris pour moi-même. Il n'est pas de joie plus grande que celle de la connaissance, même solitaire et, bien qu'il ne soit pas bon pour l'homme d'être seul, cette joie triomphe même de ce mal.

La joie de la connaissance est celle de la force. Quant à la force, elle se mesure par le mouvement sur la ligne de la plus grande résistance. Que je ne dise pas ce qu'il faut dire, ni comme il faut le dire, soit, — mais du moins je ne dis pas ce que tout le monde dit. Le christianisme qui descend

de la Pierre, et surtout ce qu'on pourrait appeler la partie invisible du spectre chrétien — la Sainte Trinité, le mystère des Trois — est précisément de nos jours la ligne de plus forte résistance.

Et puis j'écris pour le petit nombre de ceux qui me liront. Selon la parole d'Héraclite: « La multitude est mauvaise, le petit nombre est bon. Un homme bon vaut dix mille méchants ». On me pardonnera peut-être de mettre mes peu nombreux lecteurs parmi les meilleurs et de les aimer mieux que des lecteurs innombrables.

Enfin, tout écrivain a le droit d'espérer qu'il n'écrit pas seulement pour ses contemporains. Un livre, même mauvais, peut être un monument historique, un témoignage de ce que fut la vie des hommes. J'ose croire que j'ai vécu, en faisant mon livre, dans des circonstances extraordinaires, au milieu de la grande débâcle qui n'est pas seulement celle de mon pays. Car je voudrais me tromper, mais il me semble de plus en plus que le vaisseau, non seulement de la Russie, mais aussi du monde, est en train de sombrer. Or, lorsque le naufragé lance à la mer un message dans une bouteille, il espère que quelqu'un le trouvera et le lira.

V

Chaque époque se croit unique et, jusqu'à un certain point, elle a raison. Chaque époque connaît ce qui ne fut jamais et ce qui jamais plus ne sera. Qu'est-ce donc qui caractérise notre époque, sinon le conflit de la grande vérité et du grand mensonge, tous deux d'ordre religieux? Mensonge et vérité luttent en ce moment en un suprême corps à corps. Le monde est parvenu jusqu'à l'on ne sait quelle *akmê*, et là il oscille tout entier comme sur la pointe d'un couteau.

VI

Nous n'avons pas de mot pour définir notre vérité religieuse. Le mot « socialisme » est inexact, car l'essence du socialisme c'est l'athéisme, c'est-à-dire la négation de toute religion. Cette vérité indéfinissable, ou plutôt cette soif de vérité, nous pourrions plus justement l'appeler l'angoisse du « problème social », la soif religieuse de la vérité sociale. Aujourd'hui le monde, en proie à une anxiété confuse, inexprimable et que rien ne peut apaiser, cherche plus ardemment que jamais la solution de l'énigme. La soif le consume comme l'incendie brûle la steppe desséchée. Il a compris, ou tout au moins senti, que le problème social, la question non pas de l'Un mais de Tous, de la Société et non de la Personnalité, est le problème des problèmes, le nœud des nœuds, le mystère des mystères. Œdipe sera peut-être dévoré par le Sphinx, mais il ne peut lui échapper. C'est là une attitude nouvelle, sans exemple, de l'Esprit, — et non pas seulement, peut-être, de l'Esprit *humain*.

Le monde ayant décidé, à tort ou à raison, que le christianisme ne pouvait étancher la soif sociale, a rejeté la religion en général et le christianisme en particulier.

VII

Pour désigner notre mensonge religieux, nous avons un mot : l'athéisme. L'athéisme, négation de la religion, s'unissant avec la soif religieuse de la justice sociale, il y a là une contradiction qui ne réside pas seulement dans mon esprit, mais dans les choses mêmes. Ne voyons-nous pas l'athéisme socialiste devenir une nouvelle religion ? « Je crois, je crois de toute mon âme que Dieu n'existe pas ! » confesse, dans *Les Possédés* de Dostoïevsky, le démoniaque Kirillov.

Ce n'est même plus de la contradiction, c'est de la folie. L'homme prétend assouvir par l'athéisme sa soif de Dieu ; ainsi celui qui meurt de soif s'ouvre les veines et s'abreuve de son propre sang, mais l'âcreté brûlante du sang, loin d'apaiser la soif, l'exaspère.

VIII

Notre athéisme est une chose unique, inouïe. L'athéisme individuel a toujours existé et existera toujours, de même qu'il y eut et qu'il y aura toujours la religion individuelle. Les uns croient en Dieu, les autres n'y croient pas. Et ceux qui supplient Dieu de secourir leur incrédulité, sont peut-être plus croyants que les autres. En quoi donc notre athéisme est-il extraordinaire ? Voici.

D'Épicure à Lucrèce, le cercle de l'athéisme personnel est déjà clos, et aujourd'hui encore nous ne sommes pas allés au delà. Mais nous allons infiniment plus loin dans l'athéisme social. Les anciens ne sont athées que pour eux et en eux ; leur athéisme est « chose privée », *Privat-Sache,* selon l'expression perfide des social-démocrates, préparant le triomphe de l'athéisme en tant que chose publique, sociale. En dépit de toutes les négations religieuses, individuelles et privées, la société antique, l'État, la Cité, *Polis,* restait sous le signe de la religion.

D'après Artemidore de Rhodes : « il n'est pas de peuple sans Dieu » (II, 35).

Selon Hésiode et Hérodote, « l'impiété », ἀσέβεια, est le mal suprême, source de tous les maux individuels et sociaux ; les « impies » sont des criminels d'État, destructeurs de la Cité.

La religion est le lien humain par excellence, celui qui réunit les hommes en société. Que l'on rompe ce lien, et la société se désagrège, le corps vivant devient une masse morte. Ce n'est point sans raison que le socialisme athée a choisi précisément ce mot : « masse », pour désigner les multitudes humaines : il en parle et les traite comme des masses physiques inanimées.

Pour les Anciens, la religion est chose publique, l'athéisme chose privée. Or, cet antique, cet éternel et universel rapport du collectif à l'individuel dans les choses religieuses, nous l'avons dénaturé, renversé, comme jamais il ne l'avait été. Pour nous, la chose publique c'est l'athéisme, et la chose privée, la religion.

Dans le paganisme grec et surtout hellénistique sont déjà posées les assises de la future universalité chrétienne, de la catholicité. « Les mystères d'Éleusis unissent tout le genre humain », συνέχοντα τὸ ἀνθρώπειον γένος (lettre de Prétextat, proconsul de Grèce, à l'empereur Valentinien). Et de nos jours, l'Internationale veut unir le genre humain dans une nouvelle universalité sans Dieu. La Cité antique est sous le signe de la religion ; la nôtre, sous le signe de l'athéisme. La Démocratie, la mère, commence par la séparation de l'Église et de l'État ; et la Social-Démocratie, la fille, termine par la fusion de l'État athée avec l'Église contre Dieu, l'Internationale. La fausse « liberté de conscience » n'est qu'un premier pas vers l'athéisme obligatoire ; l'exemple du communisme russe le prouve.

« Je crois de toute mon âme que Dieu n'existe pas », et j'obligerai tout le monde à le croire, parce que je ne veux ni ne peux être seul à croire ou ne pas croire ; il faut que tous croient ou ne croient pas avec moi.

IX

Telle est précisément la tragédie religieuse de nos jours : l'homme ne peut pas être seul à croire. Notre foi, sans celle d'autrui, s'éteint comme la flamme sans air ; il nous faut embraser les autres ou nous éteindre nous-mêmes.

Ce n'est pas en vain que le christianisme a passé sur l'humanité ; il l'a marquée de l'empreinte ineffaçable de l'universalité. Avec ou contre Dieu, l'homme moderne est universel ; il tombe de l'Église dans l'Internationale.

Ce n'est pas ici ou là, mais partout, que se passe ce phénomène : l'atmosphère religieuse est si raréfiée qu'on ne peut plus respirer. L'humanité subit une terrible expérience : on l'a mise comme un lapin sous une cloche de verre, et on a fait le vide.

X

On a découvert dans la caverne préhistorique d'Aurillac les restes d'un festin mortuaire. L'homme quaternaire avait déjà des rites funéraires, donc un commencement de religion. Il pressentait confusément que tout ne se terminait pas pour lui avec la vie terrestre et que la religion n'était pas seulement « chose privée », mais chose collective : sinon les hommes ne se seraient point assemblés en des cérémonies funèbres.

Dès que l'homme apparut sur la terre il leva les yeux vers le ciel.

Os homini sublime dedit cœlumque tueri.

Dieu éleva la face de l'homme pour qu'il pût contempler le [ciel.

Mais notre front à nous s'est penché, nous ne voyons plus le ciel, nous sommes plus bas que l'homme des cavernes.

XI

Si la religion était une lumière physique, les habitants des autres planètes auraient pu voir la terre, lumineuse depuis l'âge quaternaire, s'éteindre subitement. Mais pour l'observateur terrestre, cet obscurcissement ne fut pas soudain ; il a duré cinq ou six siècles, de la Renaissance à la Réforme, de la Réforme à la Révolution, de la Révolution à nos jours. Et c'est précisément de ces siècles de « progrès » que nous sommes si fiers. Nous nous hâtons sur le chemin du progrès, nous volons comme une pierre lancée, et voilà où nous en sommes arrivés :

Timide, nu et sauvage,
Troglodyte au creux des rochers...

Le troglodyte au terme du progrès? Est-ce possible?

Aujourd'hui cette question ne semble pas aussi absurde qu'avant la guerre universelle et la révolution — l'anthropophagie russe.

XII

Raskolnikov rêvait que tout l'univers était sacrifié à un terrible fléau, inouï, inconnu, venu en Europe des profondeurs de l'Asie. « Alors apparurent de nouveaux bacilles, des êtres microscopiques qui s'implantèrent dans le corps de l'homme. Mais ces êtres étaient des esprits doués d'intelligence et de volonté. Ceux qui les avaient absorbés devenaient aussitôt démoniaques et déments. Mais jamais les hommes ne s'étaient crus aussi sages et sûrs de la vérité que croyaient l'être ces pestiférés... Des villages, des villes, des populations entières, prises par la contagion, tombaient en démence.

Tous les hommes étaient plongés dans l'angoisse et ne se comprenaient plus ; chacun croyait posséder la vérité et, regardant les autres, souffrait, se frappait la poitrine, pleurait et se tordait les mains. On ne savait qui, ni comment juger ; on ne distinguait plus le mal du bien. On ne savait qui condamner, ni absoudre. On s'assemblait pour se combattre par armées entières, mais, à peine en campagne, ces armées commençaient à s'entre-déchirer ; les soldats, rompant leurs rangs, se jetaient furieusement les uns contre les autres, se battaient, se mordaient et s'entre-dévoraient... C'était la fin de tous et de tout [1]. »

Pour nous autres Russes, ce n'est plus là du délire, mais la réalité, et peut-être ne serons-nous bientôt plus seuls à connaître cette réalité.

XIII

Les hommes, ne se comprenant plus, se haïssent jusqu'à l'anthropophagie, « se mordent et s'entre-dévorent », parce que le Lien qui les unissait, *Religio*, s'est rompu et que les corps vivants des sociétés humaines sont devenus des « masses » mortes qui, se heurtant et se détruisant, retournent à l'antique Chaos.

Ce fléau qui frappe le monde, nous le connaissons aujourd'hui : c'est l'impiété, *ἀσέβεια*, le mal suprême, l'essence du crime qui, selon Weininger, est le besoin de « tuer Dieu ».

Le meurtre absolu, c'est la guerre ; la guerre absolue, c'est la guerre civile, la « lutte des classes » qui, pour le socialisme athée, est l'unique méthode d'action sociale.

1. Dostoïevsky : *Crime et Châtiment*.

L'Église de la guerre civile, du meurtre absolu, c'est l'Internationale.

XIV

Mais il faut aussi être juste envers le socialisme : il n'est point le père de l'athéisme, il en est le fils.

La science, don divin, fut dénaturée par les hommes. Le « scientifisme » en effet n'est pas la science ; il peut n'être qu'une ignorance savante.

« Le scientifisme matérialiste, en rejetant le principe de la personnalité humaine, principe religieux par excellence, en niant les problèmes et les fins absolus, nie la civilisation et affirme la barbarie [1]. »

C'est cette ignorance savante, cette nouvelle barbarie qui est la base dernière de tous les athéismes, bourgeois ou prolétariens. « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits » : le fruit de l'athéisme bourgeois, la guerre mondiale, a déjà mûri au soleil du progrès; celui de l'athéisme prolétarien, la guerre civile, le meurtre universel, est en train de mûrir aux rayons du même soleil.

XV

Les merveilles du progrès, les prodiges de la mécanique peuvent être des merveilles diaboliques.

Timide, nu et sauvage,
Troglodyte au creux des rochers...

Le troglodyte savant avec ses merveilles diaboliques n'est-il pas le plus sauvage des sauvages ?

1. Weininger.

XVI

Notre science n'est qu'ignorance, nos lumières ne sont que ténèbres. Selon l'Écriture, « nous attendons la lumière et voici les ténèbres ; nous attendons le jour et marchons dans la nuit ; nous trébuchons en plein midi comme au crépuscule ; nous sommes des morts parmi les vivants [1] ». N'est-ce point de nous que ceci a été dit ?

XVII

Et l'Avesta prédit : « aux derniers jours la terre sera comme une brebis qui tombe d'effroi devant le loup ». Pour nous, ces jours n'ont pas encore lui, nous sommes encore intrépides ; mais peut-être ne sommes-nous séparés que par un cheveu d'une terreur folle.

Le socialisme athée n'est que le rejeton de la Bête. En aucun temps l'humanité ne fut si proche de la Bête : voilà ce qui ne fut jamais.

2

LE SOLEIL DES AVEUGLES

I

Peut-être n'est-ce point par hasard qu'en ces jours de grande impiété se sont ouverts de nouveau les Livres sacrés de l'Antiquité — Égypte, Babylone, Chanaan, Iran, Chettée,

1. Is., LIX, 9-10.

Égée préhellénique — avec leurs mystères et leurs cultes. Tous ils nous accusent. Si nous avions des yeux, nous y pourrions lire notre arrêt : ennemis de Dieu et des hommes, déicides et homicides.

II

Nous aurions lu cet arrêt si nous n'étions pas aveugles. Mais les livres ont beau être ouverts devant nous, nous n'y voyons rien, nous ne savons pas lire ou lisons sans comprendre, parce que celui qui ne croit pas ne peut comprendre la croyance d'autrui. Οὐ δε λόγον περὶ Θεῶν ἄνευ θεῶν λαλεῖν δυνατὸ. « Qui n'a pas de Dieu ne peut parler des dieux[1]. »

Quis cœlum possit, nisi cœli munere, nosse,
Et reperire Deum nisi qui pars ipse deorum est[2] ?

Qui, sans le don du ciel, peut connaître le ciel
Et trouver Dieu, si lui-même n'est une partie des dieux ?

III

« S'il n'était d'essence solaire, l'œil ne verrait pas le soleil », a dit Plotin.

Et Goethe dit de même :

Wär nicht das Auge sonnenhaft,
Die Sonne könnt'es nie erblicken.

Quant à nous, nous ne voyons pas la lumière parce que notre œil ne ressemble pas au soleil, mais à un bouton d'étain.

1. Jambl. : *Myst.*
2. Manilius.

IV

« On raconte d'Astyage, roi des Mèdes, qu'un jour il vit en songe sortir du ventre de sa fille un arbre dont les rameaux couvrirent toute l'Asie... Mais il me semble, à moi, que d'une tête de mort pousse un arbre desséché qui, enfonçant ses pointes et ses épines dans le crâne d'innombrables savants, leur cache les monuments de foi et de prière où les peuples ont représenté ce qu'ils adorent dans leurs temples et invoquent par leurs sacrifices. Pourquoi donc chercher ? La chose n'est-elle pas là, sous nos yeux ?... Mais les savants, se mettant eux-mêmes un bandeau sur les yeux, cherchent toujours sans jamais trouver[1]. »

Pour toucher le cœur vivant des antiques religions, je dois me déchirer le corps en me frayant un chemin à travers la forêt morte de la science athée.

V

Dans l'Enfer peint par Polygnote, deux femmes, l'une jeune et l'autre vieille, portant de l'eau dans des urnes fêlées, sont ainsi désignées : « Les non-initiées aux mystères ». Dans le domaine de la religion, la Science athée, c'est l'urne fêlée des Danaïdes.

VI

L'expérience religieuse des siècles et des peuples ne peut être comprise que par une expérience sympathique. Mais c'est elle précisément qui manque aux savants athées de nos jours : ici la science anéantit son objet même. « Vient-il à l'esprit du

1. Rozanov.

chimiste ou du naturaliste qui décompose la cellule de la feuille du palmier que les pieds du Seigneur se sont posés sur cette palme [1] ? »

La science athée est impénétrable à la religion comme le verre à l'électricité. Il n'y eut jamais si mauvais conducteur, ni pareille impénétrabilité religieuse.

VII

La religion est l'attitude de l'homme envers Dieu. « Si cette attitude est négatrice, l'œil le plus savant ne voit dans les antiques sanctuaires de Sérapis, de Vénus, d'Apollon, qu'un simple amas de briques. Et ce n'est pas parce que Sérapis, Vénus et Apollon ne sont que néant, mais parce que celui qui les contemple garde envers eux une attitude négatrice. « Je n'y comprends rien ! Et même je ne vois rien ! Quel Dieu priaient donc ces imbéciles [2] ? »

Le morceau de bois, le Xoanon, que l'on disait tombé du ciel, l'idole de Pallas Athéné à l'Erechtheon, était plus cher aux croyants que la statue parfaite de Phidias. Et le Xoanon de Bacchus à Éleuthère devint dieu de l'Attique et père de la tragédie. Mais, devant ces dieux vivants, nous restons nous-mêmes aussi stupides que des morceaux de bois.

VIII

Nous pouvons dire pour nous consoler que cela date de loin. Les dieux aiment à rendre sots les plus sages. Dans sa Métaphysique, Aristote appelle la doctrine de Platon sur Éros, cette perle de la sagesse grecque, « une divagation d'homme ivre », et Spinoza, en réplique à la parole divine

1. Rozanov.
2. Rozanov.

sur l'enfance, compare les enfants aux imbéciles et aux fous [1].

Mais, si sur les choses éternelles ont déjà été dites d'éternelles sottises, nous les avons toutes surpassées.

Que la religion soit née quand le premier filou rencontra le premier sot, nous ne le pensons plus ou, du moins, pas à haute voix comme Voltaire. Mais nous n'en sommes pas très loin. Le Jésus de Renan, le « charmant Docteur », figurine de porcelaine, type accompli du mensonge historique, est peut-être plus blasphématoire que tout ce qu'en pourrait dire Voltaire. Un savant français moderne, Salomon Reinach, traite de « charlatans » les prêtres des mystères d'Éleusis et tient l'Apocalypse pour « une œuvre d'énergumènes » [2]. Et le savant allemand Ed. Meyer estime que la religion égyptienne est « la plus grossière des superstitions, avec des rites absurdes et répugnants » [3].

Non, les boutons d'étain ne voient pas le soleil.

IX

Lorsqu'on découvrit la momie du pharaon Ramsès le Grand, on l'enveloppa dans une page du *Temps* et on l'amena au Caire dans un fiacre ; le douanier la pesa et, ne trouvant point dans les tarifs de rubrique correspondante, lui appliqua la taxe sur l'importation de la morue séchée.

Pour nous, le corps de l'antique roi-dieu n'est que de la morue séchée.

X

Vetustas adoranda est [4]. L'antiquité est digne qu'on la

1. *Eth.*, I, 49.
2. Salomon Reinach : *Orpheus*, 130-353.
3. Ed. Meyer : *Geschischte d. Alt. Aegypt.*, 87.
4. Macrobe : *Saturnal.*, III, 14.

vénère. L'antiquité est divine, disaient les Anciens. Nous ne comprenons plus ces paroles. Nous tuons l'Antiquité, notre mère ; nous crachons à la face de Dieu, révélée à travers les siècles.

XI

Rares sont les compagnons qui m'aident à me frayer un chemin à travers la forêt morte de l'érudition, vers les sources vives de la science. Parmi nos aînés, des savants tels que Champollion, Lepsius, Brougsch, et des sages et des poètes tels que Gœthe, Schelling, Carlyle, Mizkievicz, Gogol ; parmi les modernes, Nietzche, Ibsen, Weininger, Soloviev, Rozanov et le plus grand de tous, Dostoïevsky.

Ils n'ont pas été entendus et je ne le serai pas davantage, mais c'est à la fois une grande douleur et une grande joie que de n'être pas entendu *avec eux*.

XII

Quelques-uns de ceux qui furent chrétiens se rappellent peut-être encore à quoi fut nécessaire le christianisme, mais ce à quoi fut nécessaire le paganisme, le christianisme lui-même l'a oublié.

Toute l'humanité préchrétienne ne serait-elle que le « paganisme », et celui-ci qu'une croyance en de « faux dieux », un enchevêtrement de mythes — et rien de plus ? Non, sous l'enveloppe du mythe se cache le Mystère. C'est le rapport de ces deux éléments qui contient la véritable essence du paganisme. La vérité du mythe est dans le Mystère.

XIII

« Le dieu de Delphes ne révèle ni ne cache, mais prophétise — σημαίνει — par des symboles [1]. »

« Il n'est pas de multiples dieux, il n'y a que la Raison Unique ; seuls changent les noms et les aspects sous lesquels on l'adore ; tantôt ils s'obscurcissent et tantôt ils s'éclairent [2] ».

Ainsi les figures sculptées sur les parois délicates d'un vase d'albâtre semblent ternes, opaques, presque invisibles, mais s'éclairent et deviennent transparentes dès que s'allume la flamme à l'intérieur du vase. Les sculptures sont les mythes, la flamme est le mystère.

XIV

« La sagesse des docteurs et des prophètes de tous les peuples et de tous les siècles s'est exprimée en symboles, συμβολικῶς φιλοσόφειν », dit saint Clément d'Alexandrie. « Les fondateurs des mystères celèrent leur doctrine dans les mythes pour qu'elle ne fût point révélée à tous... Il y a dans les mystères la prescience de la vérité... Et le Christ lui-même est le Maître des mystères divins, διδασκαλος θέιων μυστηρίω... Le Seigneur, après sa résurrection, transmit le savoir divin, la Gnose, à Jacob, Jean et Pierre qui le transmirent à leur tour aux autres apôtres... Et tout le christianisme n'est que le mystère de la vraie Gnose [3] ».

Saint Clément parle des sacrements chrétiens presque dans

1. Héraclite : *Fragm.*, 93.
2. Plutarque : *Isis et Osiris*, trad. Mario Meunier, L'Artisan du Livre, Paris.
3. Clém. : *Stromata*.

les mêmes termes que des rites païens : initiation, époptie, hiérophantie, grands et petits mystères.

Ici le lien vivant qui unit le christianisme au paganisme comme l'enfant à la mère est encore intact, mais la sage-femme — la Théologie — le tranchera si maladroitement que la mère en mourra et que l'enfant manquera mourir.

XV

La clé du mythe, c'est le mystère, et celle du mystère païen, le sacrement chrétien. Si le christianisme est un mensonge, le paganisme en est un aussi, et vice versa : si l'un est vérité, l'autre l'est aussi. « L'homme est la mesure de toutes choses », disait Protagoras. Et quelle est donc la mesure de l'homme, sinon sa ressemblance avec Dieu ? Si cela est vrai, non seulement l'homme est semblable à Dieu, mais Dieu aussi est semblable à l'homme. Le mythe qui, des dieux, fait des hommes est vrai, mais vrais aussi sont les mystères qui, des hommes, font des dieux.

A cette parole de la sagesse delphique : « Connais-toi », saint Augustin répond : « En me connaissant, je Te connaîtrai. *Noverim me, noverim te*[1]. » Ceci veut dire que la connaissance de l'homme et la connaissance de Dieu, l'anthropomorphisme et le théomorphisme sont une seule et même chose. Tout ce qui est en l'homme est en Dieu, et réciproquement. Tel homme, tel Dieu.

Ou, en d'autres termes, mythes et mystères n'expriment pas seulement la réalité humaine, mais aussi la réalité divine ; la mythologie, comme la théologie, est l'exacte méthode de l'expérience religieuse.

1 Saint Augustin : *Solil.*, II, 1.

Selon la parole de Platon, nous retrouvons dans les mythes antiques « des parties de nous-mêmes[1] ».

Seul Weininger, consumé par le feu d'Israël, pouvait savoir ce qu'est Israël ; seul Nietzsche, le « Dionysos déchiré », pouvait savoir ce qu'est la tragédie ; seul Dostoïevsky, l'homme de l'Apocalypse, pouvait savoir ce qu'est la fin du monde.

Nous ne pouvons juger de l'expérience religieuse des siècles et des peuples que d'après notre propre expérience. Les mystères des sanctuaires sont les mystères de notre âme : ce qui est en eux est aussi en nous. Celui qui n'a pu trouver dans son propre cœur la clé ouvrant les portes du sanctuaire d'Éleusis, celui-là n'y entrera jamais.

XVI

Les mythes capturent les dieux comme les filets attrapent le poisson. Les hommes étant de mauvais pêcheurs, les dieux leur échappent. Mais le mythe, même vide, garde encore le parfum du dieu, comme le filet vide l'odeur du poisson.

XVII

« La mythologie contient en elle la vérité religieuse, dit Schelling. La religion n'est pas la mythologie, comme le pensent les savants modernes ; c'est au contraire la mythologie qui est la religion. Tous les mythes sont vrais. Ce ne sont pas des récits fabuleux de ce qui ne fut jamais, mais des révélations sur ce qui est toujours. La Perséphone des mystères d'Éleusis non seulement symbolise, mais est vraiment ce pour quoi nous la prenons — un être réellement existant, *ein*

1. Platon : *Phèdre*.

wirklich existirendes Wesen. On pourrait dire la même chose de tous les dieux. L'originalité de mon explication consiste précisément en ce que je vois dans les mystères, comme dans les mythes, une réalité véritable[1] ».

Cela signifie précisément : il n'y a pas de faux dieux, tous sont vrais.

XVIII

La Méditerranée unissant trois parties du monde, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, est réellement le milieu, le cœur de la Terre. Dans le murmure incessant de ses vagues bat le cœur de l'Humanité. Les siècles et les nations en se pressant autour d'elle l'entourent d'une ronde éternelle comme le chœur des Néréides, et son « sel violet » mousse comme l'ambroisie dans la coupe des dieux.

Si l'on trace deux lignes, l'une de Memphis à Constantinople, l'autre de Babylone à Rome, on obtient une croix, ombre de celle du Golgotha. L'histoire universelle s'accomplit sous ce signe de Croix.

XIX

L'histoire est le mystère de la Croix, — et tous les peuples y participent. Le chemin de Bethléem au Golgotha est déjà celui du paganisme, de l'humanité préchrétienne. Innombrables sont les peuples, les langues, les mythes, mais il n'y a qu'un seul Mystère, — celui du Dieu mort et ressuscité.

Osiris d'Égypte, Tammouz de Babylone, Adonis de Chanaan et d'Égée, Attis d'Asie Mineure, Mithra d'Iran, Dionysos de Grèce, — en eux tous nous le retrouvons. Selon la

1. Schelling : *Philosophie der Offenbarung.*

parole de saint Paul : « c'est l'ombre des choses à venir, mais le corps se trouve dans le Christ ».

XX

A la veille même du christianisme, le paganisme gréco-romain considère Éleusis comme un sanctuaire commun à toute la terre, et, selon la parole de Prétextat, « les mystères d'Éleusis unissent tout le genre humain ».

Dans la nuit sacrée, au-dessus de l'anaktoron d'Éleusis, on allume une grande lumière, « la lumière pour éclairer les nations »[1]. « Le peuple qui marche dans les ténèbres verra une grande lumière ; sur ceux qui habitent dans le pays de l'ombre de la mort brillera la lumière[2]. »

Ἐλευσίς, le nom de la ville, vient du mot ἔλευσις, *la venue*. Le sens le plus profond des mystères d'Éleusis n'est autre que la venue de Dieu[3].

XXI

« Paul, debout au milieu de l'aéropage, leur dit : Athéniens, je me suis aperçu que vous êtes, à tous égards, plus pieux que les autres peuples ; car, ayant examiné les objets de votre culte, j'ai trouvé même un autel sur lequel il est écrit : *Au dieu inconnu*. Eh bien, ce que vous vénérez sans le connaître, je vous l'annonce : ce Dieu a voulu que les humains, issus d'un seul et même sang, cherchassent Dieu et le trouvassent comme à tâtons[4]. »

Ce qui veut dire précisément : le christianisme est la vérité du paganisme.

1. Luc, II, 32.
2. Isaïe, IX, 2.
3. Schelling : *Philosophie der Offenbarung.*
4. Actes des Apôtres : XVII, 22-2.

XXII

Le mythe universel du Dieu souffrant ne repose pas sur un fait qui a eu lieu une fois, mais sur un événement qui se passe toujours, qui est ressenti de nouveau et toujours de nouveau dans la vie du monde et de l'humanité.

« Ce ne fut pas une fois, mais cela est toujours. Ταῦτα δὲ ἐγένετο μὲν οὐδέ ποτε, ἔστι δὲ ἀεί[1]. »

« L'histoire universelle est un éon dont le contenu éternel, le commencement et la fin, la cause et le but, est le Christ[2]. »

L'histoire universelle est l'espace géométrique où se construit le corps du Christ.

XXIII

Le Christ, caché dans le paganisme, se révèle dans le christianisme. Le christianisme est la Révélation, l'Apocalypse du paganisme.

Les aveugles ne voient pas le soleil, mais ils sentent sa chaleur. Le Christ agit sur les païens comme le soleil sur les aveugles.

XXIV

« L'énorme différence entre le christianisme et le paganisme, c'est que la personnalité du Christ est historiquement réelle », dit Schelling. Les savants athées de nos jours l'ayant bien compris, tous leurs efforts tendent à supprimer la personnalité historique du Christ. Mais la supprimer, c'est anéantir toute l'histoire, parce qu'elle est toute en Lui.

1. Salluste : *De diis et mundo*, IV.
2. Schelling.

« La quinzième année du règne de Tibère César, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie[1]. » Tel est le point géométrique où, dans l'espace et le temps, s'unissent le Corps et l'ombre. Le paganisme est l'ombre et le corps est dans le Christ. De l'ombre vers le Corps, tel est le chemin suivi par le mystère de l'histoire universelle.

Le mystère du Dieu souffrant se répand à travers tous les siècles et tous les peuples, comme une ombre gigantesque, pour se coucher aux pieds du Christ.

XXV

Le « mythe » du Christ existait déjà avant le christianisme. Donc le Christ est un mythe? Non : s'il y avait eu avant Alexandre le Grand un mythe du conquérant du monde, cela ne signifierait pas qu'Alexandre est un mythe. Les montagnes lointaines ressemblent à des nuages. Le christianisme, la chaîne principale, l'Himalaya de l'histoire du monde, est enveloppé par les nuages des mythes ; mais il ne s'ensuit pas que l'Himalaya ne soit qu'un nuage.

Le Christ a-t-il existé? Le fait seul que cette question vient à l'esprit des hommes montre qu'il ne s'agit aucunement de « critique scientifique ». De même que le démoniaque Kirillov croit de toute son âme que Dieu n'existe pas, de même ces nouveaux meurtriers du Christ croient que le Christ n'a jamais existé. Mais leur désir même de le tuer, de le supprimer démontre *a contrario* combien sa personnalité historique est encore réelle pour eux.

1. Luc, III, 1-2.

XXVI

Si le Christ n'a pas existé, le christianisme n'existe pas non plus : c'est un mythe comme le paganisme. Mais si le Christ est réel, le mythe du Dieu souffrant, l'ombre du Christ à venir, répandue sur toute l'humanité depuis le commencement des temps, est un miracle inéluctable de l'histoire du monde qui tue les meurtriers du Christ.

3

LE TRÈFLE DIVIN

I

Un évêque, naviguant sur la Mer Blanche, entendit raconter que dans une petite île déserte vivaient trois vieillards qui faisaient leur salut, et ils étaient si simples d'esprit qu'ils ne savaient même pas comment il faut prier. Curieux de les voir, il s'approcha de la petite île, descendit sur le rivage, et là il vit trois vieillards aux cheveux gris : un grand, un moyen, un petit qui, l'un à côté de l'autre, se tenaient par la main.

« Comment priez-vous Dieu ? » demanda l'évêque.

Et le plus âgé des vieillards dit :

« Voici comme nous prions : Nous sommes trois, Vous êtes Trois, aie pitié de nous. »

Et, dès qu'il eut ainsi parlé, tous trois, levant les yeux au ciel, répétèrent : « Vous êtes Trois, nous sommes trois, aie pitié de nous. »

L'évêque sourit.

« Vous avez entendu parler de la Sainte Trinité, mais ce n'est pas ainsi qu'il faut prier. »

Et il se mit à leur enseigner comment on prie le Seigneur. Ce fut très long, cela dura tout le jour jusqu'à la nuit, tant les vieillards avaient peu de mémoire. Enfin il leur apprit, tant bien que mal, la prière et, remontant dans sa nef, il repartit.

La lune se lève. L'évêque assis à la poupe regarde la mer, du côté où avait disparu la petite île. Soudain, il voit dans la lueur de la lune quelque chose de blanc et de brillant. Il regarde plus attentivement. Ce sont les vieillards qui courent sur la mer après le bateau : leurs barbes blanches brillent dans la nuit. Il courent en se tenant par la main ; celui de droite et celui de gauche, agitant les bras, font signe au bateau de s'arrêter et, dès qu'ils l'ont rattrapé, les trois vieillards s'écrient d'une seule voix :

« Nous avons, petit frère, nous avons oublié ta leçon. Nous ne nous rappelons plus rien, enseigne-nous de nouveau ! »

L'évêque se signa et dit :

« Votre prière arrive jusqu'à Dieu. Ce n'est pas à moi de vous enseigner. »

Et il se prosterna devant les vieillards [1].

II

Samothrace, l'île sacrée, est déserte ; les cris des mouettes et le bruit des vagues écumeuses chassées par le vent de la Propontide troublent seuls le silence de ses falaises. Dans l'immémoriale antiquité, du haut des remparts d'Ilion encore intacts, on pouvait voir s'élever de cette île les fumées des

1. Léon Tolstoï : *Trois Vieillards*

sacrifices. Là, sur la cime des montagnes, s'accomplissaient les mystères des Grands Dieux — Cabires.

Ils étaient trois : le Grand, le Moyen, le Petit, — le Père, la Mère et le Fils.

« Là Paul eut une vision dans la nuit : il vit un Macédonien debout qui l'appelait et lui disait : « Passe en Macédoine « pour nous secourir ». Aussitôt après cette vision, nous cherchâmes à passer en Macédoine, concluant que le Seigneur nous conviait à y porter l'évangile. Étant donc partis de Troas, nous fîmes voile droit vers Samothrace[1]. »

Peut-être en s'instruisant des mystères de Samothrace l'Apôtre Paul avait-il avec étonnement appris quelque chose sur la Trinité d'un Dieu unique inconnu. Les Orphiques désignaient les Cabires par un triple nom : Axier, Axiokersa, Axiokers : le Père céleste — Zeus, la Mère terrestre — Déméter et le Fils du ciel et de la terre — Dionysos. Dans les mystères d'Éleusis on retrouve les trois mêmes Personnes, mais dans un autre ordre : le Père, Dionysos ; la Mère, Déméter ; et le Fils, Iacchos.

Déjà les Orphiques des v[e] et vi[e] siècles avaient oublié les noms antiques des Trois. Peut-être du reste n'avaient-ils pas de nom, ni même de forme. Les hommes ne savaient rien d'eux, sinon qu'ils étaient à la fois Trois et Un.

III

A Knossos, dans l'île de Crête, on a découvert dans le « Labyrinthe de Minos », le roi-dieu fabuleux, trois colonnettes d'argile unies par leur piédestal. Sur chacune d'elles est posée une colombe qui symbolise la descente des Trois[2].

1. Actes des Apôtres : XVI, 9-12.
2. A. Evans : *The Palace of Minos at Knossos*, 222.

Le second palais de Knossos où furent trouvées ces colonnettes a été bâti cinq siècles avant la guerre de Troie, vers 1600 av. J.-C. Alors déjà les hommes adoraient les Trois. Étant simples d'esprit et ne sachant pas prier, ils murmuraient devant les colonnettes d'argile : « Vous êtes Trois, nous sommes trois, aie pitié de nous ! »

Et, lorsqu'ils périssaient engloutis dans les vagues tumultueuses de la mer, ils voyaient à la lueur des éclairs briller, comme trois mouettes blanches au-dessus du gouffre noir, trois grands Cabires, — trois Vieillards, venant à leur secours.

IV

A Chanaan, près du chêne de Mamré, le Seigneur apparut à Abraham. « Il leva les yeux et regarda, et trois hommes se tenaient devant lui[1]. » Et aussitôt il reconnut le Seigneur dont le nom est Élohim, les Dieux — Trois Dieux en Un.

C'est aussi de Chanaan que vient le nom des Cabires : *Kabru, Kuburu,* — les Grands. Ils sont trois : Baal, le Père ; Astarté, la Mère, et Adonis-Échmoun, le Fils.

Le nom babylonien des Cabires est Ka-ab-at : ce sont le Père, Éa ; la Mère, Istar ; le Fils, Tammouz. Mais les gens de Sennaar les connaissaient déjà dans l'antiquité prébabylonienne des Summériens, époque presque aussi inconcevable pour nous que le monde antédiluvien.

Et ce sont eux, les Trois, qu'adoraient aussi les ancêtres des Égyptiens dans l'insondable antiquité prédynastique (VIII-VII[e] millénaires) : Osiris, le Père ; Isis, la Mère ; Horus, le Fils.

1. *Gen.*, XVIII, 2

V

Les mystères de Samothrace et d'Éleusis se célébraient encore à la veille du Concile de Nicée où fut promulgué le dogme de la Sainte Trinité.

Et jusqu'à nos jours, dans chaque église chrétienne, le Credo proclame le Mystère des Trois qui, révélé aux hommes dès le commencement des temps, leur reste toujours impénétrable.

VI

« Non, jamais trois ne seront un ! », plaisante Gœthe en blasphémant[1].

« Par la Lumière trois fois ardente, *das dreimal glühende Licht* », Faust conjure le démon. Et la vieille sorcière, en préparant à son intention l'élixir de jeunesse, marmotte à propos de Un, Deux, Trois :

Mein Freund, die Kunst ist alt und neu,
Es war die Art zu allen Zeiten
Durch Drei und Eins, und Eins und Drei
Irrtum statt Warheit zu verbreiten[2].

Mon ami, l'art est vieux et nouveau,
Et en tous les temps ce fut l'usage
Par trois et un et un et trois
De répandre l'erreur au lieu de la vérité.

Si l'œil de Gœthe lui-même, l'œil le plus « solaire » de notre temps, s'est, devant le Mystère des Trois, terni comme un bouton d'étain, que pouvons-nous attendre des autres yeux humains ?

1. Goethe : *Entretiens avec Eckermann.*
2. Goethe : *Faust*, I, Hexenküche.

VII

Les mystères de Dieu sont trop simples pour l'homme ; ils sont aussi ouverts et aussi inaccessibles que le ciel. Le plus simple, le plus ouvert, le plus mystérieux des mystères, c'est celui des Trois.

VIII

« Je redoute d'écrire ce dont j'ose à peine parler », dit saint Clément[1]. Ainsi « l'homme qui connut tous les mystères », n'ose pas parler du mystère des Trois. Comment donc l'oserions-nous ?

Selon la doctrine de saint Clément, les anges furent déchus avant le commencement du monde, parce qu'ils énoncèrent le mystère de Dieu. Le monde, qui périt par le verbe énoncé, sera aussi sauvé par le Verbe. Jamais encore le monde ne fut si près de sa perte qu'aujourd'hui ; jamais encore il n'eut tant besoin du Verbe. Mais nos lèvres sont closes par le silence comme les portes de l'Abîme par des verrous de fer, et seul pourra les ouvrir Celui qui est descendu dans l'Abîme.

IX

On peut parler du mystère des Trois avec une ardeur prophétique (mais qui de nos jours est prophète ?) ou avec une froideur algébrique, tout en sachant que, dans la religion, l'algèbre est ce qu'est un épi desséché pour l'homme qui meurt de faim, ou l'analyse spectrale pour un monde disparu, une étoile éteinte.

Voici la formule algébrique de Schelling :

1. Clément d'Alexandrie : *Stromata.*

Il y a en Dieu trois principes : le premier, négatif, restreignant — « le Feu de la loi », la Colère ; le second, affirmatif, élargissant — « le Souffle du vent bienfaisant », l'Amour ; et le troisième, unissant les deux premiers — Non-Oui, Oui-Non.

— A = le Père.
+ A = le Fils.
± A = l'Esprit.

C'est simple comme le ciel, et cela délimite l'horizon de nos connaissances comme le ciel délimite l'horizon terrestre. Cela, les hommes le savaient depuis le commencement du monde et ils ne sauront rien de plus jusqu'à sa fin.

X

« La philosophie de la Révélation » de Schelling a passé sans laisser de trace, remarque Kuno Fischer[1]. Ed. Zeller n'y voit qu'une pesante scolastique[2], et selon Ferd. Chr. Baur, un des premiers « christicides », il n'y a là que du « galimatias »[3].

D'ailleurs, ce n'est pas seulement la Philosophie de la Révélation, mais la Révélation elle-même qui nous paraît être du « galimatias ». Que les bonnes vieilles récitent à l'église le Credo, nous savons, comme Méphistophélès, qu'en bonne compagnie on ne parle pas de pareilles choses. Comme les philosophes d'autrefois et d'aujourd'hui riraient si quelqu'un leur disait que Schelling a sondé plus profondément que Kant le mystère du monde !

1. Kuno Fischer : *Histoire de la philosophie moderne.*
2. Ed. Zeller : *Histoire de la philosophie allemande.*
3. Kuno Fischer.

XI

Nous lisons le livre du monde comme les illettrés, sans quitter la page du regard et en suivant les lignes du doigt, et ce n'est que lorsqu'une main, rapide comme l'éclair, tourne la page, que nous apercevons quelque chose « écrit à côté, en marge »[1]. C'est le plus important peut-être, mais nous ne parvenons pas à le lire. Il faut pour y réussir posséder les yeux clairvoyants des prophètes.

Quand Lobatchevsky et Einstein nous enseignent que quelque part, dans la « quatrième dimension », dans la métagéométrie, « le gant de la main gauche se met à la main droite », nous les croyons sur parole. Mais pour comprendre, pour percevoir cette proposition, il faut une entorse métaphysique, un renversement de l'esprit, une sorte de folie ou cette extase, cette sortie de soi-même, ἔκστασις, qu'enseignaient les mystagogues anciens et saint Paul lui-même lorsqu'ils disaient : « la sagesse de Dieu n'est que folie pour ce monde ».

Einstein sait quelque chose de la « quatrième dimension », mais Orphée en savait peut-être davantage et aussi Pythagore, l'hiérophante de la Tétrade sacrée qu'il célèbre comme « le nombre des nombres et la source de l'éternelle nature, παγὰν ἀεινάν φύσεως[2]. »

Schelling explique Pythagore et Orphée : au-dessus des trois principes unis en Dieu, au-dessus du Père, du Fils et du Saint-Esprit, trône Dieu lui-même dans son unité, de sorte que le mystère de Dieu et du monde s'exprime algébriquement : $3 + 1 = 4$[3]. Ce qui signifie : Trois en Dieu, Quatre dans le monde. La Trinité dans la métaphysique

1. Bergson.
2. *Carm. Aur.*, V, 47.
3. Schelling : *Phil. der Offenbarung.*

correspond à la quatrième dimension dans la métagéométrie.

N'est-ce pas ce même jeu des nombres divins que matérialisent les Égyptiens dans la Pyramide en unissant en un point du ciel quatre triangles partant de terre et les Babyloniens dans le Ziqqurat, la tour à sept étages $(3+4=7)$?

XII

Architecture, musique, mathématiques : en ces trois arts se répète le même ordre des nombres divins, le même essor des trois dimensions vers la quatrième. On retrouve dans les facettes glaciales des nombres apolloniens le vin ardent des fureurs dionysiaques.

Pythagore compte et chante, compte et prie, parce que dans les nombres il y a la musique non seulement terrestre, mais céleste, « la musique des sphères ». Et saint Augustin, le théologien, répond à Pythagore, le géomètre : « *Pulchra numero placent.* La beauté charme par le nombre [1] ».

« Qu'est-ce qu'un Séraphin ? Peut-être toute une constellation », divague Ivan Karamazov. Les Séraphins et les Chérubins, les constellations crient devant le trône de Celui qui est Un en Trois : « Saint, Saint, Saint ! »

Et nous, au fond de l'Abîme, nous plaisantons avec Méphistophélès :

« Galimatias ! Jamais trois ne seront un ! »

XIII

Les anciens étaient plus courtois que nous : ils n'avaient pas osé traiter de « galimatias » la sagesse d'Héraclite et n'avaient donné à celui-ci que le surnom de Ténébreux. En

1. Saint Augustin : *de Ordine.*

effet les fragments de la sagesse d'Héraclite, parvenus jusqu'à nous, sont ténébreux et pesants comme des blocs de granit brut.

Héraclite fut-il initié aux mystères ? Nous l'ignorons, mais en tout cas il parle en initié, et son livre *De la Nature* est dédié à Artémis d'Éphèse qui, dans les mystères d'Asie, est la même que Déméter dans ceux d'Éleusis et Axiokersa dans ceux de Samothrace — la troisième personne de la Trinité, la Mère — l'Esprit.

Et toute la doctrine d'Héraclite se fonde sur le mystère des Trois.

« Τὸ ἀντίξουν συμφέρον. Les contraires sont concordants. » « C'est de l'opposition que naît la parfaite harmonie. Dieu est le jour et la nuit, l'hiver et l'été, la guerre et la paix, la satiété et la faim : toutes les oppositions sont en lui [1]. »

Ce qui signifie précisément que deux principes opposés s'unissent en un troisième, comme dans la formule algébrique de Schelling : $-A+A\pm A$.

XIV

D'Héraclite à Schelling, il y a sur la Trinité la Parole de Dieu et le mutisme de l'homme. Mais de nos jours la Parole s'efface et le mutisme grandit. Seules les vieilles femmes dans les églises et les trois Vieillards dans leur île déserte prient encore : « Nous sommes trois, Vous êtes Trois, aie pitié de nous ! »

XV

Tout ce que nous appelons la « civilisation » repose sur le

1. Héraclite : *Fragm.*, 8-64.

christianisme qui est la Révélation du Fils, Seconde Personne de la Trinité. Mais de la Trinité elle-même pas un mot. Nos lèvres sont closes par le mutisme comme les portes de l'Abîme par des verrous de fer.

Depuis le commencement du monde les hommes savaient cette vérité, s'en souvenaient, et voici que subitement ils l'ont oubliée.

Oui, subitement : cela n'est arrivé que pendant les trois ou quatre derniers siècles, ou, avec plus de rapidité et d'ampleur encore, pendant les trente ou quarante dernières années, ou même, pendant ces toutes dernières années, les plus terribles de la vie de l'humanité.

On dirait que les hommes, ayant soudain oublié la loi fondamentale de la logique — la loi d'identité — sont devenus fous.

XVI

L'homme même qui ne sait pas ce qu'est la Trinité vit en Elle comme le poisson dans l'eau et l'oiseau dans l'air.

Il a beau briser la logique, il lui reste soumis tant qu'il n'est pas tout à fait fou. Tant qu'il pense, il pense selon la Trinité, car les catégories fondamentales de la pensée humaine — l'espace et le temps — sont ternaires. Trois dimensions dans l'espace : la ligne, le plan, le volume ; trois dimensions dans le temps : le présent, le passé, l'avenir.

Tous les postulats de notre expérience sont également ternaires. Depuis Démocrite et Lucrèce, l'idée de la substance, ὕλη, renferme en elle l'idée des atomes avec leur attraction $(+a)$ et leur répulsion $(-a)$ réciproques, ces deux principes opposés s'unissant en un troisième $(\pm a)$ qui est ce que nous appelons précisément la « matière ».

La loi de polarité physique est ternaire elle aussi. Deux pôles, anode et cathode, sont enclos dans le courant électrique. Selon la parole d'Héraclite : « c'est l'Éclair qui dirige tout, Τὰ δὲ πάντα οἰακίζει κεραυνός » — l'éclair unifiant des Trois.

La loi de la réaction chimique que Gœthe appelait l'affinité d'élection des corps, *Wahl-verwandschaft*, est ternaire : deux corps « contrairement concordants » s'unissent en un troisième.

Ternaire aussi la loi de la vie organique : la symétrie extérieure (deux oreilles, deux yeux, deux hémisphères cérébraux) et l'unité intérieure de la fonction biologique. Ou plus profondément encore, deux sexes, deux pôles, et, entre eux, l'éternelle étincelle de la vie — l'éclair d'Héraclite.

Enfin l'évolution du monde est ternaire : deux phénomènes opposés, l'intégration et la différenciation, s'unissent dans le processus unique de l'évolution.

XVII

Ainsi l'éclat aveuglant de la lumière « trois fois ardente » brûle les yeux de l'homme, mais celui-ci les ferme et refuse de voir. Tout le pousse vers la Trinité comme le conducteur pousse l'âne avec l'aiguillon. Mais l'homme se bute, regimbe contre l'aiguillon.

Il veut rester sec dans l'eau, étouffer en plein air. Le poisson a oublié l'eau, l'oiseau a oublié l'air. Comment les leur rappeler ?

XVIII

Rappeler la raison dans une maison de fous est dangereux. Tous les fous crieront d'une seule voix : Monisme ! Monisme !

Mais qu'est-ce que le monisme, l'unité sans la Trinité, la partie sans le tout? On commence par le monisme et l'on finit par le nihilisme, parce que, par la Trinité, s'affirment l'Esprit et la matière, et par l'unité la matière seulement : tout est un, tout n'est qu'inertie, mort, néant. Notre tendance vers le monisme est la tendance cachée — à peine cachée aujourd'hui — vers le néant.

XIX

Durant vingt-cinq siècles de philosophie, d'Héraclite à nos jours, il ne s'est trouvé personne, sinon quelques « fous », pour réfléchir à ce dont je parle en ce moment. N'est-ce pas le plus miraculeux des miracles diaboliques? D'innombrables systèmes philosophiques et pas un qui soit ternaire. Monisme, dualisme, pluralisme, tout ce que l'on voudra, sauf cela. Notre raison semble avoir pour la Trinité une horreur aussi insurmontable que celle de la géométrie euclidienne pour la quatrième dimension, et de notre corps pour la mort.

Trois est un nombre ensorcelé. Celui qui le prononce, le murmure, soulève contre lui toutes les forces de l'Enfer, et des blocs de pierre l'ensevelissent pour étouffer sa voix.

XX

Sous la « Lumière trois fois ardente », Méphistophélès, l'antique Chien, gronde, montre les dents, se contorsionne : il se souvient qu'une fois déjà cette Lumière l'a brûlé et il sait qu'elle le brûlera de nouveau.

Et nous tous, enfants de Méphistophélès, nous nous contorsionnons comme lui : nous savons, nous aussi, que l'éclair des Trois nous réduira en cendres.

4

UN, DEUX, ET TROIS

I

« Il y en a trois qui rendent témoignage au ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit. Et ces trois ne font qu'un. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois témoignages sont unanimes[1]. »

Ces paroles signifient qu'il y a au ciel la Trinité divine et sur terre la trinité humaine. Mais on ne peut comprendre ce qu'est la Trinité, ce que sont les Trois, si l'on n'a compris ce qu'est l'Un.

II

Le mystère de l'Un est le mystère du moi divin. « Je suis Celui qui est », dit Dieu, et l'homme, image de Dieu, répète : « Je suis ».

Dieu est un et personnel, et l'homme aussi. Il n'a jamais eu de pareil et n'en aura jamais. L'unité est l'essence divine de la personnalité humaine.

Celui qui l'ignore ignore tout de Dieu. Celui qui n'a pas dit : « Je suis », ne dira jamais : « Dieu est ».

III

« Si Dieu n'existe pas, le problème de la valeur de ma vie disparaît : je ne suis plus rien. Je n'ai même pas de raison

1. Jean, V, 7-8.

de désespérer, car le désespoir même affirmerait mon néant au point de vue de la valeur du Moi. Dieu doit exister pour que j'existe. Je ne suis qu'autant que je suis Dieu [1]. »

Mais le malheur est précisément que, pour les hommes athées et impersonnels d'aujourd'hui, tout cela est inconcevable, parce qu'on ne peut inférer de la personnalité à Dieu, ni de Dieu à la personnalité : ce sont là deux données qui ne vont pas l'une sans l'autre.

Comment en effet parler de la Trinité s'il n'y a pas d'Unité ? Si l'Un, la Personnalité divine dans le Père, n'existe pas, les Deux, le sexe divin dans le Fils, et les Trois, la société divine, l'Église, le royaume de Dieu dans l'Esprit, n'existent pas non plus.

La ruine de la Personnalité, c'est la ruine de toute la religion.

IV

Hohstes Glück der Erderkinder
Sei nur die Persönlichkeit !

Que la Personnalité soit donc
Le suprême bien des enfants de la terre !

dit Goethe, comme s'il pressentait que la Personnalité cessera bientôt d'être un bien.

Et encore :

Alles könne man verlieren,
Wenn man bleibe was man ist !

Qu'importe que l'on perde tout,
Pourvu que l'on reste soi-même !

1. Weininger : *Ueber die letzten Dinge.*

Mais nous, nous sommes prêts à perdre tout pour ne pas rester nous-mêmes.

V

L'homme peut-il perdre son visage ? Il le peut si son visage n'est qu'un masque vide. Puis-je oublier que je suis moi ? Oui, si mon « moi » n'est qu'une « simple combinaison d'éléments » (Selon *Ern. Mach*). Je ne suis pas moi, mais quelque chose d'autre, d'impersonnel, de mort — une matière, une mécanique, un atome des « masses » physiques ou humaines : tel est notre sentiment dominant. La tendance à l'impersonnalité, à n'être pas soi-même, telle est notre volonté essentielle. Nous nous aimons et nous nous haïssons follement. Nous nous fuyons nous-mêmes comme on fuit l'épouvante et le gouffre béant.

VI

« Je ne fus et ne suis rien », dit l'épitaphe d'un Grec athée. Nous n'en saurions trouver de meilleure.

« Nous mourrons et nous serons comme de l'eau répandue sur la terre qu'on ne peut recueillir [1]. » Non, nous ne le serons pas, nous le sommes déjà.

« Les communistes marchaient à la mort en riant », dit un rapport de l'armée soviétique. Évidemment : la mort n'est rien pour un mort vivant.

Si l'on nous demandait notre nom, nous pourrions répondre par la mauvaise plaisanterie d'Ulysse à Polyphème : « Je suis Personne ».

1. II, *Rois*, XIV, 14.

Les hommes meurent, les masques vides tombent comme les feuilles sèches, et il ne reste à nu que le terrible tronc noir — Personne.

VII

Dans *Peer Gynt* d'Ibsen, Gynt mourant voit venir à lui un Boutonnier mystérieux avec une grande cuiller à fondre les boutons manqués, sans anneau. « Vois-tu cette cuiller ? Il est temps d'y entrer ! »

Peer Gynt s'effraie :

Se fondre, n'être plus qu'une parcelle,
Un atome d'un autre corps,
Perdre son Moi, sa forme,
Cesser d'être soi-même ?...
Non, je m'y refuse, et contre ce destin
Je lutterai de toutes les forces de mon âme !

Mais le Boutonnier se met à rire :

Eh, mon cher Gynt, pourquoi te mettre en peine
Pour si peu ? Tu n'as jamais été « toi-même ».
Quel mal y a-t-il donc
A ce que ton Moi disparaisse entièrement ?
Ne perds donc pas de temps, viens de bon gré !

Ainsi le Boutonnier fatal nous invite tous à entrer dans sa cuiller. Mais il n'est pas besoin de nous y inviter : nous nous y précipitons de nous-mêmes.

VIII

Peut-être toute notre planète n'est-elle qu'un bouton d'étain manqué, privé d'anneau, et le feu est-il déjà allumé pour

fondre et couler le vieil étain dans une forme nouvelle. L'Apocalypse et Dostoïevsky, l'homme de l'Apocalypse, en savent quelque chose.

Il est une chose cependant pour laquelle la planète n'a pas été manquée : c'est la Personnalité. Là il n'y a pour nous aucune échappatoire : la Personnalité divine — Mystère de l'Un — nous est révélée, étalée sous nos yeux. Les nouveaux meurtriers du Christ ont beau faire, jamais l'humanité n'oubliera qu'il y eut un Homme dont on ne peut pas ne pas dire : « jamais il n'y en eut et il n'y en aura un autre comme Lui ».

IX

Le mystère du Père, de l'Un, est dans le Fils, le Moi unique, la Personnalité. Mais le mystère de Deux, en quoi est-il ?

Avant toute expérience extérieure, je sais par une connaissance primordiale, intérieure, que je suis moi ; je sais aussi qu'il existe encore quelque chose qui n'est pas moi. Et tout ce qui n'est pas moi nie, exclut le moi ou est nié, exclu par le moi. Tout corps étranger en entrant dans le mien le détruit, le dévore, le tue, ou est tué par lui. Il en est ainsi partout et toujours, sauf en un seul et unique point : le Sexe. C'est là seulement, dans l'amour sexuel, que mon propre corps et un corps étranger se pénètrent, non pour détruire, tuer, mais pour se connaître, comme « Adam connut Ève » [1].

C'est de mon corps seul que j'ai une connaissance interne ; je ne connais les autres corps que de l'extérieur. Mais dans l'amour sexuel, et là seulement, je connais un autre corps

1. *Gen.*, IV, 1.

comme le mien, comme « la chose en soi », pour parler le langage de Kant; ou, pour parler comme Schopenhauer, je ne perçois partout l'univers que comme représentation, *die Welt als Vorstellung*, et ce n'est que dans le sexe que je le perçois comme volonté, *die Welt als Wille*.

C'est dans le sexe seul que l'homme peut, par la chair et par le sang, prendre contact avec d'autres mondes, avec des substances transcendantes. L'amour sexuel est la source de la naissance et aussi de la mort, car tout ce qui naît meurt ; la mort et la naissance sont deux chemins qui mènent au même lieu, ou un même chemin qui vient de l'au delà et y retourne.

« Le sexe, dit Rozanov, est l'autre visage de l'homme, visage ténébreux... Il excède les limites de la nature, il est hors et au-dessus d'elle... C'est le gouffre qui plonge dans les antipodes de l'être, la face de l'autre monde qui ici, et ici seulement, nous apparaît. »

Partout, mon corps est clos, scellé, impénétrable ; partout, sauf dans le sexe. Le sexe est dans mon corps la fente, la fissure, la fenêtre qui donne de ce monde sur l'autre. Tout le corps est immanent, le sexe est transcendant ; tout le corps appartient aux trois dimensions, le sexe, à la quatrième. C'est là que s'unissent « les contraires », selon Héraclite — le masculin et le féminin. « Le gant de la main gauche se met à la main droite » : le corps d'un autre devient mien, de sorte que je ne sais plus où est le moi et le non-moi.

X

Non-Moi — Toi : c'est dans le mystère des Deux que cela fut connu pour la première fois ; le premier « toi »

fut murmuré par les lèvres des amants dans le baiser d'amour.

Toute la nature veut dire : Toi, et ne le peut. Mais les bêtes elles-mêmes, domptées par Éros, cessent de haïr et commencent à aimer. Dans le rugissement des lions, peut-être même dans le primitif chaos, dans l'affinité d'élection des corps chimiques retentit un Toi inexprimé. Mais l'homme seul le prononça et devint Dieu. Moi et Toi, cette révélation du sexe est aussi primordiale, aussi transcendante et divine, que la révélation de la Personnalité : je suis Moi.

« Au commencement Dieu créa l'homme à son image. » Mais déjà Deux était en Un : « Il le créa mâle et femelle, afin qu'ils fussent deux en une seule chair ».

Ainsi, dès le commencement, dans le mystère de l'Un — la Personnalité, se révèle le mystère de Deux — le Sexe.

XI

Le « sexe » est un mot étroit et grossier, ou plutôt nous l'avons fait tel, un mot vide de sens religieux ou plutôt rendu vide. En l'unissant au mot « amour », nous ne sanctifions pas le sexe : nous souillons l'amour. Mais nous n'avons pas d'autre mot. Et ce n'est certes pas sans motif que tout notre langage est athée et asexuel : en parole comme en fait, le Sexe est contre Dieu, et Dieu contre le Sexe.

Or, au commencement, il n'en fut pas ainsi : tout ce que nous appelons le paganisme — l'Égypte, Babylone, Chanaan, Chettée, l'Égée, la Grèce, Rome — tout le Testament du Père découle du Sexe ; il attend la conception, la naissance de Dieu.

Et voici que Dieu est né. Il semblerait donc que le sexe en

Dieu — mystère de Deux — aurait dû s'accomplir ? Il n'en est rien.

En rejetant le sexe que le paganisme n'avait pas transfiguré, le christianisme ne l'a pas transfiguré davantage et ne l'a remplacé par rien. Là où dans le paganisme il y avait le sexe, dans le christianisme, il y a le vide.

La Trinité païenne, c'est le Père, la Mère et le Fils ; dans la Trinité chrétienne, l'Esprit remplace la Mère. Le Fils naît sans Mère ; il semble même ne pas naître du tout. Ce n'est plus la révélation vivante, mais un dogme mort. Nous acceptons du bout des lèvres le symbolisme de la naissance — donc du sexe en Dieu, — mais notre cœur le rejette. Le Christ est le Fiancé, et son Royaume, le Festin Nuptial : cela est en parole, mais non en réalité ; c'est un symbole vide, une prophétie qui jamais ne s'accomplira.

XII

Le sacrement du mariage que nous acceptons aussi du bout des lèvres, notre cœur ne l'admet pas non plus. Le cœur du christianisme — l'Eucharistie — est incompatible avec le sacrement du mariage. « Les deux seront une seule chair », un seul sang dans l'acte de la conception, dans la semence, — cette pensée même, devant le sacrement de la Chair et du Sang, paraît blasphématoire.

Et cependant au commencement il n'en fut pas ainsi. C'est précisément là, dans le sexe, que la roue du monde a tourné sur son axe ; le haut se trouva en bas et la sainteté devint sacrilège. Le sacrement chrétien ignore le sexe, alors que le sacrement païen de l'Ancien Testament — depuis la circoncision d'Israël jusqu'aux symboles sexuels d'Éleusis, em-

blèmes d'ineffables mystères — est tout imprégné de sexe.

Éros fait au myste que l'on initie ce que le Séraphin fit au prophète :

Il m'ouvrit la poitrine avec un glaive,
Retira mon cœur palpitant
Et dans la plaie béante glissa
Un charbon à la flamme ardente.

« En Dieu lui-même brûle ce feu qui ne s'éteint pas, source ardente de toute vie[1]. »

« Ton Dieu, Israël, est le feu dévorateur. » Et jusqu'aujourd'hui, par quelques pleurs de repentir que nous l'éteignions, brûle dans nos veines le feu divin du sexe, et sa flamme rouge empourpre tout notre sang. Jusqu'aujourd'hui s'accomplit le mystère du sexe : le voile de la pudeur derrière lequel se cache chaque couple amoureux, c'est le voile du sanctuaire d'Éleusis.

XIII

Seul parmi tous les philosophes anciens, Héraclite, initié aux mystères, parle un langage ternaire et sexuel. C'est là précisément, dans le mystère divin du sexe — la Trinité — que se révéla à lui le mystère de tous les mystères : τὸ ἀντίξουν συμφέρον, « les contraires, les oppositions concordantes ». L'union de deux principes opposés en un troisième, — l'harmonie de tous les contraires en Dieu, ἐν θεῷ τἀναντία ἅπαντα — la Trinité d'Héraclite n'est pas autre chose que l'union des sexes.

1. SCHELLING.

Il le comprend bien lui-même : « la nature, dit-il, est attirée par l'opposition, et elle en tire une harmonie... Ainsi a-t-elle réuni le masculin avec le féminin [1] ». Deux principes contraires, deux sexes, « s'unissent dans l'action comme les deux parties opposées de la lyre ou de l'arc [2] ». Ceci signifie que tout dans la nature est tendu par la tension sexuelle (*la* « *Spannung* » de Schelling) comme la corde de l'arc ou de la lyre. Ainsi l'antinomisme d'Héraclite, ou plus exactement l'*anantiisme* (du mot ἀναντία, le « contraire », « l'opposé »), n'est autre chose que le trinitarisme qui n'est lui-même que le sexualisme religieux reflété dans la pensée philosophique. C'est la tension sexuelle des antiques mystères. Dans le monde, le Sexe ; en Dieu, la Trinité.

XIV

Entre deux sexes ou, comme nous dirions aujourd'hui, entre deux pôles électriques jaillit la divine étincelle d'amour, « l'Éclair qui guide tout », selon Héraclite. « De même qu'un éclair vient de l'Orient et brille jusqu'en Occident, de même sera la venue du Fils de l'homme [3]. » Et, selon Héraclite : « le Feu, lorsqu'il viendra, jugera tout et prendra tout pour lui. Le jugement du monde et de tout ce qu'il contient s'accomplira par le feu [4] ». « Je suis venu descendre le feu sur la terre », dit aussi le Fils de l'homme [5].

Tel est l'orage d'amour qui s'amasse dans le monde et en Dieu.

1. Héraclite : *Fragm.*, 10.
2. J. Girard : *Le Sentiment religieux en Grèce*, 232.
3. Math., XXIV, 27.
4. Héraclite : *Fragm.*, 63-65.
5. Luc, XII, 49.

XV

Dieu aime le monde comme le Père aime son Fils. Oui, mais aussi comme le Fiancé aime sa Fiancée. Ce n'est pas en vain que sur la terre les premiers mots d'amour furent murmurés par un couple d'amants. Au ciel aussi les Esprits Ardents, les « Séraphins », les constellations entières brûlent d'amour nuptial. Et la loi de l'attraction qui dirige les soleils, c'est encore le même amour :

Amor che muove sol e l'altre stelle [1].

Saint François d'Assise, *Pater Seraphicus*, et notre saint russe, Seraphin de Sarov, ont connu les charbons ardents, les roses de feu de cet Amour.

XVI

Le Sexe est la Trinité divine dans le corps humain, le glaive à deux tranchants du Seigneur, le mystère des Deux dans notre chair. Le Sexe est la première, la primordiale, sanguine et charnelle perception du Dieu Triple en Un.

Voilà pourquoi dans le Testament du Père, le paganisme, tout commence par le sexe. C'est le sexe qui, comme le voile virginal, enveloppe la fleur encore close du Trèfle Divin.

XVII

Entre la Personnalité une et la Société multiple, le Sexe, qui multiplie et engendre, est jeté comme un pont au-dessus de l'abîme. Le pont s'est écroulé, et sur l'un des bords de l'abîme béant se tient la personnalité asociale — l'individualisme ; sur l'autre la société impersonnelle — le socialisme.

1. Dante.

Socialisme et sexualisme. Dans notre époque faussement chrétienne règne le socialisme athée ; dans l'antiquité païenne régnait le sexualisme religieux. Ce sont là deux forces égales, l'une destructive, l'autre créatrice.

XVIII

L'essence du socialisme est impersonnelle et asexuelle, parce qu'athée.

Le mot « prolétaire » vient du latin *proles*, postérité, génération. Les prolétaires sont des « producteurs », « générateurs » par le corps, mais eunuques par l'esprit ; ce ne sont plus des hommes ni des femmes, mais les terribles « camarades », fourmis impersonnelles et asexuées de la fourmilière humaine, de « petites boules de caviar pressé », selon l'expression d'Hertzen.

XIX

Combien notre asexualisme est profond, nous le voyons à ce fait que tous, les individualistes et les socialistes, les bourgeois et les prolétaires, les croyants et les athées, s'accordent en lui. Comment pourrions-nous comprendre ce qu'est le divin Éros, lorsqu'au lieu d'Aphrodite-Uranie nous avons la Belle Hélène et, au lieu du temple d'Éleusis, une maison publique ?

Nous avons tué le Sexe et nous en avons caché le cadavre dans notre cave ; voilà d'où vient dans notre maison ce souffle pestilentiel.

XX

Le mystère de l'Un est dans la Personnalité, celui de Deux dans le Sexe. Mais en quoi réside le Mystère de Trois ?

Trois est la première expression numérique de la multitude, de la Société. « *Tres faciunt collegium* », trois forment une assemblée, une société. « Là où trois sont réunis en Mon nom, Je suis parmi eux. » Il est parmi Deux, dans le sexe ; parmi Trois, dans la société.

XXI

Depuis le commencement des siècles le chemin de l'humanité va vers la Société divine, le Règne de Dieu, la Théocratie. « Que Ton règne arrive ! » — cette prière fut dans le cœur des hommes avant d'être sur leurs lèvres.

De l'Égypte et Babylone jusqu'à Rome, de la Rome païenne à la Rome chrétienne, la monarchie universelle se confond avec la théocratie. Seul le Fils de Dieu peut être Roi : les païens eux-mêmes le savent déjà. Mais l'homme ne peut sans mentir croire ni obliger les autres à croire qu'il est Fils de Dieu — Dieu lui-même. Cela signifie que dans la monarchie théocratique, le royaume de Dieu, la Société divine, repose sur le mensonge humain. Or, là où est le mensonge, là est aussi la violence, le meurtre, la guerre. La monarchie universelle, c'est la guerre universelle, l'impérialisme. C'est sur le sang humain que repose le royaume de Dieu.

« Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands. Le voleur ne vient que pour voler, pour égorger et pour détruire. Je suis le bon Pasteur qui donne sa vie pour les brebis. Et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur[1]. » Et il n'y aura qu'un seul roi, le Christ.

« Et Pilate dit aux Juifs : Voici votre Roi. Mais ils se mirent à crier : A mort ! à mort ! crucifie-le ! Pilate leur dit ;

1. Jean, X, 8, 16.

Crucifierai-je votre roi ? Les prêtres répondirent : Nous n'avons d'autre roi que César. Alors ils le crucifièrent, et Pilate fit placer en haut de la Croix un écriteau portant ces mots : Jésus de Nazareth, roi des Juifs [1]. »

Le Roi jusqu'aujourd'hui pend encore sur la Croix, et les hommes lui crient : « Descends ! »

XXII

Si toute la théocratie païenne n'est qu'une ombre sans corps, toute la théocratie chrétienne est l'ombre du Corps Crucifié. Les brebis aveugles du paganisme confondaient le Pasteur et le loup, mais les brebis clairvoyantes du christianisme font de même. Le Bon Pasteur pourrait dire aujourd'hui encore : « tous ceux qui sont venus *après* Moi ne sont que des voleurs et des brigands ».

Le règne de Dieu, la Théocratie, ne s'est pas plus accompli dans le christianisme que dans le paganisme. Ici, c'est la personnalité sans sexe ; là, le sexe sans personnalité. Or ce n'est que lorsque se seront accomplis le mystère de l'Un et le mystère de Deux — la Personnalité et le Sexe, que s'accomplira aussi le mystère de Trois — la Société.

XXIII

L'humanité a cherché ce règne de Dieu et ne l'a pas trouvé. Mais si ces mots : « progrès », « civilisation », que nous avons rendus presque vides, ne le sont pas encore tout à fait, tout leur sens secret ne pourra être pénétré par l'Humanité qu'à la lueur des recherches théocratiques. Toutes les fleurs terrestres se sont épanouies dans ces deux

1. Jean, XIX, 14-21.

ombres du Crucifié — les deux théocraties, chrétienne et païenne.

L'antique, l'universelle marche de l'humanité vers le règne de Dieu s'est subitement interrompue, comme si la terre avait brusquement heurté une comète.

La théocratie est finie, la démocratie, ou ce que nous appelons de ce nom, a commencé, et le fossé qui les sépare, c'est la Grande Révolution ou la Grande Réaction : c'est elle qui est l'origine de ce terrible recul qui nous apparaît aujourd'hui avec une évidence irréfutable, bien que confuse encore, comme à travers un cauchemar.

XXIV

La démocratie, comme tout pouvoir humain, peut être une force mauvaise ou bonne, positive ou négative au point de vue religieux, selon celui qu'elle sert. Quel est donc le maître que sert la démocratie athée ? Elle-même l'ignore. Mais si la mère ne le sait pas, la fille, la social-démocratie, le sait bien. La mère ne fut point baptisée, et la fille s'est levée contre la Croix. L'âme de la démocratie, c'est l'athéisme personnel et contemplatif ; l'âme de la social-démocratie, c'est l'athéisme ou, plus exactement, selon l'expression de Bakounine, « l'antithéisme » dans l'action sociale.

Que toute l'humanité dise comme le démoniaque Kirillov : « Si Dieu n'existe pas, je suis Dieu », et qu'au lieu du règne de Dieu le règne de l'Homme s'accomplisse : c'est là-dessus que repose la nouvelle « Église Universelle », l'Internationale.

XXV

Nous sommes nés dans la démocratie ou dans la social-

démocratie athée. Le matérialisme de Marx, les arsenaux de Krupp, telle est pour nous la « civilisation » ; quant à la théocratie — la coupole de Sainte-Sophie — c'est la « barbarie ».

Nous n'avons pas voulu du Roi-Christ et nous aurons un autre roi : « Je suis venu au nom de mon Père et vous ne m'avez pas reçu ; un autre viendra en son propre nom et vous le recevrez ».

Quel est cet autre ? Celui dont il est dit : « Aux derniers jours, la Terre sera comme une brebis qui tombe d'effroi devant le loup ».

XXVI

D'après de confus souvenirs chrétiens, nous savons ce qu'est la personnalité ; d'après des souvenirs païens, plus confus encore, nous savons ce qu'est le sexe ; mais nous ne savons plus du tout ce qu'est l'Église, Règne de Dieu, Société divine.

XXVII

J'ai conscience de moi-même dans mon corps — ce sont les racines de la Personnalité ; j'ai conscience de moi-même dans un autre corps — ce sont les racines du Sexe ; j'ai conscience de moi-même dans tous les autres corps — ce sont les racines de la Société.

Nous connaissons les deux premiers sentiments, mais nous ignorons le troisième parce que ce n'est pas à l'intérieur de notre corps vivant que plongent pour nous les racines de la Société, mais en dehors, dans la matière morte des « masses » humaines.

XXVIII

« Les deux seront une seule chair ». Est-ce seulement de l'amour nuptial que ceci est dit ? Non, tous aussi seront une seule chair, un seul sang, dans le sacrement de la Chair et du Sang, dans le sacrement de l'Église, le Règne de Dieu, la Société divine. « Que tous ne fassent qu'un comme Toi, mon Père. Tu es en moi et moi en Toi, de même qu'eux aussi ne fassent qu'un en Nous... et que je sois Moi même en eux[1]. »

XXIX

« Les communistes vont en riant à la mort ? » Non, ce n'est pas à la mort, mais au meurtre, au fratricide que marchent les « masses révolutionnaires », les foules noires dans l'embrasement rouge. « Les hommes s'entre-tuaient dans une fureur stupide... Ils se jetaient les uns contre les autres, se battaient, se mordaient et s'entre-dévoraient[2]. » — « Tous les hommes vont s'entre-tuer. » (Inscription babylonienne.)

Tous les corps sont confondus comme dans le péché de fornication en un seul corps monstrueux.

Tous ne sont qu'une seule chair, un seul sang. C'est ainsi que le miroir diabolique reflète à l'envers le sacrement de la Chair et du Sang.

XXX

Oui, toute l'humanité n'est peut-être qu'un « bouton

1. Jean, XVII, 21-26.
2. Raskolnikov : *Le Cauchemar.*

d'étain manqué », et bientôt le Boutonnier viendra la chercher avec la cuiller à fondre. C'est possible, mais si même toute la terre se prosternait devant la Bête, s'il ne restait plus au fond des souterrains qu'une voix pour murmurer : « Que Ton règne arrive ! » tout espoir ne serait pas encore perdu.

Jamais le monde ne fut si près de sa perte, mais jamais aussi il ne fut si près du salut. Il vit tout entier sous le signe du socialisme athée, qui est une eau morte, et le monde a soif d'eau vive. « Comme un homme dévoré par la soif rêve qu'il boit, mais à son réveil se sent épuisé et l'âme altérée, ainsi en sera-t-il de toute la multitude des nations [1]. »

Peut-on, d'après l'ardeur de la soif, juger de la proximité de l'eau ? Dans le domaine religieux, on le peut. Jamais encore l'humanité ne fut aussi altérée qu'aujourd'hui. L'oreille collée contre terre, elle épie le murmure de l'eau. Elle n'écoute pas encore là où il faut, mais l'eau peut-être est toute proche.

XXXI

Trois Parques tissent les trois fils des destinées humaines — la Personnalité, le Sexe, la Société. Les trois fils, noués ensemble en un seul nœud, ne se dénoueront qu'ensemble.

Trois vieillards continuent encore à prier quelque part : « Vous êtes Trois, nous sommes trois — aie pitié de nous ! »

Trois dans le ciel — Trois sur la terre : cela signifie justement que la terre sera sauvée par le mystère céleste des Trois.

1. Is., XXIX, 8.

5

LA BOUTEILLE A LA MER

I

A la veille de la première révolution russe, il y a une vingtaine d'années, je posai la question du Mystère des Trois. Voici ce que me répondit alors Vassili Rozanov, l'un des plus grands penseurs religieux de notre époque : « Dans l'éon de Jésus la question reste sans réponse ou ne reçoit qu'une solution nettement négative. Mais elle trouve dans l'éon des Trois Hypostases une solution complète et satisfaisante ».

Et la suite de sa réponse approfondit ma question elle-même : « En ce qui touche au Père, l'Église n'a rien fait. Elle le nomme, il est vrai, le « Créateur du monde », le « Dispensateur de tous les biens », mais ce ne sont que des prédicats abstraits. Les deux créatures de Dieu — l'Enfant Monde et l'Enfant Jésus — s'accordent-elles ? — Non, répond Rozanov, le monde n'a point de place dans l'Évangile. Il reste en dehors du Livre divin... Pour nous la question de Mérejkovsky est impossible à résoudre : nous ne pouvons qu'en préparer la solution [1]. »

Mais comment et où préparer cette solution ? Dans le christianisme ou hors de lui, avec ou contre lui ? A cette dernière question Rozanov ne répond pas, parce que la réponse serait peut-être trop terrible pour lui. Car si réellement le monde — révélation du Père, n'a pas de place dans

1. Rozanov : *La face ténébreuse*

l'Évangile — révélation du Fils, cela ne signifie-t-il pas qu'il y a en Dieu lui-même deux principes inconciliables? Mais alors à quoi bon parler de la « confession des Trois Hypostases », de l'union de deux principes en un troisième, du Père et du Fils dans l'Esprit?

II

Selon la loi des révélations ternaires, chacune d'elles s'accomplit dans la suivante : celle du Père dans le Fils, celle du Fils dans l'Esprit, celle de l'Esprit dans la Trinité.

Le monde antique va du Père au Fils ; le monde moderne, du Fils à l'Esprit. Aujourd'hui comme autrefois, c'est le même déplacement des Éons dans l'histoire universelle, des éternités célestes dans les siècles terrestres ; aujourd'hui comme jadis, le monde, en proie à une langueur mortelle, périt étouffé, comme s'il était pris entre deux Éons — celui du Fils et celui de l'Esprit. Ces deux meules nous broient comme des grains pour moudre le froment du Seigneur.

III

Le mystère des Trois ne se manifestera pas aux hommes sans une révélation divine. Mais cette révélation sera aussi celle de l'âme humaine. « Je descendrai sur eux comme une pluie d'été, comme la rosée sur une prairie fauchée », dit le Seigneur. La révélation divine est l'éternelle rosée qui descend du ciel sur la terre. Si notre âme cependant reste vide, c'est qu'elle est comme une coupe retournée, le fond en haut. Il faut la remettre droite ; voilà la véritable « révolution mondiale », accomplie non plus au nom de la Bête, mais au nom du Christ.

IV

« Que ton règne arrive ! » Hélas, le règne de Dieu nous apparaît si lointain qu'aujourd'hui les croyants eux-mêmes ne prononcent cette prière que comme une parole vide et morte. Mais le règne de l'homme, le socialisme, est-il donc plus proche?

Bien des gens le croient à portée de la main. Mais le malheur est que nous en sommes séparés par une étroite rivière de sang dont l'un des noms est la Révolution mondiale et l'autre, à en juger par l'expérience russe, l'anthropophagie.

V

Peu importe que la route soit lointaine ou proche, mais il faut que ce soit la bonne. Si, prenant une fausse route, nous nous égarons définitivement et errons à tâtons dans les ténèbres, chaque pas peut nous conduire à l'abîme.

Hier l'Europe a failli périr dans la première guerre mondiale, et voici qu'aujourd'hui déjà elle se prépare pour une autre. Rien n'a changé depuis la guerre, sinon pour empirer. Jamais encore le monde ne fut gouverné par de tels scélérats, — et ce n'est pas seulement des dirigeants russes que je veux parler.

Oui, le règne de Dieu est lointain ; ce n'est pas demain que le lion se couchera à côté de l'agneau ; mais chacun de nos pas nous rapproche ou nous éloigne de ce temps. Où donc allons-nous? Il faudrait enfin le savoir. Comment ne pas s'arrêter et jeter un regard en arrière?

VI

Ce livre est un regard que je jette en arrière, très loin, jusqu'au commencement des temps, car c'est là que commença

ce chemin de l'histoire universelle que nous avons brusquement abandonné.

VII

« Alors les forces terrestres s'ébranleront. » Déjà elles se sont ébranlées : tout tombe, tout s'écroule, la terre s'effondre sous nos pas.

C'est à cela que je veux échapper en m'enfuyant vers l'antiquité. Là sont les assises éternelles et d'autant plus inébranlables qu'elles sont plus anciennes : le ciment romain, le marbre grec, les briques babyloniennes, le granit égyptien reposent sur cette Pierre unique, assise de tout l'univers. « La pierre que les constructeurs ont rejetée deviendra la pierre angulaire. »

VIII

Ce livre est un carnet de route. J'ai visité des pays lointains et traversé les déserts inaccessibles où dorment d'un sommeil enchanté les ruines sacrées, débris des saintes merveilles. Champollion le jeune écrit qu'en pénétrant pour la première fois en Égypte il baisa cette terre tant désirée. Ah, que n'ai-je pu la baiser, moi aussi ! J'aurais pleuré de joie comme un exilé retrouvant sa patrie.

IX

Car l'Occident, c'est l'exil, et l'Orient, la patrie. Le soleil se couche à l'Occident et la nuit vient. « Veilleur, veilleur, qu'en est-il de la nuit ? — Le matin va se lever mais il fait encore nuit[1]. » L'Occident est plongé dans les ténèbres et n'en sortira que lorsqu'il verra poindre la lumière de l'Orient.

1. Is., XXI, 2.

X

Étrange est ce livre, parce qu'il est écrit à un point de vue difficilement concevable.

N'avoir plus de patrie, c'est presque n'avoir plus de corps. J'écris en russe, mais il n'y a plus ou il n'y a pas encore de Russie. N'est-ce pas une chose étrange et absurde que d'écrire dans la langue d'un pays qui n'existe pas ?

XI

Mais c'est peut-être un avantage aussi. Moi, l'être sans corps, le mort vivant, je vois ce que les vivants ne voient pas. Je domine le gouffre où est ensevelie la Russie avec les mille années de son histoire. La Russie n'est plus, et rien n'existe plus pour moi. Si ma raison sait qu'il y a encore quelque chose, mon cœur sent qu'il n'y a plus rien. A mes pieds, c'est le vide, le gouffre béant et, au delà, une terrible immensité qui s'étend jusqu'aux confins de la terre et du ciel, jusqu'au commencement et à la fin des temps, jusqu'à l'Atlantide et à l'Apocalypse. En bas, dans les profondeurs de l'abîme, grouille la fourmilière de nos jours ; mais plus rien déjà ne me cache les grands peuples antiques, géants à cheveux blancs, cimes neigeuses de l'Humanité.

O vous qui possédez une patrie — un corps, ne nous enviez pas cette terrible universalité ! Dostoïevsky la célébrait. Mais sera-t-elle notre perte ou notre salut ? Le savait-il, le savons-nous ?

O géants antiques, peuples d'Orient, d'où me vient pour vous tant d'amour ? N'est-ce pas parce que ma Russie, morte avec vous, doit ressusciter avec vous ?

XII

La Russie, c'est le visage de l'Orient tourné vers l'Occident. Aujourd'hui, ce visage est renversé, écrasé, foulé sous les pieds de l'Occident. Il est immobile comme celui d'un mort. Ses yeux sont fermés, et l'on se réjouit déjà parce que les oiseaux de proie vont les arracher.

Et pourtant, s'ils allaient s'ouvrir et regarder en face l'Occident ? Quel coup d'œil échangeraient-ils ? Quel éclair ? N'est-ce pas là ce qui déciderait des destins du monde ?

XIII

Nous sauverons-nous ou nous perdrons-nous par notre universalité ? Nous ne le savons pas encore. Mais ce que nous savons fermement, c'est que nous ne nous sauverons, ni ne nous perdrons *seuls*.

A la fin du siècle dernier, dans le midi de la Russie, à l'embouchure marécageuse du Dnieper, toute une communauté de terribles sectaires russes s'enterra au sens propre du mot, s'ensevelit vivante dans l'attente de la seconde venue du Christ et de la fin du monde imminente. Voici ce qu'en dit Rozanov : « Cette mort est peut-être l'évènement le plus terrible et le plus grand de tout le dernier siècle — bien plus grand que les guerres de Napoléon... Un peuple doué d'une telle sensibilité religieuse, d'une telle puissance de vie religieuse, ce peuple saint, s'il entend la vraie parole de vie, ne fera-t-il pas tourner le monde autour de lui, comme la terre tourne autour du soleil ? »

Or, voici qu'il ne s'agit plus d'une petite communauté de sectaires, mais de cent cinquante millions d'hommes qui, eux aussi, se sont enterrés vivants dans l'attente incroyable

d'on ne sait quelle seconde venue du Christ. Ici, en Occident, personne n'y croit encore, personne ne le sait ou ne veut le savoir. En réalité, c'est déjà dans l'histoire du monde un événement tel que l'humanité tout entière pourrait tourner autour de lui comme la terre tourne autour du soleil. Mais quel est ce soleil ? Celui de la vie ou celui de la mort ?

XIV

Il y a de longues années, le père Oustinsky, l'un des hommes les plus sages que j'aie jamais rencontrés, me fit présent d'une vieille icone de la Sainte Trinité. Je l'ai gardée longtemps ; je ne sais si elle se trouve encore à Pétersbourg, dans mon appartement livré au pillage, ni si le père Oustinsky lui-même vit encore. S'il est vivant, puissent ces lignes lui parvenir et lui dire que je garde toujours intact dans mon cœur son merveilleux présent.

XV

Il me souvient que, dans ma première enfance, des fenêtres de ma vieille maison datant du règne de Pierre le Grand, qui s'élevait près du Jardin d'Été, à l'angle de la Néva et de la Fontanka, j'aimais à regarder l'autre rive du fleuve où se trouve une antique petite église de bois que le tzar construisit à la gloire de la Sainte Trinité lorsqu'il fonda Pétersbourg.

Le père Oustinsky me disait souvent qu'en édifiant cette cathédrale, Pierre savait ce qu'il faisait ou que *Quelqu'un* le savait pour lui. « Sans la Sainte Trinité la maison ne sera pas bâtie », dit le peuple russe. Pour cette seule parole, on lui pardonnera peut-être ce qu'il a fait de lui-même et de la Russie, — et pourtant ce sont choses difficilement pardonnables.

Oui, la maison de la Russie et celle de l'Humanité ne se bâtiront pas sans la Sainte Trinité.

XVI

Je sais qu'ici, en Occident, les derniers chrétiens, en de nouvelles Catacombes, prient toujours : *Adveniat regnum tuum* ! Peut-être ici aussi me comprendra-t-on si je dis que ce n'est pas en vain qu'à cette heure même, dans toute la Russie, le sang des martyrs coule comme jamais il ne coula aux premiers siècles du Christianisme, et que jamais encore les hommes n'ont prié comme ils prient en ce moment en Russie : « Que ton règne arrive ! »

Le père Oustinsky avait raison : Pierre savait ce qu'il faisait, ou Quelqu'un le savait pour lui, lorsqu'en fondant Pétersbourg et toute la Russie nouvelle il posait les assises de la cathédrale de la Sainte Trinité.

XVII

Voilà pourquoi, lançant ma bouteille à la mer, je fais le signe de la Croix.

Ce livre commencé dans l'exil, fais-moi la grâce, Seigneur, de l'achever dans ma patrie. Rends-moi mon corps, ma terre ! Rends la vie au mort !

XVIII

Gloire au Trèfle divin ! Gloire au Père, au Fils et au Saint Esprit ! Gloire à la Sainte Trinité !

ÉGYPTE

LA FUITE EN ÉGYPTE

I

Un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère et t'enfuis en Égypte[1] ».

Le Christianisme commença par la fuite en Égypte et, si le Christ n'est pas mort pour toujours dans le cœur des hommes, s'Il doit y renaître, de nouveau Il fuira en Égypte.

II

Aux confins du désert, se dressent comme d'éternels jalons, annonciateurs du mystère de l'Égypte, les Pyramides et le Sphinx.

La pyramide, en égyptien : *pir-m-us*, signifie : « Sortie de la terre », Résurrection. Et le titre du Livre des Morts, le livre égyptien par excellence, *Pir-m-haru*, signifie : « Sortie à la lumière », — des ténèbres de la mort à la lumière de la Résurrection.

III

Quant aux deux noms égyptiens du Sphinx, l'un :

1. Math., II, 13.

Hor-Harmakhitu, signifie « Dieu du soleil levant », et l'autre : *Chepra,* — « devenir », sortir du néant à l'être, ressusciter.

Voilà pourquoi aux confins du désert, royaume de la mort, le Sphinx lève la tête pour apercevoir le premier le Soleil ressuscité.

IV

Lorsque la Mère avec l'Enfant fuyait en Égypte, lasse d'avoir marché tout le jour, ne se reposait-elle pas à l'ombre des Pyramides, au pied du Sphinx? Et les noirs triangles des éternels sépulcres ne se profilaient-ils pas dans le ciel étoilé au-dessus de la Mère et de l'Enfant? La face de pierre du Dieu-Bête ne leur souriait-elle pas?

V

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

« Commence, petit enfant, par un sourire à montrer que tu connais ta mère », dit la prophétie messianique de Virgile.

Sourire de l'Enfant et du Sphinx : un seul et même mystère est en ces deux sourires. Toute l'Égypte n'attendait que Lui, ne pensait qu'à Lui, au Dieu venu sur la terre pour mourir et ressusciter.

VI

Chaque peuple est grand par ce qu'il trouve. Qu'a trouvé l'Égypte? Dieu.

« Les Égyptiens sont les plus pieux des hommes », dit Hérodote. « Ils ont enseigné à presque tout l'Univers à adorer les dieux ; nous savons que les immortels ont habité, et maintenant encore, habitent en Égypte », dit un helléniste païen du IVe siècle après J.-C. « Notre terre est le sanctuaire de tout l'Univers », dit Hermès Trismégiste.

La sainte Égypte est la patrie de Dieu. « Les colonnes de la religion furent élevées en Égypte : voilà qui est plus haut, plus éternel que les Pyramides[1]. »

C'est là, dans la religion, que se manifeste notre première opposition avec l'Égypte. Elle a trouvé Dieu, nous l'avons perdu; elle a élevé les colonnes de la religion, nous les avons détruites; elle est la très pieuse, nous sommes les très impies.

VII

S'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'Égypte et tout est comme s'il n'y en avait jamais eu. Mais si Dieu existe, et s'il est tout, l'Égypte existe elle aussi et jusqu'aujourd'hui elle est en tout. Dans le premier cas les Égyptiens, « les plus sages des hommes », selon Hérodote, sont des fous; dans le second cas, c'est nous qui sommes fous. Mais dans les deux cas, nous et l'Égypte nous nous infirmons mutuellement; nous ne pouvons passer l'un devant l'autre avec indifférence; nous devons ou haïr ou aimer l'Égypte, fuir loin d'elle ou vers elle.

1. Rozanov.

VIII

A la veille de notre grande impiété, le plus grand d'entre nous entra dans la sainte Égypte : le premier, Napoléon y entra et comprit que « du haut des pyramides quarante siècles nous contemplent ». Plus de quarante siècles : tous les siècles depuis le commencement du monde. Le commencement du monde contemple sa fin.

IX

« Personne n'a vu l'Égypte et tu y entras le premier », dit le grand philosophe russe, Rozanov, un des plus profonds penseurs religieux de notre époque, celui qui écrivit l'*Apocalypse de nos jours*.

L'Apocalypse est la fin du monde; l'Égypte en est le commencement. Plus on est près de sa fin, plus on est près du commencement.

« Sois en Égypte! Suis-moi! » Soloviev, le prophète russe qui a écrit le *Récit de la fin du monde,* entendit cet appel mystérieux. Et le prophète européen, Henryk Ibsen, qui prédit le Troisième Règne de l'Esprit à la fin des temps[1], entendit le même appel : « Je t'attendrai comme je l'ai promis[2] », chante Solveig dans sa chaumière du Nord. Et après cela : « En Égypte, devant le Colosse de Memnon à demi enseveli sous les sables ».

« C'est ici qu'il convient de commencer mon chemin », dit Peer Gynt.

1. Ibsen : *Empereur et Galiléen.*
2. Id : *Peer Gynt.*

Là, en Égypte, commence le chemin qui mène vers le Troisième Règne à la fin des temps.

X

L'Apocalypse prédit le « règne de mille ans des saints sur la terre », le règne de la paix, la fin des guerres à la fin des temps. Et à leur commencement, en Égypte, on trouve le prototype de ce règne.

De la IIIe à la IVe dynastie (de 3 300 à 2 400 ans av. J.-C.), pendant mille années, rien en Égypte ne trouble la paix, sinon quelques campagnes contre les nomades à demi-sauvages de la presqu'île de Sinaï.

Si les cent ans de la paix romaine nous semblent maintenant encore un miracle, une ère de bonheur unique dans la mémoire de l'humanité, combien plus miraculeuse doit alors nous paraître cette paix millénaire de l'Égypte!

XI

Une fresque funéraire égyptienne représente la moisson mûre et des moissonneurs avec des faucilles. A côté cette inscription : « Voici la moisson. Doux est celui qui travaille ».

XII

Cet excès de force que les autres peuples prodiguent dans les guerres est absorbé, en Égypte, par le travail paisible. Et si les Égyptiens « ont créé plus de merveilles que tous les autres peuples[1] », toutes ces merveilles —

1. Hérodote.

peintures, sculptures, monuments jamais surpassés, sagesse, légèreté, puissance de vie, — sont les merveilles de la paix. Ce n'est que sous le soleil éternellement radieux de la paix qu'a pu mûrir l'Égypte, le fruit de la terre à la céleste douceur.

XIII

« Bon et doux fut mon cœur, c'est pourquoi les dieux m'ont donné le bonheur sur la terre », dit un mort dans une inscription funéraire, et toute l'Égypte aurait pu dire cela d'elle-même.

XIV

Le premier Pharaon de la première dynastie, Ménès (environ 4000-3500 ans av. J.-C.) modifia le cours du Nil dans la Haute-Égypte grâce à une gigantesque digue. Elle existe toujours, répartissant les eaux du Nil et fertilisant la contrée. C'est ainsi qu'après six mille ans les hommes éprouvent encore les bienfaits du Pharaon Ménès. Son nom est oublié tandis que ceux des César et des Alexandre sont illustres. Mais laquelle a plus de prix, de leur gloire bruyante ou de la gloire paisible de Ménès?

XV

J'ai multiplié le froment, j'ai aimé le dieu du seigle;
Nul sous mon règne n'a eu faim ni soif;
Les hommes vivaient en paix et en grâce.

C'est ainsi que se glorifie Amenemkhet Ier de la XIIe dynastie. Et Ramsès III de la XIXe dynastie dit de même : « J'ai durant ma vie obligé l'infanterie et la cavalerie à

rester paisiblement dans leurs camps, et les glaives et les arcs sont demeurés oisifs dans mes arsenaux ».

Et voici la gloire d'Améné, chef de province : « Pas un enfant ne fut maltraité de mon temps ».

Les siècles effaceront cette gloire; elle ne sera comprise ni d'Achille, ni même du « très doux roi David ». Le soleil de la paix se couchera en Égypte et ne se lèvera plus jusqu'à la fin des temps.

XVI

A la veille même des terribles invasions des nomades asiatiques, les *Hyksos*, le Pharaon Amenemkhet III ne pense point à la guerre, élève d'admirables monuments, irrigue les déserts. Les Hyksos vinrent, conquirent et asservirent l'Égypte pour cinq siècles. Pour se délivrer des barbares, l'Égypte fut contrainte de faire la guerre. Et lorsque, les Hyksos chassés, le grand conquérant Toutmès III « réunit dans sa main le monde entier, du Nil bleu à l'Euphrate », cette domination universelle resta précaire et fragile. Les vainqueurs eux-mêmes ne semblent point attacher de prix à leur victoire, perdant parfois en une année le fruit des conquêtes de siècles entiers.

Ne combattant qu'à contre-cœur, ils ne haïssent même pas la guerre, ils la méprisent. Et ce n'est qu'avec une sorte de dégoût instinctif qu'ils semblent toucher le fer, « métal de Set », dieu de la guerre, demi-démon.

XVII

On dirait que l'Histoire, tâchant d'enseigner la guerre

à l'Égypte, n'y parvient pas. Après les Toutmès guerriers, les Aménophis pacifiques ; après Ramsès II, César Égyptien, Ramsès III, celui-là même qui se vante de l'oisiveté de ses arcs et de ses glaives. Et de nouvelles hordes de barbares inondent la paisible contrée : Lybiens, Assyriens, Perses, Éthiopiens, Grecs, Romains, tous déchirent le corps sacré d'Osiris. Mais l'Égypte jusqu'au bout reste fidèle à elle-même. Elle sait que la « paix vaut mieux que la guerre » — c'est la plus populaire et la plus sage de toutes les sentences de la sagesse égyptienne.

Telle est notre seconde opposition avec l'Égypte : nous sommes impies et belliqueux ; elle est pieuse et pacifique.

XVIII

Et enfin voici la troisième opposition. Nous vivons, nous nous mouvons dans des espaces infinis, mais notre temps est court. L'étendue de l'Égypte est infime, un lopin de terre, un point, mais ce point se meut sur la ligne infinie du temps. Nous sommes les dévorateurs de l'espace ; l'Égypte est la dévoratrice du temps. Comme le temps est plus synthétique, plus mystérieux et plus profond que l'espace, ainsi l'esprit de l'Égypte est plus profond que le nôtre.

XIX

L'Égypte, « don du Nil », selon l'admirable expression d'Hérodote, est une étroite bande de terre étonnamment fertile, de limon du fleuve, resserrée entre deux déserts, l'un à l'ouest, l'autre à l'est. Au nord, la rive du Delta

dénuée de ports et, au sud, les cataractes du Nil enferment l'Égypte comme des murs infranchissables. Ce resserrement, ce recueillement, cette concentration de la terre se reflètent dans l'esprit de ses habitants. Terre unique, hommes uniques.

XX

La profonde et douce vallée du Nil, abritée de partout, fut le berceau de l'humanité. Le même mot signifie en égyptien : « descendre » et « revenir dans sa patrie » ; descendre dans la vallée du Nil — se coucher dans le berceau.

XXI

Tout l'univers est pour les Égyptiens « la terre noire et rouge », l'humus et le sable du désert. « Terre noire » — *Quémet* — c'est le nom de l'Égypte elle-même. La noirceur du limon du Nil, humide et brillant comme la vivante prunelle d'Isis, et la rougeur des sables morts ; la vie et la mort côte à côte, non point dans des luttes et des tempêtes subites, mais dans l'éternelle union, dans l'éternelle paix.

XXII

Ici le cycle des phénomènes terrestres est aussi invariablement régulier que le cycle des astres célestes. Chaque année, le même jour, les eaux du Nil commencent à croître, sortent peu à peu de leurs rives, inondant les champs brûlés par la sécheresse de l'été, et de la mort

engendrent la vie. Et au même jour elles commencent à décroître, rentrent dans leur lit jusqu'au nouveau débordement de l'année suivante. Ces crues et ces décrues sont régulières, lentes et calmes comme la respiration d'un enfant qui dort.

L'esprit des hommes a reçu l'empreinte de ce calme et de cette éternité de la nature.

XXIII

« Ce qui n'est pas éternel n'est pas vrai », dit Hermès Trismégiste. L'éternelle Égypte est la vérité éternelle.

XXIV

Toute jeunesse passe. Seule, la vieille Égypte fleurit d'une jeunesse immortelle.

XXV

Les livres sacrés égyptiens de l'époque gréco-romaine répètent exactement les inscriptions des pyramides, infiniment plus anciennes que les pyramides elles-mêmes. C'est comme si nous répétions les paroles, non pas même d'Abraham, mais des hommes d'avant le déluge.

Et non seulement les livres, les rites, les croyances, mais même les détails de la vie quotidienne, les expressions du visage, les attitudes, le son de la voix restent presque immuables.

XXVI

Selon Hérodote, la *Lamentation de Manéros* — chant

funèbre d'Isis sur Osiris — se chantait sous la XXVII[e] dynastie exactement de même que sous la première : durant trois mille années, pas un son ne changea.

Dans les images sacrées le dieu Amon relève la main droite avec le fléau ; l'enfant Horus approche son doigt de sa bouche comme les petits enfants qui tettent — et tous deux restent ainsi immobiles pendant des milliers d'années. Mais cette immobilité n'est pas celle d'un corps dans le cercueil, c'est celle du grain vivant dans la terre ou de l'enfant dans le ventre de sa mère ; c'est l'immobilité, le calme du midi rayonnant, la vie parfaite dans le calme parfait, la vie éternelle dans la paix éternelle.

XXVII

« Vous vous êtes mis à croire à la future vie éternelle ?

— Non pas à la future vie éternelle, mais à la vie éternelle présente. Parfois, vous parvenez à la sentir, et le temps tout à coup s'arrête et c'est l'éternité.

— Vous espérez parvenir jusqu'à un tel moment ?

— Oui.

— Je doute que de notre temps cela soit possible. Dans l'Apocalypse l'Ange jure qu'il n'y aura plus de temps.

— Je le sais. C'est très juste, très net, très précis. Lorsque l'homme entier atteindra au bonheur, il n'y aura plus de temps, parce qu'il n'en aura plus besoin. C'est une pensée très juste.

— Où donc cachera-t-on le temps ?

— On ne le cachera nulle part. Le temps n'est pas un objet, mais une idée. Elle s'éteindra dans l'âme[1]. »

XXVIII

Là-bas, derrière cette colline de sable de *Khenunzuten* (Héracléopolis), dans cette anse du Nil, chaque matin, comme au premier jour de la création, sort de la corolle entr'ouverte du lotus bleu l'enfant nouveau-né, le dieu-Soleil, Râ. Et alors l'homme tout entier est heureux : « Il n'est plus besoin de temps, le temps s'arrête : c'est l'instant immobile de l'éternité, c'est la vie éternelle présente ».

XXIX

« Ce qui nous frappe d'abord et surtout dans tout ce qui est égyptien, c'est un extraordinaire silence[2]. » La plus haute perfection des sciences mathématiques dans l'architecture, dans la construction des canaux, dans les calculs astronomiques — et pas un manuel de mathématiques ; une législation qui sert de modèle à l'Empire Romain (ce n'est point sans raison que Jules César rêve de faire d'Alexandrie la capitale du monde) — et pas un recueil de lois ; une sagesse insondable — et aucune philosophie.

Là encore nous nous opposons à l'Égypte. Dans tout ce qui est égyptien notre rationalisme est absent, parce qu'absente est notre mécanique. Tout y est vivant,

1. Dostoïevsky : *Les Possédés*, entretien de Stravroguine et de Kirillov
2. Spengler.

animal, végétal, et tout croît, vit, respire silencieusement.

Nos tonneaux vides roulent avec un bruit assourdissant, mais les « eaux de la vie » en Égypte coulent silencieuses ; notre maison s'écroule avec fracas ; la moisson égyptienne mûrit doucement. Nous détruisons en bavardant ; l'Égypte crée en se taisant.

Voilà d'où vient cet extraordinaire silence, ce mutisme de l'Égypte.

Pays muet et immobile et mort[1].

Non pas : pays vivant, mais d'autant plus muet qu'il est plus vivant.

XXX

Paroles d'une prière à Thot, dieu de la sagesse : « Source dans le désert, scellée pour ceux qui parlent, ouverte pour ceux qui se taisent ! »

Verset d'un hymne au dieu du Soleil, Amon-Râ : « Le bruit est détesté de Dieu. Hommes, priez en silence ! »

C'est ainsi que l'Égypte est muette en attente du Verbe qui vient.

XXXI

Elle vit dans le temps, mais si doux est son vol audessus d'elle qu'elle le sent à peine ; elle vit dans le temps comme dans l'éternité.

1. Lermontov.

Voilà pourquoi les Égyptiens n'ont pas d'histoire, au sens que nous donnons à ce mot. Leur sentiment du temps lui-même n'a pas encore évolué ; il est faible, confus et comme émoussé en comparaison du nôtre, si aigu, et qui s'aiguise toujours vers cette suprême pointe prédite par l'Ange de l'Apocalypse : « Il n'y aura plus de temps ».

XXXII

Les Égyptiens semblent n'être pas encore tout à fait nés. On dirait que leurs âmes ne sont pas encore complètement incarnées, définitivement entrées de l'autre monde en celui-ci, de l'éternité dans le temps.

XXXIII

Nos recherches historiques, lorsqu'elles sondent l'abîme de l'antiquité égyptienne, n'en touchent pas le fond. A-t-il un fond, cet abîme ?

XXXIV

D'après les plus récentes découvertes, l'Égypte des pyramides n'est point le commencement, mais la fin et peut-être la décadence d'une Égypte plus ancienne. La première apparition de l'Égypte dans l'histoire est déjà parfaite et, en partie, surpasse même toutes ses manifestations ultérieures. Son évolution préhistorique est pour le moins aussi longue que les quatre mille ans de son histoire.

S'il en est ainsi, Platon ne se trompe pas de beaucoup

en assurant que les arts y existaient dix mille ans avant les Grecs.

XXXV

On ne trouve chez les indigènes de l'âge de pierre habitant la vallée du Nil aucun indice de leurs rapports avec l'ancienne Égypte[1]. Entre l'Égypte des pyramides et l'âge de pierre, il y a un vide.

XXXVI

L'apparition de l'Égypte est subite ; lorsqu'elle apparaît à l'horizon de l'histoire, elle est parfaite comme le disque du soleil levant : au delà de la ligne de l'horizon il est le même que dans le ciel.

XXXVII

La soudaine apparition de l'Égypte confond toutes nos idées sur le « progrès, l'évolution » de l'humanité. D'après ces théories, les ténèbres seraient derrière, la lumière devant, et l'humanité marcherait des ténèbres vers la lumière. Mais voici que la marche de l'Égypte est inverse ; elle vient d'on ne sait quelle grande lumière. Plus on recule dans le passé et plus vive est cette lumière, comme si sa source même était là, dans l'abîme des âges. Quelle est donc cette lumière ? D'où vient-elle ? Qu'y a-t-il au fond de cette insondable, de cette vertigineuse antiquité ?

1. Morgan

XXXVIII

Notre sonde n'en touchera jamais le fond. L'homme est-il sorti des pattes du singe ou des mains de Dieu? Nous n'en serons jamais nécessairement convaincus. Mais plus nous reculons dans le passé et plus évidente est la trace de Dieu sur l'homme.

La trace du paradis est sur les visages des Égyptiens.

XXXIX

« Vous, Hellènes, vous êtes d'éternels enfants. Il n'y a pas un vieillard parmi vous. Vous n'avez aucune tradition, aucun souvenir de l'antiquité lointaine », dit à Solon l'Athénien le vieux prêtre de Saïs[1]. Il explique cette absence de mémoire de la nouvelle humanité par les déluges et les conflagrations universelles qui ont maintes fois exterminé le genre humain. Il n'y en eut pas en Égypte, et c'est là seulement que se conserva le souvenir de la jeunesse du monde d'avant ces cataclysmes antiques.

« Il y eut jadis, en face de ce détroit que vous appelez les Colonnes d'Hercule, une île, une terre plus grande que la Libye et l'Asie Mineure réunies. Elle s'appelait l'Atlantide. » C'est ainsi que le même prêtre de Saïs rapporte une des plus anciennes légendes de l'Égypte. Les Atlantes, habitants de l'Ile, étaient des « fils des dieux[2] ».

1. Platon : *Timée*.
2. Platon : *Critias*.

« En ce temps-là il y avait sur la terre des géants, surtout depuis le temps où les fils de Dieu descendirent vers les filles des hommes et qu'elles leur eurent donné des enfants. Ce sont ces puissants hommes qui de tout temps ont été des gens de renom », dit le livre de la Genèse, semblant faire écho à l'Égypte.

« Lorsque la nature divine des hommes se fut graduellement épuisée en se mêlant à la nature humaine, et que celle-ci eut entièrement pris le dessus, les hommes furent pervertis », continue le prêtre de Saïs dans le *Critias* de Platon. « Les sages voyaient bien la méchanceté des hommes, mais les insensés s'imaginaient avoir atteint le sommet de la vertu et du bonheur, alors qu'une folle soif de richesse et de puissance les dévorait... Et Zeus décida de punir la race pervertie des hommes. »

« Et l'Éternel voyant que la malice des hommes était très grande sur la terre... en eut un grand déplaisir dans son cœur. Et il dit : J'exterminerai les hommes de dessus la terre[1]. »

Les deux récits ont la même fin. Le dieu égyptien Atoum dit : « Je détruirai tout ce que j'ai créé; je submergerai la terre, et la terre deviendra de nouveau de l'eau ». — « Les eaux du déluge vinrent sur la terre et toute chair expira[2]. » — « Il y eut de grands cataclysmes, des déluges et, en un jour, en une nuit, l'île Atlantide disparut dans les profondeurs de la mer[3]. »

1. *Genèse* : VI, 6-7.
2. *Genèse* : VII, 10-21.
3. Platon : *Timée*.

XL

« Les Atlantes étendirent leur domination jusqu'aux limites de l'Égypte », dit ailleurs Platon[1]. Et d'après Hérodote : « Il y eut une route allant de Thèbes aux Colonnes d'Hercule » — à l'Atlantide.

Ainsi, dans cette antique légende, premier balbutiement peut-être de l'humanité, l'origine de notre monde est liée à la fin de quelque autre monde. Et le lien entre la fin et le commencement, c'est l'Égypte.

XLI

Si, dans la légende de l'Atlantide, nous ne trouvons aucune trace de vérité objective, historique, nous y trouvons cependant une trace de vérité subjective, religieuse : c'est l'eschatologie païenne du *commencement*, de la genèse, si contradictoirement semblable à l'eschatologie chrétienne de la *fin*, — à l'Apocalypse.

XLII

La lumière de l'Atlantide, voici ce qui est au fond de la vertigineuse, de l'effroyable antiquité, éternité égyptienne.

XLIII

Qu'est-ce que l'Atlantide? Légende ou prophétie? Fut-elle ou bien sera-t-elle?

1. Platon : *Critias*.

Les Atlantes sont les « fils des dieux » ou, comme nous le dirions aujourd'hui, des hommes-dieux. « L'homme s'exaltera d'un orgueil titanique, divin et alors viendra le Dieu-Homme », dit Ivan Karamazov, dans Dostoïevsky. De qui cela est-il dit? Des Atlantes ou de nous? Nous aussi ne sommes-nous pas des « fils des dieux », condamnés à l'avance, possédés d'un fol orgueil, altérés de grandeur et de puissance surhumaine, révoltés contre Dieu? Et une fin pareille à celle de l'Atlantide ne nous attend-elle pas?

XLIV

Ainsi, nous inclinant lentement et nous refroidissant,
Nous approchons de notre commencement[1].

Nous approchons du commencement et de la fin, car la fin des temps coïncide avec leur commencement dans le cercle clos de l'Éternité.

XLV

Voilà pourquoi « personne n'a vu l'Égypte et le premier tu y entras ». Le premier de nous y entra celui qui est le plus près de l'Apocalypse.

XLVI

Et voilà pourquoi l'Égypte nous fait cette double impression : d'une infinie antiquité et d'une nouveauté également infinie.

1. Pouchkine.

XLVII

Memphis et Héliopolis sont plus près de l'avenir, plus « apocalyptiques » que toutes nos cités contemporaines. Les aiguilles de pierre des obélisques sur les places de Constantinople, de Rome, de Paris, de New-York et de Londres sont d'éternels jalons sur la route de l'humanité, sur la route de l'Atlantide vers l'Apocalypse.

XLVIII

Lorsqu'aux jours les plus noirs de la terreur bolcheviste, en décembre 1918, dans les salles non chauffées de la Bibliothèque nationale de Pétersbourg, où l'encre gelait dans les encriers, je feuilletais les énormes volumes de l'Expédition de Bonaparte, de Champollion et de Lepsius, avec les planches des dessins et sculptures égyptiennes, je n'y aurais rien compris si là même, à côté de moi, je n'avais vu s'accomplir « l'Apocalypse de nos jours ».

XLIX

Je me rappelle, dans mon enfance, sous le ciel vert et transparent d'un jour de février, au-dessus de la nappe brumeuse et blanche de la Neva, les faces de granit rose, poudrées de givre, des Sphinx. Avec quelle avidité les contemplais-je ! Comme je voulais savoir à quoi ils songent !

Et aujourd'hui encore je voudrais le savoir, savoir ce qu'ils pensent de tout ce qui se passe autour d'eux. Leurs

yeux de pierre ne voient-ils pas plus avant que tous les yeux vivants dans le mystère de l'avenir?

L

La fin de l'Atlantide, le commencement de l'Égypte, c'est la fin du premier monde et le commencement du second. L'Apocalypse, c'est la fin du second et le commencement du troisième, car en trois mondes s'accomplit le mystère des Trois.

LI

Que l'Égypte soit la seule voie vers ce mystère, nous le comprendrons un jour si le Christ n'est pas mort dans nos cœurs.

Et voilà ce que signifie notre fuite en Égypte.

LA JOIE CÉLESTE DE LA TERRE

I

« Avez-vous, Chatov, des minutes d'*harmonie éternelle?*... Il y a des secondes, cinq ou six à la fois, pas davantage, où vous sentez soudain la présence de l'harmonie éternelle parfaitement atteinte. Ce n'est pas un sentiment terrestre; je ne veux pas dire que ce soit quelque chose de céleste, mais que l'homme sous sa forme terrestre ne peut le supporter. Il faudrait qu'il changeât physiquement ou mourût. Il est clair, ce sentiment, et indiscutable. C'est comme si vous vous sentiez soudain en contact avec toute la nature et disiez : oui, c'est vrai. Dieu, lorsqu'il créait le monde, disait à la fin de chacune des journées de la création : « Oui, c'est vrai, « c'est bien ! » C'est... ce n'est pas de l'attendrissement, ce n'est que de la joie toute simple. Vous ne pardonnez rien parce qu'il n'y a plus rien à pardonner. Ce n'est pas de l'amour. Oh ! c'est plus sublime que l'amour ! Et le plus terrible en tout cela, c'est que ce soit si simple, si clair et que cela donne une telle joie. L'âme ne pourrait la supporter plus de cinq secondes : une de plus et elle en mourrait, disparaîtrait. Je vis toute une vie en ces cinq secondes et je donnerais pour elles toute ma vie

car elles la valent. Pour supporter dix secondes, l'homme devrait changer physiquement[1]. »

Certes, ni Kirillov ni Dostoïevsky lui-même ne soupçonnaient qu'ils touchent ici au plus profond mystère de l'Égypte.

L'épileptique et démoniaque Kirillov se trouve au centre même de ce cyclone tourbillonnant d'où sortira un jour la révolution russe et peut-être universelle, l'« Apocalypse de nos jours », la fin du monde. Ce n'est qu'à travers cette fin que nous comprenons le commencement du monde, à travers cette « tempête de démons » que nous comprenons le calme, la sérénité divine de l'Égypte.

II

Dans le Service journalier célébré dans chaque temple égyptien et divisé, pareillement à nos offices, en « heures », à la première heure de la nuit, le prêtre qui lit les prières des morts asperge de l'eau vivante du *Noun* — le Nil céleste, l'Océan primordial — le corps du dieu mort, la momie d'Osiris, fait brûler des aromates et prononce quatre fois :

Le ciel s'unit à la terre ! »

La grande pleureuse (quatre fois). — Joie céleste sur la terre !

Le prêtre. — Dieu vient ! Glorifiez-le !

La grande pleureuse (en frappant le tympanon). — Joie céleste sur la terre !

Toute l'Égypte est là, parce qu'elle est tout entière la

1. Kirillov dans *Les Possédés*, de Dostoïevsky.

joie céleste de la terre, la minute d'harmonie éternelle.

III

Pour supporter plus de cinq secondes de cette joie, l'homme devrait « changer physiquement ». Or cette joie, nous la supportons cinq secondes, mais l'Égypte cinq mille ans ; nous la payons d'un prix terrible — efforts surhumains, démence, mortification de la chair et de l'esprit, sainteté ou bien, comme chez Kirillov, possession démoniaque, tandis que l'Egypte la reçut gratuitement : c'est avec cette joie qu'elle vint au monde.

IV

Homère, lui aussi, connaît la joie de vivre terrestre, mais combien elle est triste, combien mortelle en comparaison de la joie de l'Égypte plus qu'immortelle, triomphante de la mort, ressuscitante ! Ces dieux d'Homère — ῥεῖα ζῶντες — « dont la vie est légère », comme ils sont lourds en comparaison de la légèreté égyptienne ! Ces dieux-là ne sont qu'immortels, tandis que ces hommes-ci vainquent la mort, ressuscitent.

V

En Égypte, la couleur du deuil est le bleu : couleur de la mort, couleur du ciel.

VI

Il faut étudier la peinture et la sculpture funéraires égyptiennes à Saqqara, à Beni-Hassan, à Biban-el-Molouk,

à Tel-el-Amarna pour, non pas comprendre — nous ne le pourrions pas, hélas ! — mais seulement sentir et mesurer à la mesure de notre tristesse cette joie céleste de la terre, joie triomphante de la Résurrection.

VII

« Que mon tombeau soit le palais du festin », dit un mort dans une inscription funéraire. Et, effectivement, on le représente comme en un éternel festin, tel exactement qu'il fut durant sa vie, mais à l'époque la plus heureuse de cette vie : couronné de fleurs, oint d'aromates, il préside au repas propitiatoire, embrasse son épouse, contemple avec amour ses enfants qui jouent.

Ou, par la grande chaleur de midi, assis dans un fauteuil, les pieds nus sur un petit tapis, il pêche dans le vivier de son jardin, plein d'herbes et de fleurs aquatiques, à l'ombre des sycomores, « dans le souffle du vent du nord qui est doux à ses narines ».

Ou, dans un léger canot, il chasse parmi les fourrés de papyrus des marais du Nil où, comme des nuages, passent des troupes de canards, d'oies sauvages, de cigognes, d'ibis ; sur les tiges entremêlées, inclinées par le vent, se balancent des nids remplis d'œufs vers lesquels se glisse la mangouste rapace ; la mère voltige au-dessus du nid, essayant d'effrayer la bête par ses cris et ses battements d'ailes.

VIII

Tout dans cet art funéraire est d'une gravité solennelle,

mais on y trouve aussi des détails amusants comme dans les livres d'images pour les petits enfants.

Dans un cortège de fête, devant le pharaon victorieux, les prisonniers nubiens mènent des animaux rares. Un tout petit singe espiègle a sauté sur le cou mince et long d'une girafe et y grimpe comme après un tronc d'arbre; la girafe est surprise, mais non effrayée; un négrillon aux lèvres épaisses, se tournant vers le singe, le regarde, surpris lui aussi, et tous trois ont l'air de s'amuser beaucoup.

Dans une chasse aux lions et aux taureaux sauvages un petit hérisson au museau rusé, qui chasse de son côté, caché derrière un buisson, se régale tranquillement d'un lézard qu'il vient de capturer.

Une vieille grenouille aux yeux ronds, assise dans le calice d'un lotus épanoui, regarde paisible et sérieuse le combat joyeux des bateliers qui essaient de se pousser l'un l'autre dans l'eau du Nil à coups de rames.

Un troupeau traverse le fleuve à gué; le pâtre porte sur ses épaules un tout petit veau de lait et apaise de la voix la mère inquiète qui mugit; un autre petit veau blanc porte, attachée au cou en guise de clochette, la fleur du lotus bleu.

Un petit garçon entre les jambes d'une vache tette le pis qu'il a enlevé au veau; celui-ci mugit plaintivement; la vache, tournant la tête vers lui, le lèche et le console: il ne faut pas regretter le lait, il y en a assez pour deux.

IX

Ainsi, en même temps que l'homme, toute créature terrestre participe à cette joie céleste de la terre: plus elle est terrestre et plus elle est céleste.

X

Et tout y est familier, aimable, intime comme dans l'enfance la plus lointaine. La mort elle-même n'est qu'un retour à l'enfance: tout mort revient dans sa patrie, dans le pays où les dieux furent enfants: « Là tu es né, toi aussi, là tu as grandi et là, sain et sauf, tu vieilliras[1] ».

XI

Oh, le vieux livre d'images pour les petits enfants, pour nous tous qui rentrerons un jour dans notre patrie, notre enfance éternelle, la mort!

Voici un comique grenouillet aux petites pattes gauchement écartées qui, encore inhabile à sauter, tombe de la berge dans l'eau; n'est-ce pas un grenouillet tout pareil que j'ai vu à l'étang d'Élaguine près de Pétersbourg où je suis né? Voici un simple papillon jaune; on dirait un papillon de mes champs natals. Voici une sauterelle grise; une brindille verte lui sort de la bouche: peut-être mangeait-elle et s'est-elle endormie au soleil du matin avant de terminer son repas. Voici sur la branche en fleur de l'acacia un oiselet au plumage hérissé, humide de rosée matinale. Voici dans l'eau grossièrement verte un canard grossièrement bariolé; on croirait un jouet de bois; il semble qu'il sente le vernis et la colle fraîche comme les jouets neufs de notre enfance; et pourtant il

1. *Livre des Morts.*

est vivant, il va cancaner. Et voici d'autres oiseaux qui voltigent; on croirait aussi de grossiers jouets de bois, et en même temps leurs couleurs sont éclatantes, transparentes, mélodieuses, comme le gazouillement printanier des oiseaux.

XII

Toutes les plantes et tous les animaux sont représentés avec tant de précision naturaliste que les savants en peuvent aisément déterminer l'espèce. Mais le naturalisme égyptien n'est pas le nôtre.

« Il y a chez nous tout ce qu'il y a chez vous. » C'est ainsi que le diable révèle à Ivan Karamazov le mystère de l'au-delà, mais il ne le révèle pas complètement. Il y a dans l'autre monde la même chose qu'en ce monde-ci, mais c'est cela et autre chose, c'est comme cela et autrement, — dans une autre catégorie, une autre dimension, une autre lumière.

Voici pourquoi, dans l'art égyptien, luit un rayon mystérieux de l'au-delà : tout à travers la mort; ce monde à travers l'autre. Tout est naturel et pourtant étrange jusqu'à l'effroi. L'homme devrait changer physiquement pour supporter plus de cinq secondes cette joie effrayante.

XIII

« Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. » Les Égyptiens, eux, n'ont même pas besoin de se convertir pour y entrer.

« Il y a dans l'enfant un rayonnement de sainteté transcendante — rosée lumineuse du Paradis, dont les cils du nouveau-né semblent encore être imprégnés[1]. » Un sourire à travers les larmes de la joie rayonne sur toute la beauté égyptienne. Ni pleur, ni rire, mais un sourire — trace du Paradis.

XIV

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant pour nous dans l'art de l'Égypte, c'est une attention éternelle, une curiosité insatiable pour certaines petites choses, toujours les mêmes : le scarabée roulant sa boule, la gorge gonflée de venin du Serpent Royal, l'Uraeus, le lotus s'épanouissant, les ailes éployées du faucon qui plane ; ces images se répétant innombrables dans les hiéroglyphes, la peinture, la sculpture, l'architecture restent éternellement neuves.

Notre œil, s'il regarde trop longtemps, cesse de voir, se fatigue ; l'œil de l'Égyptien est infatigable, insatiable; plus il regarde, plus il voit. L'homme s'étonne de tout comme au premier jour du monde et comme Dieu il dit à tout : « Oui, c'est vrai, c'est bien ».

XV

Dans la peinture et la sculpture qui ornent les murs des tombeaux de Tel-el-Amarna, le dieu Aton, Disque du Soleil, tend du ciel vers la terre de longs rayons droits et minces dont chacun se termine par une toute petite

1. Rozanov.

main enfantine. Ces mains caressent le corps nu du pharaon Akhenaton, « Joie du Soleil », de la reine, son épouse, et de ses six filles ; ou, donnant à leurs narines le souffle de la vie, elles tiennent de petites croix ansées, *Ankh*.

Sur une des sculptures funéraires, les doigts de ces mains enfantines touchent tendrement la taille du roi entre le ventre et la poitrine ; sur un autre, plus tendrement encore, ils enlacent le corps de la reine, se posent sous le sein droit, et derrière la tête, près de la nuque et sur le dos. Il y a, dans ces mains-rayons, la chaleur du soleil printanier, doux comme les caresses d'une mère. Et ce n'est pas en vain que le soleil vivifiant est représenté précisément là, dans la tombe, règne de la mort. Le mystère du soleil, c'est l'amour, et le mystère de l'amour, c'est la Résurrection : voilà la pensée la plus profonde de l'Égypte.

XVI

Le soleil est le cœur du monde ; sa chaleur est la bonté, sa lumière est la beauté. Dans le Soleil, beauté et bonté sont une seule et même chose.

XVII

Dans la langue égyptienne, ces deux notions si différentes pour nous s'expriment par un seul mot : *nofert*, et sont figurées dans l'écriture par un même hiéroglyphe : « Luth » 𓄤. L'essence du monde — *nofert* — c'est la musique, l'harmonie éternelle, la « beauté-bonté. »

XVIII

Il est dans l'art égyptien une figure particulièrement aimée qui se répète fréquemment : une fillette adolescente de treize ans environ, une danseuse avec un luth ; son corps brun ambré, maigre, flexible comme la tige d'une fleur aquatique, les bouts brun rosé de ses seins pointus, enfantins et virginaux, toute sa nudité transparaît à travers les plis ruisselants du plus fin « lin royal », « l'air tissé ». Son visage, sauvagement pudique, est songeur ; il n'y a pas de sourire sur ses lèvres innocemment closes, mais elle est tout entière le sourire de la grâce divine — nofert.

« Douce, tu es douce pour l'amour,
Douce, tu es douce pour les grands,
Douce, tu es douce pour les petits,
Reine de l'amour entre les femmes,
Fille des rois, tu fus douce pour l'amour [1] ! »

XIX

Dans le sarcophage de granit d'Aménophis II fut trouvée, sur le corps du défunt, une branche de mimosa ; les tendres et légères feuilles de la sensitive devaient répondre par leur tremblement à la palpitation du cœur ressuscitant.

Voilà ce que signifie le nofert et voilà en quoi consiste le mystère de la « magie » égyptienne. Car qu'est-ce que l'éternelle, la vraie magie, sinon la victoire rem-

1. Inscription funéraire.

portée sur la loi de la mort par une autre loi plus puissante — par l'amour qui ressuscite ?

XX

« Il aimait le malheureux et lui parlait doucement, jusqu'à ce que les larmes cessassent de lui serrer la gorge. Il s'efforçait d'être le sourire de ceux qui pleurent », est-il dit dans une inscription funéraire égyptienne. Or, en vérité, celui dont cela fut dit « ne verra jamais la mort », selon la parole du Seigneur !

XXI

Non, la magie égyptienne ne fut pas vaine. La résurrection des morts est réellement commencée en Égypte. Nous connaissons, nous voyons de nos yeux la vie égyptienne de l'époque d'avant Moïse mieux que la vie de nos ancêtres d'il y a trois ou quatre cents ans : cela ne ressemble-t-il pas au miracle de la résurrection ?

Les savants qui firent des fouilles en 1881 à Deïr-el-Bahari, près de Thèbes, trouvèrent les corps non consumés des Toutmès, des Ramsès, des Aménophis. Maspero raconte qu'il lui arriva de démailloter les momies ; les corps étaient presque mous. Cette trouvaille sembla si miraculeuse que personne n'y voulut croire.

Le sable des tombeaux conserve parfois l'empreinte du pied du dernier homme qui en sortit il y a quatre ou cinq mille ans.

Dans la tombe d'Izinrhèbe, reine de la XXe dynastie, furent trouvés les fruits du festin mortuaire ; telle était

leur fraîcheur que l'on voyait encore sur la chair molle des dattes la trace des doigts qui les avaient touchées.

Dans un autre tombeau, une abeille s'était prise dans la guirlande de fleurs qui entourait le mort ; les fleurs avaient à peine perdu leurs vives couleurs printanières et l'abeille s'était conservée presque intacte ; seul le bout d'une de ses ailes était cassé.

XXII

Dans une autre tombe encore de la Vallée des Rois, Biban-el-Moluk, près de Thèbes, on trouva un vase de miel presque liquide et parfumé. Lorsque le couvercle fut enlevé, une guêpe, attirée par le parfum du miel, entra dans le tombeau et bourdonna avidement au-dessus du goulot. Il fallut la chasser avec un mouchoir pour l'empêcher de sucer le miel que trois mille ans auparavant les abeilles avaient butiné sur les fleurs de la Thébaïde.

XXIII

« Le miel coule des peintures et des sculptures égyptiennes[1]. »

Douce, tu fus douce pour l'amour.

De toute l'Égypte coule le miel très doux de la Résurrection.

XXIV

Les sculpteurs, les artistes sont appelés en égyptien, *seenech*, ceux qui vivifient, ressuscitent.

1. Rozanov.

XXV

Leur gloire n'est pas la nôtre. Leurs plus grandes créations, dès qu'elles viennent de naître et paraissent à la lumière, se plongent dans l'obscurité éternelle des tombeaux : les couleurs s'éteignent, les formes disparaissent dans les ténèbres. Ce n'est plus notre soleil qui les éclairera, ce ne sont pas les yeux des vivants qui les verront.

XXVI

Notre beauté qui se suffit à elle-même, notre « art pour l'art », l'Égypte les ignore. Ce n'est pas la beauté qu'elle cherche, mais quelque chose de plus grand et, en le cherchant, elle trouve la beauté. « Cherchez le royaume de Dieu et le reste vous sera donné de surcroît. » Sans avoir entendu cette parole du Seigneur, l'Égypte l'a accomplie.

XXVII

L'art de l'Égypte est plus que l'art et même plus que la vie : il est la source même de la vie — la Religion. C'est le plus religieux de tous les arts.

XXVIII

Il suffit pour le comprendre de comparer l'art égyptien à l'art grec. Les Grecs commencèrent, eux aussi, non pas par la beauté, mais par quelque chose de plus grand. Mais lorsqu'ils trahirent cette grandeur, ils perdirent en même temps la beauté. L'esthétisme athée

des Grecs et des Romains a tué l'art et le tue aujourd'hui encore.

XXIX

Athée ; niant Dieu, source de vie ; mortelle ; affirmant la mort : telle fut la Renaissance de l'antiquité gréco-romaine, origine spirituelle de l'Europe moderne. Religieuse et triomphante de la mort, ressuscitante, serait la Renaissance de l'antiquité égyptienne.

XXX

Tout homme possède ce que les Égyptiens appellent le *Ka*. Nous n'avons pas de mot pour le désigner. Est-ce le « double », ou l' « image-vision » de Platon, ou le « corps spirituel » de saint Paul, ou bien le « corps astral » de nos occultistes modernes ?

Tant que l'homme vit, l'invisible Ka s'attache à lui comme une ombre ; lorsqu'il meurt, le Ka est contraint de s'arracher douloureusement de lui. Il erre angoissé dans les espaces vides, veut revenir à son corps, le cherche et ne le trouve pas. Lorsqu'il l'aura retrouvé, le « corps spirituel » s'unira de nouveau au corps physique et l'homme ressuscitera.

Il faut aider le Ka dans ses recherches, le mettre sur la piste. C'est ce que font les portraits du mort dans les fresques et les sculptures funéraires. La ressemblance doit être aussi exacte que possible, mais d'une exactitude intérieure, intime ; elle doit refléter tout ce qu'il y a dans l'homme de particulier, d'irremplaçable, d'unique, de

personnel, d'éternel, digne d'éternité — tout ce qui doit être ressuscité. C'est cette ressemblance, ce parfum divin de la personnalité, qui attire le Ka, le « corps astral », vers le corps physique, comme le parfum du miel attira la guêpe qui entra dans le tombeau de la Vallée des Rois.

XXXI

Non seulement l'homme, mais toutes les créatures — les animaux, les plantes et jusqu'aux objets inanimés qui reçoivent une âme au contact de l'homme, s'imprègnent, se pénètrent du parfum de la personnalité, — toutes les créatures possèdent, elles aussi, un Ka, un double, un corps astral et un visage non humain. Elles doivent être représentées avec la même exactitude que le visage de l'homme pour ressusciter avec lui. Semblables aux fleurs d'une grande prairie, elles attirent le Ka, l'abeille avide de miel, vers cette suprême et divine fleur de la personnalité qui s'épanouira sous le soleil de la Résurrection.

XXXII

C'est ainsi que l'art égyptien est tout pénétré par l'unique volonté du triomphe sur la mort. Il n'est plus la contemplation, mais l'action, la plus grande des actions humaines, la résurrection des morts — vraie « magie », soleil vivifiant de la divine grâce, nofert.

Et si l'art descend dans les ténèbres des tombeaux, c'est pour y allumer ce soleil.

XXXIII

C'est pourquoi les Égyptiens ont, les premiers, créé le portrait, vu et compris le visage humain.

Le Grand Sphinx, symbole de la Résurrection, est plus vieux, peut-être, que les Pyramides, plus vieux que tout ce qui fut créé par la main de l'homme. Or, c'est dans sa face qu'apparaît pour la première fois la face de l'homme, révélation de sa personnalité. Et déjà dans cette première révélation, aussi bien que dans la dernière et la définitive, celle de la face du Fils de l'Homme, la Résurrection est liée à la Personnalité, le Mystère des Trois au Mystère de l'Un.

Comment ne pas dire alors que l'Égypte savait déjà tout et que, pour elle, la source de la science, la lumière, n'est pas dans le futur mais dans le passé?

XXXIV

« Tu es peintre?

— Oui.

— Fais donc mon portrait. Peut-être mourrai-je bientôt; je n'ai pas d'enfant et je ne veux pas mourir complètement; je veux vivre. Peux-tu faire un portrait qui soit absolument vivant? »

L'artiste commence de peindre et le portrait s'anime, vit. Les yeux surtout deviennent de plus en plus vivants. Mais à mesure qu'ils s'animent, s'éveillent dans l'âme du peintre une angoisse si poignante, un dégoût si insurmontable qu'enfin il jette son pinceau et dit qu'il ne peut

peindre davantage. A ces mots se crispe la figure de l'horrible usurier (celui qui avait commandé le portrait). Il tombe aux pieds de l'artiste et le supplie de terminer le tableau en disant que sa vie et son salut en dépendent, que déjà le peintre avait de son pinceau touché ses traits vivants, que s'il les rendait fidèlement, la vie, par une force magique, persisterait dans le portrait, qu'il avait besoin de se survivre. L'artiste est effrayé par ces paroles; elles lui paraissent si étranges, si terribles, que, jetant palette et pinceaux, il s'élance à toutes jambes hors de la chambre[1].

XXXV

Chaque fois que je regarde les yeux de l'Égyptien Rachotep dont la statue funéraire découverte à Médum, dans la Basse-Égypte, est conservée au Musée du Caire (Rachotep et Nofert), je me souviens du *Portrait* de Gogol. On ne pourrait mieux exprimer l'impression produite par ces yeux insupportables, effrayants, vivants. « Ils semblent avoir été découpés dans le visage de l'homme vivant et enchassés là, dans la toile du portrait » — ou la pierre de la statue. « Il regarde! il regarde! » a-t-on envie de crier en reculant, comme cette femme de la foule qui par hasard vit le tableau, ou cet ami du peintre qui éprouva sur lui l'effet de la « force diabolique », cachée dans le portrait. « Hé, mon vieux, quel diable nous as-tu fabriqué là? »

1. Gogol : *le Portrait.*

XXXVI

Toute la différence est en ceci que, chez Gogol, c'est la force diabolique, la magie noire, et qu'ici, en Égypte, c'est la force divine, la magie blanche. Gogol ne rêve que de ce qui *peut* être, et, en Égypte, cela *fut* réellement, — cela fut, est et sera, si l'Homme-Dieu est ressuscité.

XXXVII

Rachotep est le contemporain du roi Snéfrou de la IVe dynastie (3000 ans environ av. J.-C.), et c'est le successeur de Snéfrou, Chéops — *Chufu* qui bâtit la grande pyramide de Gizeh. Il semble que dans les yeux de Rachotep il y ait déjà cette force surhumaine qui fit surgir de terre le plus gigantesque des monuments qui existent au monde.

XXXVIII

La Pyramide de Chéops — deux millions trois cent mille blocs de pierre de deux tonnes et demie chacun — le poids le plus lourd qu'aient jamais élevé des mains humaines; et la branche légère de mimosa posée sur le cœur du mort : n'est-ce pas là la même force, la même volonté de Résurrection dans cette pesanteur et dans cette légèreté?

XXXIX

« Je ne peux pas décrire, car de deux choses l'une : ou bien mes paroles ne rendront pas la millième partie

de ce qu'il faut dire ou, si j'en donne l'image la plus pâle et la plus faible, on me prendra pour un homme exalté, peut-être même pour un fou. Je ne puis dire qu'une chose : ces hommes bâtissaient comme des géants hauts de cent coudées ». C'est Champollion qui parle ainsi de toute l'architecture égyptienne et l'on pourrait dire cela des pyramides en particulier.

XL

C'est Philon de Byzance qui en parle le mieux dans son livre *Des sept merveilles du Monde* : « Les hommes y montaient vers les dieux, et les dieux y descendaient vers les hommes. »

XLI

Hérodote nous renseigne sur la construction de la pyramide de Chéops : « Elle se construisait par degrés, les pierres étaient élevées à l'aide d'une machine jusqu'au premier degré, puis à l'aide d'une autre machine jusqu'au second degré, du second au troisième, et ainsi de suite. Il y avait autant de machines élévatrices que de degrés[1]. »

D'après Diodore, les pierres étaient roulées jusqu'en haut sur des remblais de terre à l'aide d'énormes patins de bois.

Telle est la technique rudimentaire de l'architecture égyptienne; mais si rudimentaire soit-elle, elle ne fut

1. Hérodote : II, 125.

jamais, ni nulle part, surpassée, même en Égypte. Il y a dans cet art la grandeur et la simplicité de la nature.

D'après l'égyptologue allemand Meyer, il est presque incroyable qu'un tel projet ait pu être exécuté. « Songe surhumain qui fut une fois réalisé sur terre et qui ne se répétera jamais[1]. »

Ç'aurait été une tâche difficilement réalisable, même avec nos moyens techniques actuels, que d'aménager comme le firent les architectes égyptiens de la IVe dynastie, dans l'épaisseur de masses de pierre telles que les Pyramides, des chambres intérieures, des couloirs, des galeries qui, malgré une pression de dizaines de millions de kilogrammes, conservent après soixante siècles leur régularité primitive, sans avoir dévié d'un point[2].

Dans le tombeau de Chéops, malgré des milliers d'années, malgré les tremblements de terre qui ébranlèrent toute la masse de la pyramide, pas une pierre n'a bougé d'un cheveu. Jamais personne n'a bâti et probablement ne bâtira plus solidement. C'est la plus durable des créations humaines.

XLII

Les blocs cyclopéens de granit sont si exactement joints qu'on ne peut glisser entre eux une aiguille; ils sont polis comme une glace, et leurs facettes sont pareilles aux facettes d'un cristal parfait.

1 .A. Moret.
2 .Fr. Lenormant.

XLIII

L'erreur moyenne de la pose des pierres égale un dix-millième par rapport à la longueur, au carré, à l'horizontalité mathématiquement exacte. Si parfaite est cette pose, les blocs de plusieurs tonnes sont assemblés avec une telle précision que les plus larges interstices ne dépassent pas un dix-millième de pouce. Les facettes et les arêtes ne le cèdent en rien au travail de nos opticiens modernes[1].

C'est la perfection, non plus du cristal, mais du vivant tissu organique.

XLIV

Les rois constructeurs des pyramides furent « des tyrans cruels qui obligèrent le peuple à élever des tombeaux inutiles, témoignage de leur vanité insensée ». La confiance naïve avec laquelle Hérodote raconte cette fable montre à quel point les Grecs eux-mêmes avaient déjà perdu la clé de l'antiquité égyptienne. Non, ces rois ne furent pas de cruels tyrans, mais des libérateurs qui délivraient l'humanité du plus honteux des esclavages — l'esclavage de la mort, et la conduisaient victorieusement vers la Résurrection.

XLV

Si une tension, une concentration aussi inouïe des forces physiques et spirituelles d'un peuple entier fut

1. Flinders Petrie.

possible, c'est seulement parce que la volonté d'un seul coïncida avec la volonté de tous. Et ce n'est point dans une tristesse servile que durant vingt années ces cent mille hommes peinèrent après la pyramide de Chéops, mais dans une joie enivrante, dans une sage démence, dans une perpétuelle extase de la foi et de la prière. Ce n'est pas le gémissement des victimes qui monte de dessous ces prières, mais le cri victorieux de l'homme qui a vu pour la première fois le chemin ouvert dans le ciel par la pointe des pyramides[1].

XLVI

Si parfaite que soit la mécanique dans la construction des pyramides, la métaphysique y est plus parfaite encore.

Qu'est-ce donc qu'une pyramide? Un vain amas de pierres? Non. Sa forme géométrique n'est pas si simple qu'il y paraît. C'est le complexe simplifié. La forme de la pyramide ne fut pas trouvée d'un coup, mais après de longues, après peut-être de millénaires recherches en passant par les formes intermédiaires des pyramides à degrés.

Les triangles parfaits, en s'élevant de terre, s'unissent en un seul point du ciel. « J'ai commencé par être Dieu Un, mais Trois Dieux furent en moi », dit dans un antique livre égyptien le dieu Noun, parlant presque avec la même précision que les Pères du Concile de Nicée.

Dieu est Un en substance et Trois dans le monde. Dieu et le monde, Unité et Trinité : $1 + 3 = 4$. L'architec-

1. A. Moret.

ture des pyramides — l'union de quatre triangles en un seul point — n'explique-t-elle pas cette dynamique transcendante des Nombres Divins ?

Il se peut qu'elle soit encore obscure et cachée pour l'Égypte elle-même comme une graine infime au sein de la terre, mais, en vérité, l'Égypte est sortie tout entière, comme une pyramide, de cette graine infime : Un et Trois, Quatre.

XLVII

Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, et peut-être jusqu'à la fin des temps, chaque matin, dans la plaine sablonneuse de Giseh, se dressant aux rayons du soleil levant sur les lointains rose-cendre des montagnes nues et brûlées de Libye et de Mokkatame, les cristaux des pyramides, comme empourprés d'une flamme intérieure, indiquent aux hommes l'unique voie vers la Résurrection — celle du Mystère des Trois, la Sainte Trinité.

XLVIII

Dans les pyramides les plus anciennes il n'y a presque pas d'inscriptions hiéroglyphiques ; la pyramide elle-même est un hiéroglyphe géant : *Pir-m-haru*, Sortie à la lumière, Résurrection. Mais ensuite des inscriptions apparaissent partout : sur les murs et les colonnes des sanctuaires, sur les pylones, les obélisques, les statues, sur la hauteur des rochers et dans les profondeurs souterraines des sépulcres. Toute l'Égypte n'est qu'un rouleau couvert

d'hiéroglyphes qui se déroule sans fin. Toute la peinture égyptienne n'est qu'un hiéroglyphe. Les hommes, les plantes, les animaux, les astres, tous les phénomènes de la nature sont des caractères tracés par le doigt de Dieu, des signes fatidiques, des symboles.

Pour nous ils sont déjà obscurs. Nous ne comprenons pas et peut-être ne comprendrons-nous jamais ce que signifient ces enchevêtrements monstrueux, délirants, de corps humains et de corps d'animaux — quadrupèdes, insectes, oiseaux, reptiles, mais les Égyptiens les comprenaient. Tout correspond à tout, tout se reflète en tout, tout transparaît à travers tout. Pour nous le monde est terne comme un caillou ; pour eux il est transparent comme une pierre précieuse.

Voilà pourquoi flamboient avec un si féerique éclat les corps des dieux égyptiens — bleu saphir, rouge cornaline, jaune topaze, vert émeraude.

XLIX

Outre la forme, la matière elle-même est sublime.

De l'antiquité antédynastique (VI[e] et VII[e] millénaires) sont parvenus jusqu'à nous des vases d'une beauté suprême, taillés dans les pierres les plus dures — diorite, syénite, porphyre, obsidiane, basalte, cristal de roche — sans l'aide d'instruments en fer, avec de simples tarières de bois, de la poudre de quartz ou du sable mouillé.

On trouve dans les colosses de granit la finesse des camées. Il y a dans chaque détail une telle perfection

que l'on croirait que l'artiste a travaillé à la loupe. C'est une maîtrise de la matière jamais surpassée, une pénétration religieuse dans le mystère de la matière.

L

Pour nous le corps vivant est de la matière morte; pour eux la matière morte est un corps vivant. L'esprit et la matière sont l'un pour l'autre pénétrables, transparents, translucides. Le Grand Sphinx est taillé dans le roc vierge : la pierre se transforme en animal, l'animal en homme, l'homme en Dieu.

« Je ne sais pourquoi la matière ne serait pas digne de la nature divine », se demande Spinoza[1]. Personne n'a répondu à cette question, sinon l'Égypte.

LI

Les murs des temples allant des portiques extérieurs vers les sanctuaires se rapprochent progressivement; le plafond s'abaisse; les ombres s'épaississent jusqu'à la totale obscurité du Saint des Saints, *Sechem,* où habite Dieu.

« Gloire à toi, Dieu qui habite les ténèbres ! » Ainsi célèbre-t-on le dieu Soleil, Amon-Ra. Moïse aussi, sur le Mont Sinaï, « entra dans les ténèbres où est Dieu ». N'est-ce pas de ses maîtres égyptiens qu'il a appris que Dieu habite les ténèbres?

Là, dans le Saint des Saints, dans une petite chapelle creusée dans un seul bloc énorme de granit, dans l'éternelle pénombre, dans le parfum des encensoirs, à la lueur mystérieuse des lampes, s'agite l'animal sacré, le cœur vivant du temple.

1. Spinoza : *L'Éthique.*

LII

« Pourquoi les Égyptiens adorent-ils les animaux? Si je le disais, je toucherais aux choses divines dont j'évite surtout de parler[1]. » Oui, précisément, c'est là, dans l'adoration des animaux, que nous touchons au mystère irrévélé de l'Égypte. La parole muette du Sphinx, la parole de toute l'Égypte que nul encore n'a entendue, c'est : « cherche Dieu dans l'Animal ».

LIII

Pour l'antiquité gréco-romaine, de même que pour nous, la face de l'Égypte tournée vers le Dieu-Animal ne semble pas effrayante, mais ridicule et répugnante.

« Le centre du temple n'est pas un Dieu, mais un chat, un crocodile, un bouc, un taureau, un chien », dit Lucien, le railleur de Samosate, le même qui avec autant de légèreté se rit du « Sophiste crucifié ». Et saint Clément d'Alexandrie se fait l'écho de l'impie Lucien : « Le sanctuaire intérieur des temples égyptiens est caché par des tentures d'or, mais, lorsque nous y cherchons le dieu, le prêtre s'approche avec gravité en chantant; il soulève le rideau comme pour montrer la divinité et il excite en nous un grand rire, car ce n'est pas la divinité

1. Hérodote : II, 65.

que nous voyons, mais un chat, un crocodile, un serpent ou quelque autre reptile impur. Le Dieu égyptien n'est qu'une bête qui se vautre dans la pourpre. »

LIV

Nous ne sommes plus capables d'un « grand rire » ; nous sourions seulement avec dégoût en regardant les momies soigneusement emmaillotées de chats et de petits crocodiles, les minuscules cimetières de mouches cantharides et de scarabées. Ces adorateurs de bêtes sont-ils des sauvages, des enfants ou des fous ?

LV

Or, voici non plus le rire, mais l'effroi.

« De mon temps, dit Hérodote, il se passa dans cette région (Mendès) une chose étonnante : un bouc forniqua en présence de tout le peuple avec une femme et ce fut connu de tous. »

Un des meilleurs commentateurs du IIe livre d'Hérodote, consacré à l'Égypte, l'égyptologue allemand Wiedemann, estime possible et vraisemblable en Égypte la « bestialité sacrée ». Le sens du rite c'était l'union de la femme avec le dieu sous l'apparence de la bête.

Le bouc ou le bélier de Mendès, *Bindidi,* est « l'âme vivante » du dieu Soleil, Amon-Ra, ou du dieu des morts, Osiris. « Bindidi est le grand dieu, la vie du soleil qui féconde les jeunes femmes ; il est la source de la vigueur masculine chez les dieux et chez les hommes », dit une inscription de Mendès.

LVI

« Maudit celui qui couche avec aucune bête », dit Moïse dans le *Deutéronome*[1], et dans les *Nombres*[2] : « La femme ne doit pas se mettre devant un animal pour s'accoupler avec lui, dit le Seigneur... Les peuples qui se sont souillés de cette infamie, je les chasse devant vous... La terre en a été flétrie et elle vomira les hommes qui vivent sur elle... » Cela fut dit aussitôt après l'exode de l'Égypte, et certainement Moïse n'aurait pas adressé au peuple juif cette terrible adjuration dans le feu du Sinaï, s'il n'avait connu l'attrait qu'exerçaient sur Israël ces incroyables mystères égyptiens. En tous cas, Moïse ne rit pas comme Lucien l'impie, comme Clément le Saint et comme nous.

LVII

Certes, nous ne songerions pas à rire si nous pouvions, de nos propres yeux, voir cette horreur.

La voici, la jeune prêtresse du dieu de Mendès, cette fillette de treize ans, « l'oiseau d'Arabie oint de myrrhe », la mince tige d'une fleur aquatique, avec son corps ambré, les bouts brun rosé de ses seins pointus, enfantins et virginaux, et sa nudité qui est tout entière le sourire de la divine grâce, nofert :

Douce, tu es douce pour l'amour.

1. *Deutéronome* : XXVII, 31.
2. *Nombres* : XVIII, 23, 27.

Et devant elle ce bouc ou ce bélier monstrueux, Bindidi, lubrique et impur. N'est-ce pas là le même Bouc Nocturne, *Hircus Nocturnus*, qui apparaît au sabbat des sorcières du Moyen Age ?

A peine peut-on supporter cette abomination. Comment la Mère Très Pure avec l'Enfant a-t-elle pu se réfugier sur cette terre maudite ? Ne devrions-nous pas la maudire, nous aussi, fuir loin de l'Égypte avec Israël ?

LVIII

C'est au reste ce que nous avons déjà fait : nous nous sommes enfuis de l'Égypte, de l'impure animalité, vers le désert de la « raison pure », où aujourd'hui encore nous errons avec Israël.

La raison pure de Descartes ne sera tentée par aucune animalité. Pour lui les animaux eux-mêmes ne sont que des automates. Et l'on peut dire que tout notre siècle — siècle de la raison pure et de la mécanique pure — est né de cet automate de Descartes.

Otto Weininger, le juif-chrétien, va plus loin encore. D'après lui, « l'être métaphysique appartient aussi peu à la femme qu'aux plantes et aux animaux ».

Ainsi, toute créature vivante est anéantie par la raison en démence, par le feu brûlant du désert judéo-chrétien, par le sagace et terrible Esprit du Néant.

LIX

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas lieu de nous enorgueillir devant l'Égypte : nous avons su unir notre

raison pure à l'impure animalité. Il est vrai que nous ignorons la « bestialité sacrée » ; mais chaque nuit, lorsque s'allument dans nos grandes cités les feux innombrables de la prostitution, la même fillette n'est-elle pas sacrifiée à ce même bouc puant, Bindidi, sous l'apparence humaine ?

LX

Nous avons définitivement oublié la vision prophétique d'Ézéchiel, les Chérubins, *Kherubu*, qui ne sont que les taureaux assyro-babyloniens ou les Apis égyptiens, devant le trône du Seigneur ; nous avons oublié les quatre bêtes mystérieuses de l'Apocalypse qui « n'ont de repos ni jour ni nuit, en clamant la gloire du Seigneur ».

Et, ayant oublié le divin et terrible mystère de l'Égypte, — l'animal en Dieu — nous avons oublié Dieu lui-même.

LXI

« Il est une impression que je n'oublierai jamais. Étant encore un collégien, j'avais mis dans une boîte une chrysalide ; pendant longtemps il n'en sortit rien et je l'avais déjà crue morte. Un matin, j'ouvre la boîte ; un énorme et merveilleux papillon de nuit, tout blanc et virginal, voyant l'homme pour la première fois, n'eut pas peur. Quelque chose de merveilleux et de saint, une sorte d'effluve mystérieux émana de lui vers moi. Je sentis que ce serait un péché affreux que de le toucher en trahissant

sa confiance et de profiter de son innocence en le piquant, là même, sur une épingle. Et je le laissai partir[1]. »

Telle est l'adoration égyptienne pour les animaux. Ils adorent en eux leur sainte innocence, leurs yeux qui ne sont pas encore dessillés. Dans la face de l'animal, comme dans celle de l'enfant, il y a le même rayonnement de « sainteté transcendante, rosée du Paradis ». Voilà pourquoi il est peut-être plus près de Dieu que l'homme; éteinte dans l'homme, la joie céleste de la terre brille toujours dans l'animal. Et il n'y aura pas de salut pour l'homme tant que toutes les créatures ne seront pas sauvées.

LXII

« Le monde est la créature de Dieu : c'est là une vérité si simple, une joie si grande, qu'enivrés d'elle, nous tombons dans l'extase de David qui chantait et dansait devant l'arche du Seigneur. Nous nous prosternons et nous embrassons la terre. Pourquoi ? Parce qu'elle est à Dieu. Je prends un papillon et je ne lui arrache pas les ailes, mais avec une tendresse indicible j'observe comment il grimpe le long de mon doigt avec ses pattes malhabiles. Mon frère, mon fils, un même souffle de vie nous anime. Il n'y a plus de tombes; c'est partout la Résurrection. La mort même, je ne la conçois pas autrement que comme une seconde naissance : la chrysalide est morte, le papillon s'envole[2]. »

1. Rozanov.
2. Rozanov.

La chrysalide, la momie est le corps du ressuscité : telle est la nouvelle interprétation des hiéroglyphes égyptiens. « Personne n'a vu l'Égypte et le premier tu y entras. »

LXIII

C'est ainsi que l'Égypte surmonte la terreur de Dostoïevsky, terreur de la mécanique morte et de l'animalité impure : « le centre du monde, ce n'est pas Dieu, mais une machine ou un insecte ».

LXIV

Aux insectes la volupté,
L'Ange contemple la face de Dieu[1].

Mais voici que l'insecte aussi est en Dieu. « Je vénère tout », dit Kirillov dans les *Possédés* de Dotoïevsky. « Voyez cette araignée qui grimpe le long du mur : je la regarde et je lui suis reconnaissant de grimper. »

LXV

Au coucher du soleil le lotus rose, le *nekheb,* au frais et doux parfum d'anis, ferme sa corolle, contracte sa tige et plonge dans l'eau; le matin il reparaît et s'épanouit, laissant sortir les insectes qui s'y étaient cachés pour la nuit. Le dieu-Soleil nouveau-né, Horus, sort lui aussi chaque matin du lotus épanoui, comme un insecte. « Il ouvre ses paupières et le monde s'éclaire, le jour se sépare de la nuit et toute créature s'anime[2]. »

1. Schiller.
2. Texte égyptien.

LXVI

Nous, dépravés par la facile et extérieure beauté gréco-romaine, nous comprenons que l'on adore le papillon charmant, la tendre colombe, le lion superbe et même le serpent mystérieux, mais le bouc impur, le féroce crocodile, la hideuse grenouille, il nous semble qu'il faut être fou pour les adorer.

Les Égyptiens ne sont pas des fous. Ils comprennent très bien que tout n'est pas saint dans l'animal. Ils excluent de leur adoration non seulement l'âne stupide et le pourceau malpropre, mais aussi le cheval de guerre, si noble et si beau. Set, le mauvais dieu, le dieu de la guerre, est représenté par une bête fabuleuse, au museau intelligent, fin et pointu comme un bec d'oiseau, incarnation de la ruse non pas animale, mais satanique et humaine.

LXVII

En général, toute l'Égypte possède au plus haut degré le sentiment de la mesure, de la clarté, de l'ordre, du calme hiératique.

Mais, en touchant au mystère de l'animal, elle perd soudain ce sens, s'enivre, s'affole, tombe en extase, comme le roi David qui chanta et dansa devant l'arche du Seigneur; elle cherche l'incommensurable, veut se fondre avec le Créateur qui ne connaît ni beauté, ni laideur, mais seulement la joie divine de créer.

LXVIII

Le scarabée roule sur la terre sa petite boule de fumier, comme le soleil roule au ciel sa grande boule de feu, et voici l'humble insecte devenu le Scarabée sacré, le dieu soleil, Ra.

Les babouins crient et sautent comme pour glorifier le soleil levant, et voici que huit babouins deviennent les huit grands dieux solaires.

L'ibis aux longues pattes parcourt les marais du Nil comme s'il arpentait la terre, et voici que l'Ibis est le dieu de la mesure et de la sagesse, Thot, l'Hermès Trismégiste.

Lorsque l'homme marche dans le désert, le chacal aime à le suivre, puis à le dépasser. Il s'arrête, tourne la tête vers le voyageur, l'attend et reprend sa course comme s'il le conduisait à travers le désert, royaume de la mort. Et voici le chacal devenu le dieu Anubis, le Guide des morts, « celui qui ouvre les voies éternelles ».

Après l'inondation, les créatures paraissent naître spontanément dans la vase humide et chaude du Nil, grouillent, remuent, s'efforçant vainement de sortir ; une moitié de corps est déjà formée, l'autre est encore inachevée. Ainsi dans le Noun, matière originelle, naissent les huit grands dieux d'Hermopolis, êtres mystérieux à têtes de serpents et de grenouilles, rampant dans la vase antique, avortons animaux et divins du chaos. Que veut dire cette légende? L'homme n'a-t-il pas ici, pour la première fois, jeté un regard dans le suprême mystère

de la nature, mystère du développement, de la génération, de la vie ou de la mort, dans le mystère de ce que nous appelons « l'évolution créatrice » ?

LXIX

Une multitude innombrable de petites grenouilles vertes apparaissent soudain dans les déserts les plus secs de l'Afrique Centrale après les averses orageuses du printemps et remplissent les flaques d'eau d'un coassement aigu, argentin et tendre comme le chant du rossignol. Les indigènes s'imaginent que ces grenouilles, *matla-matlo*, tombent des nues ; en réalité, elles sommeillent pendant la sécheresse hivernale, cachées dans des trous profonds près des racines des buissons, et lorsque les pluies commencent, elles sortent de leurs trous — surgissent des tombes, ressuscitent[1].

Et voici la grande déesse *Heket*, l'énorme grenouille verte trônant dans le sanctuaire de Denderah, sur l'autel des dieux, la Sage-Femme qui aide à la seconde naissance, à la résurrection d'Osiris.

Des premiers siècles du christianisme en Égypte nous est parvenue une lampe d'église en forme de grenouille avec cette devise : « Ἐγώ εἰμι Ἀνάστασις — Je suis la Résurrection ».

Certes, ils étaient plus près que nous du Seigneur, ces simples qui n'ont pas craint de comparer à une humble créature Celui qui est venu sauver toute créature.

1. Livingstone.

LXX

Mais voici enfin la plus monstrueuse des divinités de l'Égypte, la *Thueris*, Hippopotame femelle, dressée sur ses jambes de derrière, avec un groin stupide de truie découvrant les dents, des mamelles pendantes et un gros ventre de femme enceinte. Si nous ne nous laissons pas effrayer par ce monstre, son masque terrible tombera et nous verrons derrière lui « la splendeur des splendeurs », la dorée, la verte, la « verdoyante comme la verdure printanière », « celle qui éclaire le monde de sa clarté lunaire, mystérieuse, virginale, celle qui de ses feux humides nourrit les bonnes semailles », la Mère des hommes et des dieux, la Reine du ciel, Isis-Hathor.

Sachez-le, l'Éternel Féminin aujourd'hui
Descend sur la terre dans un corps immortel[1] !

LXXI

Dans la merveilleuse sculpture de Saqqara (Musée du Caire), cette même Isis-Hathor apparaît sous l'aspect d'une génisse au visage maternel, rayonnant d'une bonté divine. Le visage du Pharaon Psammetich, qui se tient entre ses jambes de devant, ce visage si humain et si fin soit-il, est cependant plus grossier et plus animal.

N'est-ce pas la même face bovine qui, se penchant au-dessus de la crèche de Bethléem, à côté du visage de la

1. W. Soloviev.

Mère Très Pure, souffle sur l'Enfant la chaleur de l'étable qui se mêle au souffle divin?

Voilà où « le ciel s'unit à la terre », voilà où la « joie céleste est sur la terre ».

OSIRIS, L'OMBRE DU CRUCIFIÉ

I

Il est comme un enfant emmailloté de linges mortuaires; seuls son visage et ses mains sont découverts. D'une main il tient le sceptre royal, de l'autre le fléau et la houlette du pasteur. Sa tête est couronnée d'une haute tiare ovoïde, blanche entre deux plumes. La peau de son visage et de ses mains est d'un vert éclatant comme la verdure des jeunes pousses qui sortent de terre au printemps. Le tissu des langes est si fortement tendu que l'on devine tous les contours de son corps fin, étroit et long, ni vivant, ni mort, mais ressuscitant. Un visage simple comme celui de tout le monde — visage du Fils de l'Homme, du Frère de l'Homme — le très calme visage de celui que l'on nomme « dieu au cœur immobile ». Sur ses lèvres plates, un sourire d'enfant à peine réveillé, le sourire d'une bonté infinie de celui dont il est dit qu'il « tâchait d'être le sourire de ceux qui pleurent ».

Tel est le principal, l'unique dieu de l'Égypte, *Usiri Unnofer,* Osiris, l'Être Bon.

II

« Tous les Égyptiens n'adorent pas les mêmes dieux;

ce n'est que Osiris et Isis qu'ils vénèrent tous également », dit Hérodote[1].

Il semble qu'aucun de nos savants modernes n'ait donné à ce témoignage l'attention qu'il mérite. Ils continuent encore à examiner si le monothéisme existe en Égypte, si les Égyptiens croient à des dieux multiples ou en un Dieu unique. Étrange discussion ! Bien entendu, les Égyptiens croient à des dieux multiples et croient en un Dieu unique. L'un n'empêche pas l'autre ; au contraire, l'un implique l'autre. De la multiplicité immanente vers l'unité transcendante ou, plus exactement, vers la Trinité de Dieu, tel est le chemin suivi par toute expérience religieuse.

Ici, en Égypte, la croyance en de multiples dieux n'empêche pas la croyance en un Dieu unique ; de même que là-bas, en Israël, le polythéisme chananéen, la croyance en d'innombrables Baals et Astartés, n'empêche pas le monothéisme du Sinaï, la croyance en un Dieu unique, Iahvé. Car l'un des noms de ce Dieu, *Elohim*, signifie : les Dieux ou, tout au moins : Deux Dieux, masculin et féminin, Lui et Elle, de même que le Baal syrophénicien est Il et Elle, Baal et Baalat.

III

L'eau distillée n'existe que dans les bocaux des pharmaciens et non dans les sources vives. Ainsi le monothéisme parfait n'existe que dans la raison pure et non dans les cœurs vivants. Si la source égyptienne du

1. Hérodote, II, 42.

monothéisme nous paraît trouble, on peut dire cependant que nulle part il n'en fut de plus pure, pas même en Israël.

IV

« Unique des Uniques — *Ua-en-Ua*. Dieu est Un. Il n'est personne d'autre que Lui », enseigne la doctrine occulte de la sagesse égyptienne. « Un, Unique, gloire à Toi ! » ainsi célèbre-t-on le dieu Amon de Thèbes et, presque dans les mêmes termes, le dieu Ra d'Héliopolis, le Chnum d'Hermopolis, le Ptah de Memphis, tous les dieux d'Égypte. Ils sont tous les points du cercle dont le centre est le Dieu Unique, et la sagesse égyptienne ne fait qu'unir les points de ce cercle avec le centre.

« Tu es le Dieu unique. Tu réunis toutes les images divines dans ta face. Les dieux sont tes membres, Seigneur. »

Tous les dieux s'absorbent et se perdent dans l'Un. Il transperce de son blanc rayon la futaie fabuleuse et multicolore des dieux innombrables.

V

Amon signifie : le Caché. « Nul homme ne peut le nommer, indicible est son nom. Il est l'Inconnu, l'Invisible. Personne ne voit sa forme, personne ne connaît son nom. »

On ne peut figurer Dieu dans la pierre,
Car il est invisible pour les yeux.
Ni prières ni sacrifices ne montent vers Lui,

Et nuls mystères ne le peuvent faire descendre.
Les hommes ne savent pas où est Dieu,
Et les livres sacrés se taisent sur Lui.

Nul n'a jamais parlé avec tant de force du Dieu transcendant. Ni la Loi, ni les Prophètes d'Israël ne disent mieux.

VI

Ce n'est que dans le *Livre des Morts,* rouleau de papyrus que l'on met dans le cercueil avec la momie, que son nom, caché aux vivants, est révélé aux morts : *Nuk-pu-Nuk,* Je suis Celui qui est.

Du buisson ardent Dieu déclara à Moïse le même nom : *Iahvé,* Je suis Celui qui est. Le Dieu d'Israël est un feu dévorant. Et l'Égypte tout entière est, elle aussi, un buisson qui brûle, mais ne se consume pas. Ses multiples dieux ne sont que les branches multiples de cet unique Buisson Ardent.

VII

Tel est le dieu transcendant de l'Égypte, celui qui est en dehors du monde. Quant au Dieu immanent qui est dans le monde, le voici.

Au commencement fut Noun, l'Abîme des eaux primordiales. Il n'y avait encore ni terre, ni ciel, ni homme, ni dieux, et au-dessus de l'Abîme planait l'Esprit de Dieu, Atoun. Il se dit à lui-même : « Viens vers Moi. » Et Un fut Deux. Et ils créèrent le soleil, Ra. D'abord, Ra était dans Noun, le soleil dans l'abîme des eaux,

comme un faucon aux yeux clos. Mais Ra les ouvrit et le soleil se leva — le monde apparut.

Ainsi, la création est l'apparition du monde à Dieu, la vision de Dieu : « Lorsque tu vis la lumière, la lumière fut. »

Le monde est le Ka, le double de Dieu.

Le monde est l'émanation divine : le jour de la création, « l'âme de l'homme coula comme une larme des yeux du créateur, et les âmes des dieux sortirent de sa bouche comme les paroles de la bouche de l'homme ».

Le monde est le fils de Dieu, ce que nous, chrétiens, appelons : *Logos.*

« Un fut Deux. » Le Dieu transcendant, le Père, fut le Dieu immanent, le Fils. En dehors du Fils, le Père est le feu dévorateur, l'épouvante, et dans le Fils, il est le feu vivifiant, l'amour.

Le Grand par l'amour engendre les dieux
Et donne le souffle au passereau dans l'œuf,
Veille sur le fils du ver,
Nourrit le souriceau dans son trou
Et le moucheron dans l'air.
« Gloire ! » rugissent les lions.
« Gloire ! » répète le désert.

Ni les Psaumes, ni les Prophètes d'Israël, ni même nos prières chrétiennes ne disent mieux.

VIII

« Un fut Deux. » Si le mystère des Deux, du Père et du Fils, en tant que chemin conduisant au mystère des

Trois — du Père, du Fils et du Saint-Esprit, est exprimé dans la révélation chrétienne plus clairement qu'ici, il ne l'est certainement pas dans la Loi et les Prophètes d'Israël.

IX

Amon-Ra, le dieu thébain du soleil, dit : « Je suis Un devenu Deux, je suis Deux devenu Quatre, je suis Quatre devenu Huit ; mais je suis Un. »

Ainsi s'accomplit au sein même de Dieu son dédoublement —, mystère d'Amon, ou bien son déchirement, son crucifiement — mystère d'Osiris. C'est là le commencement du monde, le principe de la division, de la différenciation, *principium individuationis*, selon Schopenhauer. « *Er selbst musst untergehen damit das Einzelne lebe.* Lui-même doit mourir afin que l'individu vive », dit Schelling. « Les hommes vivent par la mort des dieux », dit Héraclite. « Le jour d'hier, c'est Osiris ; le jour de demain, c'est Ra », dit le *Livre des Morts*.

Le monde est la réfraction de l'unique lumière blanche d'Amon qui, dans l'âme de l'homme, « larme de Dieu », tremblante goutte de rosée d'Osiris, se brise en un arc-en-ciel multicolore.

Le monde est Dieu réfracté, déchiré, crucifié.

X

Voilà pourquoi, au monothéisme transcendant d'Amon correspond le monothéisme immanent d'Osiris. Logos est le Fils unique de Dieu le Père, aurions-nous dit. Et si le monothéisme d'Amon est le mystère des

écoles de prêtres (ne serait-ce point ce mystère de la « sagesse égyptienne » qu'avait appris Moïse ?), le monothéisme d'Osiris est une croyance populaire. « Osiris est entre les dieux le seul que tous les Égyptiens adorent également », dit Hérodote.

XI

Osiris est le Maître du ciel souterrain, le Premier né d'entre les morts, le Dieu mort et ressuscité.

D'après la doctrine des prêtres de Thèbes et d'Héliopolis, Amon-Ra, lui aussi, est Osiris, le « Soleil caché ». Dans le soleil Dieu se révèle et se cache. « Ton rayonnement vient de ta face inconnue, Seigneur ![1] »

Le mystère du Soleil, le mystère de la lumière est le mystère religieux de l'Égypte par excellence. Dans Amon-Ra et dans Osiris, les deux hypostases du Dieu Unique, se révèle le principe spirituel du monde : « l'Ame qui rayonne de l'œil du Soleil. »

XII

Le nom égyptien d'Osiris, *Us-Iri*, signifie : la Force de l'Œil, la force du Soleil. Ce n'est pas encore son vrai nom, mais seulement la recherche, l'angoisse, la nostalgie du nom, insatiable aspiration de toute l'Égypte.

Nunquam satis quaesitus Osiris.
Osiris que jamais on ne recherche assez [2].

« Indicible est son nom », pourrait-on dire d'Osiris

1. Texte égyptien.
2. Ovide.

comme d'Amon. Des noms multiples, et pas de nom. « Celui que je n'ose pas nommer », nous murmure à l'oreille Hérodote, semblant imiter les Égyptiens.

« Qui donc dira sa race ? » annonce la prophétie messianique d'Isaïe.

L'Égypte ne connaît pas son Nom ; nous, nous le connaissons, et pourtant l'Égypte est plus près de Lui que nous.

XIII

Celui qui souffre, *Martyr, Tesh-Tesh,* voilà son nom le plus saint et le plus terrible.

« Il a pris sur lui nos infirmités, et il a porté nos douleurs... Il a été couvert de plaies par nos péchés. Il a été supplicié pour nos iniquités... Et nous avons été guéris par ses meurtrissures », dit la même prophétie messianique d'Isaïe.

Osiris est la Grande Victime, et dans chaque victime s'accomplit le déchirement, le meurtre d'Osiris lui-même. Il y a dans chaque victime immolée « le Cœur d'Osiris ». « Tu es le Veau du sacrifice[1]. »

« Il a été comme une brebis qu'on va égorger, et de même que l'agneau est muet devant celui qui le tond, de même il n'ouvrit pas la bouche[2]. »

L'hiéroglyphe égyptien qui signifie : « victime », figure un homme aux mains liées derrière le dos et le couteau posé sur la gorge. Des monuments parvenus jusqu'à

1. Texte égyptien.
2. Isaïe, III, 2.

nous attestent qu'à l'âge de pierre existaient en Égypte des sacrifices humains : les prisonniers de race étrangère étaient poignardés ou étranglés. Plus tard, l'homme fut remplacé par un animal — gazelle, veau, agneau. On lui attachait un sceau d'argile ou de pierre, représentant l'homme sacrifié. Enfin, la victime s'identifie avec Dieu lui-même. Ce n'est plus l'homme que l'on immole à Dieu, mais Dieu qui se sacrifie à l'homme. Dieu est la Grande Victime. Le mystère du monde est le mystère de l'amour divin immolé. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné pour lui son Fils unique » : le Seigneur parlant ainsi semble faire écho à la sagesse égyptienne.

XIV

L'un des noms d'Osiris est *Bata*, Ame du pain. En mangeant le pain, les hommes mangent la chair d'Osiris, communient en sa chair. « Tu es le Père et la Mère de tous les hommes ; ils respirent par ton souffle, ils mangent ta chair[1]. »

XV

Suivant le témoignage de Plutarque, « les prêtres égyptiens professent non seulement d'Osiris, mais aussi de tous les autres dieux, que leurs corps reposent en Égypte enterrés et honorés ». Ce qui veut dire que tous les dieux sont des Osiris, des victimes immolées. Tous ils vivent, souffrent et meurent en lui. C'est là et uni-

1. Texte égyptien.

quement là qu'est le vrai monothéisme d'Osiris-Amon.

Osiris est seul dans tous les dieux et l'on peut dire d'eux tous ce qui est dit de lui dans le *Livre des Morts* : « Osiris connaît le jour où il ne sera plus. » Il connaît son sacrifice : « Il a le pouvoir de donner sa vie et de la reprendre. » Son supplice est volontaire : « Il fut supplicié, mais lui-même l'a voulu[1]. »

XVI

Dieu est dans la souffrance. Elle est divine non seulement dans l'homme, mais dans toute la nature. Selon l'*agraphon*, parole non recueillie du Seigneur : « Soulève la pierre, et tu m'y trouveras ; coupe l'arbre, et j'y suis[2] »

Déclin, langueur et partout, dans tout,
Ce doux sourire du dépérissement
Que nous appelons, dans un être raisonnable :
La pudeur sublime de la souffrance[3].

Dans le sourire d'Osiris, « sourire de ceux qui pleurent », cette pudeur de la souffrance confond la joie céleste et la tristesse de la terre, car dans la tristesse comme dans la joie « le ciel s'unit à la terre ».

Osiris est dans la victime qu'on immole, dans le grain qui meurt, dans l'épi qu'on moissonne, dans le Nil qui décroît, dans la lune à son déclin, — dans toute souffrance, mais surtout dans la souffrance humaine.

1. Isaïe, LIII, 7.
2. Clément Romain, *Agraphon*, 50.
3. Tutchev.

XVII

Osiris fut homme et Dieu à la fois, réellement dieu et réellement homme. Il a vécu, il a souffert et il est mort comme un homme. « Il s'est humilié sous l'apparence d'un esclave... s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort et même jusqu'à la mort sur la croix[1]. » De qui parle-t-on ainsi ? D'Osiris ? Non, Osiris n'est que l'ombre du Corps invisible. Mais cette similitude du Corps et de l'Ombre est le plus insondable mystère de l'Égypte.

XVIII

Au bord du désert sablonneux de Libye, au fond de la grande plaine semi-circulaire d'Abydos, dans une étroite gorge rocheuse, *Peker* (actuellement Oul-el-Hakab), là où se couche le soleil, furent trouvés les cercueils des plus anciens rois d'Égypte et, parmi eux, le cercueil d'Osiris. Le savant français Amelineau, qui fit des fouilles à Abydos en 1897-1898, vit dans les inscriptions de ces cercueils un témoignage si incontestable, qu'il crut avoir réellement trouvé le cercueil de l'Homme-Osiris, personnage historique, troisième pharaon de la Ire dynastie.

On peut dire que toute l'Égypte se fonde sur cette croyance que l'Homme-Osiris vécut, souffrit et mourut sur la terre. Mais de sa vie, ces innombrables images ne nous apprennent presque rien ; de ses souffrances et de sa

1. Phil., II, 7-8.

mort, rien. Il n'y a là que des indices qui semblent à dessein brefs et obscurs. « Je sais tout, mais ma bouche garde un silence pieux », dit Hérodote[1], et toute l'Égypte pourrait le répéter.

XIX

Sur une stèle d'Ikernofer, principal trésorier du pharaon Ousertèsène III (Moyen empire), s'est conservée la seule inscription sur les mystères d'Osiris célébrés dans le sanctuaire d'Abydos. Mais elle non plus ne dit presque rien sur la mort de l'Homme-Osiris, ni sur la façon dont il fut tué. Les « passions d'Osiris » étaient représentées dans un drame (c'est donc ici, en Égypte, et non en Grèce, l'origine du théâtre) comme les passions de Notre-Seigneur dans les mystères du Moyen-Age. Mais elles n'étaient représentées que pour les initiés, la foule ne les voyait pas; et s'il y avait la scène du meurtre, elle était encore plus secrète : dans le silence un cri soudain retentissait, la grande lamentation d'Isis sur Osiris mort.

XX

On dirait que toute l'Égypte, tournant le dos à Osiris qui meurt, regarde vers le Dieu qui ressuscite : elle ne veut pas voir la souffrance ni la mort. Alors, d'où sait-elle que la mort et la souffrance sont divines? Quelle lumière avait pour elle éclairé cet ineffable mystère? Où en est la source — derrière ou devant, au commencement

1. Hérodote : II, 173.

ou à la fin du monde? Ou serait-ce que là encore la fin coïncide avec le commencement dans le cercle clos de l'éternité?

XXI

Un vieux conte égyptien, enfantin et naïf comme ceux que les vieilles femmes font aux petits enfants, parle de la fin d'un premier monde et du commencement d'un second.

Jadis les dieux vivaient sur la terre avec les hommes, et le grand Dieu, Ra, demeurant à Héliopolis, gouvernait l'Égypte. Alors la terre n'était pas encore séparée du ciel, et les hommes étaient comme des dieux. Mais ils se pervertirent, renièrent le Dieu Unique et dirent : « Le voilà devenu vieux et infirme. Ses os sont comme de l'argent, sa chair comme de l'or et ses cheveux comme du lapis lazuli ; ses membres tremblent et la salive lui coule de la bouche ». Ainsi les hommes se moquaient de Dieu. Et Dieu se courrouça et ordonna à la déesse de l'Amour, Hathor, d'exterminer le genre humain. Hathor l'extermina, mais pas complètement. Dieu, pris de pitié pour les hommes, inonda, durant la nuit, la terre d'une boisson enivrante, et lorsque, le matin, la déesse entra dans cette mer, elle y vit son visage reflété comme dans un miroir, et se réjouit de sa beauté. Elle goûta à la liqueur, s'enivra et cessa d'exterminer le genre humain.

Mais l'antique union du ciel et de la terre fut rompue. Et Dieu dit : « Mon cœur est las. Je ne veux pas vivre avec les hommes, et je ne veux pas les anéantir complète-

ment. » Et Dieu quitta la terre, monta au ciel et sépara la terre du ciel. Et il y eut la terre, et il y eut le ciel, tels qu'ils sont encore aujourd'hui et seront jusqu'à la fin des temps. C'est ainsi que finit le premier monde et commença le second.

XXII

Ce vieux conte égyptien fut repris, des milliers d'années après, par Plutarque, Grec du Ier-IIe siècle de notre ère, grand-prêtre d'Apollon de Delphes, dans son traité sur Isis et Osiris.

C'est là le seul monument des *Passions* d'Osiris qui nous soit parvenu. Sans lui nous n'en aurions rien su. Au reste, le traité ne nous apprend que peu de chose : l'original égyptien de la vie d'Osiris a probablement autant de rapport avec le texte grec que les Évangiles avec les Apocryphes. Voici le conte de Plutarque.

Lorsque Dieu, monté au ciel, eut quitté les hommes, ceux-ci, s'entre-dévorant comme des bêtes sauvages, se seraient exterminés si Osiris n'était venu. Il naquit simple mortel et, devenu roi d'Égypte, détournant les hommes de leur vie bestiale, il leur enseigna la culture des céréales, leur donna des lois et instaura le culte des dieux. Puis il parcourut le monde, en proclamant son règne et en soumettant tous les peuples, non par le glaive, mais par l'amour, le chant, la musique et la danse. Lorsqu'il revint en Égypte, son frère cadet, Typhon-Set, avec soixante-douze conspirateurs, décida sa perte. Il prit secrètement la mesure exacte de sa taille, fit construire d'après elle un

coffre magnifiquement orné et invita son frère à un festin. Pendant le repas les serviteurs apportent le coffre. Tous les convives s'émerveillent, et Typhon, comme par plaisanterie, promet d'en faire présent à celui à la taille duquel il conviendrait. Les soixante-douze complices s'y couchent tour à tour, mais il n'est à la mesure d'aucun d'eux. Enfin Osiris s'y couche, lui aussi. Alors tous se jettent sur le coffre, le ferment, fixant le couvercle avec des clous, le soudent avec du plomb fondu, le portent au Nil, l'y jettent et, par la bouche du Tanaïs, il vogue vers la mer.

Isis, épouse d'Osiris, fut longtemps à chercher le corps de son époux, errant par toute la terre. Enfin elle le trouve et, avec des cris et des pleurs, se laisse tomber sur lui, presse de son visage le visage du mort, l'embrasse et l'arrose de ses larmes. Puis, repartant pour rechercher son fils Horus, perdu lui aussi, elle cache le coffre avec le corps de son époux dans les papyrus du Nil. Mais Typhon, chassant la nuit à la pleine lune, l'aperçoit dans les rayons de l'astre et le reconnaît. Il en retire le corps, le déchire en quatorze parties et les disperse à tous les vents. Isis l'apprend et recommence ses recherches. Elle recueille un à un tous les débris du corps déchiré, les rassemble et ressuscite le mort.

« Ces symboles nous conduisent à la connaissance de Dieu », conclut Plutarque, mais lui-même est incapable de les déchiffrer. Les Pythagoriciens et les Orphiques sont plus près que lui des mystères de l'Égypte : ce sont eux qui détiennent la clé du principal de ces symboles : le coffre de Set, cercueil d'Osiris.

XXIII

« Le corps est le cercueil de l'âme enterrée en ce monde, σῶμα — σῆμα. » C'est ainsi que Platon nous rapporte la doctrine des Orphiques[1]. — « La chute dans la génération est une jouissance pour les âmes. Τέρπσις ἡ εἰς γένεσιν πτῶσις. » C'est en ces termes que nous trouvons chez Héraclite d'Éphèse l'écho de la même doctrine[2].

Par la jouissance de la chair qui engendre, les âmes qui naissent sont entraînées dans la chair. Comme les fleurs de l'arbre édénique de la vie, les âmes emportées par la suave tempête de la conception tombent sur la terre. Leur chute est une jouissance, mais aussi un crime, le péché originel : elles tombent, naissent et meurent.

XXIV

C'est ainsi qu'Osiris tomba dans le coffre de Set, dans le « corps-cercueil », σῶμα — σῆμα : il naquit et mourut. Mais tandis que les âmes tombent et naissent sans le vouloir, Osiris le fait volontairement : « Il sait le jour où il ne sera pas[3]. »

La naissance est une chute, πτῶσις, la résurrection, un relèvement, ἀνάστασις, d'après cette même doctrine des Orphiques. Osiris tombe pour se relever et relever ceux qui sont tombés ; il meurt pour renaître lui-même et ressusciter les autres.

1. Platon : *Cratyle*, 400.
2. Héraclite : *Fragm.*, 77.
3. *Livre des Morts.*

XXV

Le cercueil égyptien est l'enveloppe en bois ou en pierre de la momie qui reproduit exactement, non seulement la forme du corps, mais les traits mêmes du visage du mort. Le corps se reconnaît d'après le cercueil, comme l'âme d'après le corps. Voilà pourquoi le coffre-cercueil de Set est, lui aussi, préparé à la mesure exacte du corps d'Osiris, mesure distincte, unique, personnelle, individuelle. C'est là précisément le principe de distinction, de différenciation, *principium individuationis* — origine du monde, selon Schopenhauer.

Le Dieu déchiré est le monde multiple : « Je suis Un devenu Deux, Quatre, Huit. » Voilà pourquoi Typhon-Set déchire le corps d'Osiris.

XXVI

Mais si Osiris est Dieu, qu'est-ce donc que Set ? Le Diable ? Non.

« La perfection de l'être est en moi, et le néant est en moi. Je suis Set, le néant parmi les dieux. Arrête-toi donc, Horus ! Set est reçu au nombre des dieux », dit Osiris à Horus, son fils et son vengeur[1].

Cela signifie qu'Osiris et Set font Un, qu'ils sont les deux hypostases du Dieu Un. « Osiris connaît le jour où il ne sera pas. » Ce « ne sera pas » est justement le néant en Dieu, Typhon-Set.

1. *Livre des Morts*, VIII, 3.

D'après Schelling, les trois potentiels en Dieu sont représentés algébriquement par : $+a$, $-a$, $\pm a$. L'être et le néant, l'affirmation et la négation, la colère et l'amour sont deux principes unis en un troisième : Set et Osiris sont unis dans Horus. « J'ai commencé par être Dieu Un, mais Trois Dieux étaient en moi », dit Noun, dieu de l'abîme primordial[1]. Aujourd'hui nous dirions : Trois hypostases en Dieu Un — mystère des Trois — Sainte Trinité.

Voilà à quelle connaissance de Dieu nous mènent ces symboles.

XXVII

Saint Clément d'Alexandrie fut, avant sa conversion au christianisme, initié à de nombreux mystères païens, entre autres à ceux d'Osiris. C'est d'eux peut-être qu'il se souvint lorsqu'il dit que la sagesse barbare et la sagesse grecque voient la vérité éternelle dans un certain « déchirement, crucifiement, non pas dans celui qu'enseigne la fable de Dionysos, mais dans celui qu'enseigne la théologie du Logos éternel ».

En unissant ainsi le déchirement de Dionysos et d'Osiris au crucifiement du Logos, l'ombre visible au Corps invisible, saint Clément ne blasphème pas, mais glorifie le Seigneur.

1. *Livre d'Apophis.*

XXVIII

Sous les rayons éblouissants du soleil, sur la blancheur du sable, une ombre noire — Osiris. Rien qu'une ombre. Le corps, l'Égypte ne le voit pas. Et nous qui le voyons, ne reconnaissons-nous pas de Qui vient cette ombre?

OSIRIS, L'OMBRE DU RESSUSCITÉ

I

La momie d'Osiris, couchée à plat ventre, collée contre la terre, paraît une chose aussi inerte et morte que la terre même, la poussière du tombeau. Le corps de diorite vert pâle, marbré de taches sombres, est celui d'un reptile ; il rampe, il se traîne comme un ver, mais ce ver est un Dieu ; c'est la chrysalide terrestre du papillon céleste. Il est encore engourdi, enchaîné, raide, mort. Et déjà il ressuscite, relève la tête, ouvre les yeux, sourit — et il y a dans ce sourire la vie éternelle, le soleil qui ne se couche jamais.

II

Le christianisme en vingt siècles n'a rien vu de pareil. C'est la Croix, le signe de la mort, mais non celui de la Résurrection qui s'élève pour nous au-dessus du christianisme, au-dessus de tout l'Univers.

Nous savons bien que le Christ est ressuscité ; mais, *comment*, nous ne le savons pas, nous ne le voyons pas. La transition progressive de l'ordre naturel à un autre ordre, de la nécessité au miracle, du corps mort au corps ressuscité, l'aurore de la vie commençant à poindre dans

la nuit de la mort, — tout cela est pour nous invisible, inconcevable. Nous ne voulons ou n'osons pas scruter ce mystère. L'Égypte l'osait. Pendant cinq mille ans sa curiosité intrépide n'a cessé de le faire.

III

Une série d'images successives, semblables à des instantanés cinématographiques, représente cette transition progressive de la mort à la vie : ce n'est d'abord qu'un léger frisson qui court sur le corps du défunt, comme sur le corps d'une chrysalide où remue le papillon prêt à s'envoler ; puis lentement, lentement, le mort approche la main de son visage, comme celui qui s'éveille d'un profond sommeil ; il plie les genoux, cherche des pieds un appui ; enfin, avec effort, tout son corps se soulève plus haut, plus haut — et soudain se dresse, bondit hors du cercueil, comme s'envolant avec une légèreté divine.

Si suggestives sont ces images qu'elles éveillent non seulement l'idée dans l'esprit, mais aussi la sensation dans le corps.

« Il advint à Ivan Illitch pendant son agonie ce qui arrive au voyageur dans une voiture de chemin de fer lorsque, croyant aller en avant, il va en arrière et qu'il s'aperçoit soudain de la direction véritable[1]. »

Qui sait, la vie n'est-elle pas la mort
Et la mort ne serait-elle pas la vie[2] ?

1. Tolstoï : *La mort d'Ivan Illitch.*
2. Euripide : Fragm., ap. Platon : *Gorgias.*

IV

Oui, c'est dans le corps que la sensation s'éveille. On a envie d'aimer en regardant ceux qui s'aiment, de danser en voyant ceux qui dansent, de ressusciter en voyant ceux qui ressuscitent.

V

« Les Égyptiens ont enseigné les premiers aux hommes que leur âme est immortelle », dit Hérodote[1]. Comme Platon et tous les Grecs (sauf Héraclite et les Orphiques), Hérodote ne comprend pas que la Résurrection est tout autre chose que l'immortalité.

L'immortalité de l'âme n'est qu'une idée abstraite, alors que la résurrection de la chair est une expérience réelle. La mort peut-elle être vaincue physiquement ? Les arguments logiques qu'invoque Socrate dans *Phédon* sont impuissants à répondre à cette question ; on n'y peut répondre que par une expérience physique. Ou la résurrection de la chair n'est qu'une absurdité, ou elle est la plus réelle des réalités, la plus expérimentale des expériences.

Toute l'Égypte n'est autre chose que cette expérience. Qu'elle n'ait pas réussi en Égypte même, soit. Mais si jamais elle devait réussir ailleurs — et les chrétiens croient qu'elle a réussi — cela ne pouvait se faire sans l'Égypte.

1. Hérodote : II, 123.

Voilà pourquoi le Seigneur dit : « J'ai appelé mon Fils hors de l'Égypte[1] ».

VI

Que ce soit bien ou mal, sage ou absurde, ce n'est pas la métaphysique de l'immortalité, mais la physique de la résurrection que cherche l'Égypte ; c'est de la chair elle-même qu'elle veut apprendre la résurrection de la chair. Elle comprend, aussi bien que nous peut-être, que cette physique est d'un autre ordre, où tout est indicible et inconcevable pour nous, et que cela ne se conçoit que dans l'extase des folles orgies ou le silence des mystères.

VII

L'Égypte cherche et trouve dans la chair trois mystères de la résurrection.

Le premier dans la matière cosmique.

Le soleil qui se couche, la lune qui décline, le Nil qui décroît, c'est la mort de Dieu ; et sa résurrection, c'est le soleil levant, la lune dans son plein, la crue des eaux du Nil. Voilà pourquoi le corps d'Osiris est vert comme la lumière de la lune ; les quatorze parties de son corps déchiré sont les quatorze jours de la lune déclinante. Les soixante-douze conspirateurs, ses assassins, correspondent aux jours de la sécheresse hivernale, à l'époque où les eaux du Nil tombent à leur niveau le plus bas, et où Osiris descend au tombeau.

1. Math., II, 15.

VIII

Le second mystère se trouve dans la matière organique, végétale.

Selon Plutarque, « les Égyptiens disent qu'Osiris, enterré dans la graine semée, disparaît dans la terre et qu'il revient à la vie, renaît lorsque la graine germe ». Et, selon le Livre des Morts, « Osiris est le Maître de la vie qui est dans le grain de blé ».

Osiris est l'âme du pain, Bata. C'est pourquoi semer du blé veut dire : « enterrer Osiris ». A la fête de la moisson, le roi, fauchant la première gerbe, tue Osiris et, du dieu tué — du blé, les hommes vivent et se nourrissent. « Je suis Osiris, je suis Nepra (le dieu du froment) que l'on moissonne », dit de lui-même un mort dans une inscription funéraire.

Dans l'île de Philé, dans une des chapelles du temple d'Isis, sont figurés des épis poussant du corps d'Osiris mort ; un prêtre les arrose avec l'eau d'un arrosoir, et à côté on lit cette inscription : « Voici l'image de Celui que l'on ne doit pas connaître, du mystérieux Osiris, qui sort des eaux revenues (de l'inondation du Nil) ». Et sur une autre image, un tombeau ombragé par un arbre porte l'inscription : « Osiris germant du grain ».

Le mystère du grain qui germe est celui du corps qui ressuscite, tel est le sens de ces images. « Ce que tu sèmes ne prendra point vie s'il ne meurt... Le corps animal est semé, le corps spirituel ressuscite[1]. »

1. I, *Cor.*, XV, 36-44.

IX

Le symbole n'est pas une preuve, et la magie n'est pas la mécanique. Mais les symboles vivants sont parfois plus péremptoires que toutes les preuves, et la magie de la vie est plus forte que la mécanique morte. Nous ignorons ce qui se passe dans le grain qui germe, mais si nous l'apprenions, cela ne nous semblerait-il pas un miracle aussi ineffable, aussi inconcevable, que ce qui se passe dans le corps qui ressuscite ? Pourquoi donc ce qui est possible dans la graine ne le serait-il pas dans le corps ? Le corps n'est-il pas une chose plus précieuse et plus divine que la graine ?

X

On a trouvé dans plusieurs tombeaux égyptiens (ceux de Toutmès III, de Iouia et Touia, de Megarpiri) « l'Osiris végétant ». C'est un cadre en bois, tendu d'une toile, sur laquelle est tracé le contour de la momie d'Osiris, recouvert d'une légère couche de terre ensemencée de graines de froment ou de seigle ; on les arrose jusqu'à ce qu'elles germent ; les tiges qui poussent sont soigneusement taillées comme le gazon de nos jardins. Ainsi apparaît dans la tombe, à côté du corps du défunt, le corps d'Osiris ressuscité, verdoyant d'un vert éclatant, comme celui de l'herbe printanière. Les vivants semblent dire au mort : « Voici le grain qui germe, qui revit ; revis donc, toi aussi ! »

XI

Dans les cérémonies funèbres, tandis que les pleureuses se lamentent dans l'extase de la douleur, les danseuses, des jeunes filles nues, dansent dans l'extase de la joie ; alignées en un rang, debout sur un pied, elles lèvent l'autre toutes ensemble, le baissent et le lèvent toujours plus haut. Cela signifie : « que l'épi se lève de la terre, et le mort du cercueil, aussi haut que se lèvent nos jambes ».

XII

Dans les mystères d'Abydos, on pétrissait dans une huche d'or de la farine de froment, des dattes, de l'encens, de la myrrhe, de l'eau, de la terre et des pierres précieuses ; avec cette pâte on coulait dans des moules d'or toutes les parties du corps déchiré d'Osiris, et on les rassemblait en une petite momie d'une demi-coudée que l'on faisait sécher à la chaleur du soleil, comme on cuit le pain dans un four ; on la déposait ensuite sur la couche funèbre, parmi des veilleuses et des cassolettes innombrables, et enfin on l'enterrait.

« Les hommes mangent la chair », dit le *Livre des Morts*. « Que ce vin soit le sang d'Osiris », lit-on dans un papyrus magique.

XIII

A Deïr-el-Bahari (Thèbes) furent découvertes des momies chrétiennes. A côté des symboles des mystères d'Osiris, on y voit représentés le calice et l'épi, le vin et le pain de l'Eucharistie.

Ainsi l'ombre touche au Corps ; l'ombre — Osiris — tombe aux pieds du Seigneur.

XIV

Enfin le troisième mystère de Résurrection est animal.

Déjà dans les fosses ovales ou rectangulaires des tombeaux antédynastiques de Naggadah, les plus anciens qui soient (VIIe et VIIIe millénaires), les corps sont couchés sur le côté gauche et repliés comme l'enfant dans le ventre de la mère, afin de pouvoir plus facilement naître — ressusciter.

XV

Dans les cérémonies funèbres de l'Égypte postérieure, une victime — antilope, gazelle, taureau ou tout autre animal — est égorgée, et dans la peau fraîchement enlevée le prêtre se couche plié, lui aussi, comme l'enfant dans le ventre de sa mère. Cette peau — *meskhent* — est le cercueil-berceau, le lieu du devenir, de la métamorphose — *kheper*. « Osiris passa par la peau-berceau. Le sacrement de la peau est le sacrement du berceau », dit le *Livre des Morts*.

Plus tard, la peau est remplacée par le linceul de la momie. Le prêtre, après s'être couché dessous, en sort comme l'enfant du ventre de la mère ; c'est le mort qui ressuscite — naît.

XVI

Dans les processions des fêtes d'Osiris, on porte sur les hampes des étendards sacrés le *shedshed* — image d'un linceul en forme de matrice au dernier degré de la grossesse. Dans les papyrus médicaux, *Shed* signifie vulve. L'hiéroglyphe de ce mot représente une coupe anatomique assez exacte de la matrice.

XVII

L'homme qui ressuscite est identifié à Amon-Ra, le dieu du soleil levant qui naît de la Génisse Céleste, Hathor. « Tu es pur, tu es pur, Amon ! Ta bouche est comme celle d'un veau de lait le jour où la génisse, sa mère, l'a mis bas[1]. » N'y a-t-il pas une tendresse divine, inconcevable pour nous, dans cette apostrophe au mort : « Tu sens le lait comme un petit veau, mon chéri ! »

XVIII

D'après Héraclite, la mort est une naissance : « un même chemin mène en haut et en bas[2]. »

Deux portes mènent à un même endroit : en mourant nous y allons, en naissant nous en venons.

XIX

« Pendant tous ces trois jours durant lesquels le temps n'existait plus pour lui, Ivan Illitch se débattait dans un

1. *Livre des Morts.*
2. Héraclite : *Fragm.*, 60.

sac noir, trop étroit, où le poussait irrésistiblement une force invisible... Il sentait que son supplice était d'être fourré dans ce trou noir et, plus encore, de ne pouvoir y parvenir... Soudain, on ne sait quelle force le poussa dans la poitrine, dans le côté, oppressa plus fortement encore sa respiration — il s'enfonça dans le trou, et là, tout au fond, quelque chose brilla[1]. »

Ce trou noir, ce sac, c'est précisément le *shedshed* égyptien, la vulve transcendante, dans laquelle sont poussés celui qui naît et celui qui meurt. On entre et on sort par la même porte : « un seul chemin mène en haut et en bas ».

XX

« Je suis Hier et Demain. Je suis enceint. Je suis celui qui naît de nouveau. » Ces paroles du *Livre des Morts*, si incompréhensibles pour nous, Ivan Illitch les aurait comprises.

Le fils d'Osiris, Horus, ressuscite son père, il l'engendre. La mort est la naissance inverse. « Il y a chez nous tout ce qui est chez vous[2] », mais retourné, renversé, vu comme en un miroir.

XXI

« Il cherchait son ancienne peur de la mort et ne la trouvait pas. Où est-elle ? Quelle mort ? Il n'y avait plus de peur, parce qu'il n'y avait plus de mort. Au lieu de la mort il y avait la lumière[3]. »

1. Tolstoï : *La mort d'Ivan Illitch.*
2. Dostoïevsky : *Les frères Karamazov.*
3. Tolstoï : *loc. cit.*

D'après Héraclite « l'homme, dans la mort, allume lui-même sa lumière ». Voilà pourquoi au fond du trou « brilla quelque chose » — la lumière de la Résurrection.

XXII

Héraclite, vingt-cinq siècles avant Tolstoï, semble lui faire écho; et Tolstoï, cent siècles après l'Égypte antédynastique, semble lui faire écho aussi. Ne sont-ils pas plus péremptoires que toutes les preuves logiques, ces vivants symboles, ces voix vivantes qui se répondent et se répètent au-dessus de tels abîmes de siècles et de nations?

XXIII

Les trois mystères de la chair qui ressuscite — animal, végétal, cosmique — s'unissent en un seul. C'est à lui aussi que se ramènent toutes les prières, les rites, les offices, — toute la religion de l'Égypte.

Chaque jour, dans tous les temples, le roi, Horus incarné, fils d'Osiris, ou le prêtre, son vicaire, célèbre un seul et même office : la résurrection des hommes et des dieux, car tous les dieux et tous les hommes sont des « Osiris morts ».

XXIV

Non seulement Dieu aide à la résurrection de l'homme, mais l'homme aide à celle de Dieu. L'homme et Dieu sont complémentaires. Un perpétuel échange de force ressuscitante se produit entre eux, tel un courant ininterrompu d'étincelles entre deux pôles électriques.

Hommes et dieux respirent le même air : les dieux l'expirent, les hommes l'aspirent.

XXV

Le roi ressuscite les dieux et les hommes : de là son pouvoir illimité. La vénération des dieux par les hommes étant en Égypte identique à la vénération des pères morts par les fils, le roi devient le fils de tous les dieux-pères, le Fils par excellence, l'incarnation du Fils de Dieu, en tant que principe immanent du monde, et ce principe devient le fondement de la théocratie.

Toute l'Égypte est construite comme une pyramide, et le point culminant de cette pyramide est le Roi-Dieu.

XXVI

Qu'est-il donc en dernier ressort le roi d'Égypte : l'Homme-Dieu ou le Dieu-Homme? Ni l'un ni l'autre : l'un et l'autre. L'Égypte n'a pas su distinguer ces deux principes. C'est une confusion encore inconsciente et comme telle, innocente.

XXVII

Le Roi-Dieu est le point suprême, le sommet de la pyramide; celle-ci s'élance toute vers ce point, car le dernier des esclaves participe avec le roi à la résurrection. Chaque mort, même le plus pauvre, reçoit son lopin de terre dans les Iles Bienheureuses, les champs *Ialu*, la « seconde Égypte », parfaitement semblable à la première.

XXVIII

Les prêtres de Memphis racontent la légende d'un mendiant qui, après sa mort, fut à la Cène d'Osiris vêtu de lin blanc et assis à la droite du dieu, parce que le dieu Thot, « Celui qui mesure », avait attesté qu'il n'avait pas reçu dans ce monde sa juste part.

Voilà pourquoi les pauvres gens préparent des petites poupées-momies en bois, y inscrivent leurs noms, les mettent dans des cercueils et les enfouissent dans le sable à l'entrée des grandes pyramides, afin que les humbles participent avec les grands à la résurrection.

XXIX

Hérodote décrit la fête des lampes de Saïs. En souvenir des morts, le dix-sept du mois d'Atyr, pendant la nuit de la résurrection d'Osiris, on allumait dans toute l'Égypte, de Saïs à Éléphantine, d'innombrables lampes à l'intérieur et autour des maisons, en ajoutant à l'huile du sel, afin que la flamme brûlât plus vive et plus égale. Les étoiles innombrables du ciel répondaient aux innombrables feux de la terre, et il y avait dans chaque flamme l'âme d'un mort. Ainsi, en cette sainte nuit, tous les vivants s'unissaient aux morts.

XXX

L'homme ne peut ressusciter seul : il ne ressuscite qu'avec toute l'humanité, avec tout l'univers, car, d'après saint Paul, « toute créature souffre et gémit jusqu'au-

jourd'hui, en attendant avec espoir la révélation des enfants de Dieu ». Avec l'homme, toutes les créatures qui gémissent — animaux, plantes, terre, ciel, astres — se frayent à travers la mort un chemin vers la résurrection.

XXXI

« Toutes les bêtes des champs et les oiseaux du ciel s'étaient assemblés dans la maison du Seigneur, et le Seigneur se réjouissait fort de ce qu'ils étaient tous bons et étaient revenus dans sa maison[1]. » « La gloire du Seigneur paraîtra et toute chair verra le salut de Dieu[2]. » Toute chair, non seulement humaine, mais aussi cosmique, végétale, animale.

Voilà pourquoi les Égyptiens « vivent avec les animaux[3] ». Ils vivent avec eux, meurent et ressuscitent.

XXXII

La conception égyptienne de l'homme ressuscitant en même temps que la chair de tout l'univers, conception qui nous semble si absurde, si impossible, si peu scientifique, si peu moderne, nous la trouvons exprimée par l'un des philosophes les plus scientifiques de nos jours, Henri Bergson : « Tous les vivants se tiennent et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur

1. Livre d'Énoch : 90, 33.
2. Is., X, 5.
3. Hérodote, II, 36.

l'animalité, et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante, capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort[1] ».

Bergson dit : « peut-être », l'Égypte dit : « sûrement ». Voilà toute la différence.

XXXIII

L'Évolution créatrice de Bergson est le *nem-anch* de l'Égypte, la rénovation de la vie. Nous admettons tous cette évolution. La seule question est de savoir si elle est réellement créatrice. Mène-t-elle quelque part? La roue du monde, roule-t-elle sur un chemin quelconque, vers un but quelconque, semblable aux roues pleines d'yeux du char d'Ézéchiel qui « allait partout où l'Esprit le portait à aller[2] », ou bien tourne-t-elle aveuglément, sans but, telle la roue maudite d'Ixion, instrument de torture infernale?

XXXIV

On déposait dans les tombeaux égyptiens des vases de pierre, *canopes*, qui contenaient les viscères embaumés du défunt. Les couvercles de ces vases représentaient la tête de différents animaux, entre autres celle du singe qui, d'après la théorie de Darwin, est un de nos ancêtres.

1. Henri Bergson : *L'évolution créatrice*.
2. Ézéchiel : I, 20.

Pour l'Égypte aussi le singe est un ancêtre, mais dans un sens un peu différent du nôtre. Suivant la doctrine ou seulement le pressentiment des Égyptiens, le mort dans la matrice transcendante, comme le fœtus dans la matrice de la mère, passe par toutes les étapes de l'évolution, notamment par l'étape du singe à l'homme et, plus haut encore, de l'homme à Dieu.

Quant à nous, notre chemin est inverse; il ne mène certainement pas de Dieu vers l'homme, et peut-être mène-t-il de l'homme vers le singe.

XXXV

Chaque mort, en ressuscitant, devient Osiris.

« Aussi vrai qu'Osiris est vivant, il est vivant; aussi vrai qu'Osiris n'est pas mort, il n'est pas mort; aussi vrai qu'Osiris n'est pas anéanti, il ne sera pas anéanti. » C'est Osiris lui-même qui le dit, parlant par la bouche d'un mort : « Je me lève en dieu vivant; je brille dans le cercle des dieux. Je suis comme l'un d'entre vous, ô dieux[1]! » Et, plus audacieusement encore : « Tu (le ressuscité) commandes aux dieux[2] ». « Je suis l'unique; mon être est l'être de tous les dieux dans l'éternité[3]. » — « Si lui (le ressuscité) veut que vous mouriez, ô dieux, vous mourrez ; s'il veut que vous viviez, vous vivrez. » Les dieux « viennent vers toi et tombent devant toi, face contre terre, pour baiser la poussière de tes pieds[4]. »

1. *Livre des Morts.*
2. Inscription d'une pyramide.
3. *Livre des Morts.*
4. Inscription d'une pyramide.

Est-ce un blasphème? Oui, si l'on ne se souvient que l'homme ressuscité est le Dieu Osiris, et si l'on ne sait pas de Qui il est l'ombre. Mais si on le sait, alors les paroles que l'homme ressuscité, Osiris, l'ombre, dit de son Corps ne sont plus un blasphème, mais une prière : « Il est, je suis ; je suis, il est ». Et, plus clairement encore, dans un papyrus de l'époque hellénistique : « σὺ γὰρ εἶ ἐγὼ καὶ ἐγὼ σύ. Car tu es moi et je suis toi. »

Non, ce n'est pas un blasphème, c'est la glorification du Seigneur que tous les dieux tombent comme des ombres aux pieds de son Corps et meurent dans les rayons du Soleil Unique.

« L'Éternel a dressé son tribunal au milieu des dieux. Il dit : vous êtes tous des dieux, fils du Très Haut, cependant vous mourrez[1]. » — « S'il le veut, vous mourrez ; s'il le veut, vous serez vivants », semble répondre l'Égypte à Israël.

XXXVI

Mais c'est le cœur de l'Égypte qui répond ainsi, et non sa raison.

Dans les bas-reliefs des pyramides, l'hiéroglyphe représentant le serpent est presque toujours coupé en tronçons afin qu'à la résurrection le serpent ranimé ne pique pas le défunt. On place dans le cercueil des miroirs, des palettes pour les fards, des poupées, des dés à jouer, des livres de contes, pour que dans l'autre monde le défunt puisse lire et jouer si l'ennui le prend.

1. *Ps.* LXXXII, 41.

Dieu s'ennuie, joue à la poupée, se regarde dans le miroir, se farde, redoute le dard du serpent ; on voit bien par ces contradictions barbares et puériles que l'Égypte n'unit pas, mais confond l'homme avec Dieu, ce monde avec l'autre.

XXXVII

En général les Égyptiens ne nous paraissent que des sauvages et des enfants en comparaison des grandes personnes, des gens éclairés que nous sommes. C'est si évident que peut-être ne vaudrait-il pas la peine d'en parler. Mais ce qui est étonnant, c'est que trois mille ans avant le Christ, ces enfants et ces sauvages savaient du christianisme plus que nous n'en savons.

Mesurer exactement l'étendue de ce qu'ils savaient, nous en sommes incapables, non seulement parce que leur science est trop confuse, inconsciente — « on peut savoir beaucoup de choses inconsciemment » dit Dostoïevsky — mais aussi parce que la manière même de penser des Égyptiens est par trop différente de la nôtre : la force de notre pensée est dans la raison, celle des Égyptiens, dans le cœur. Ce n'est pas en vain qu'ils n'ont pour désigner le cœur et la raison qu'un seul et même mot : « le cœur ».

XXXVIII

Comme des sauvages et des enfants, les Égyptiens confondent l'autre monde avec celui-ci. Mais pas tout à fait.

« Lorque le temps sera éternité, nous te verrons de nouveau, car tu vas là où tous sont Un[1]. » Cela ne signifie-t-il pas que dans ce monde, dans le temps, la résurrection ne fait que commencer, mais s'achève dans l'éternité? Et n'y a-t-il pas là une distinction déjà presque consciente entre les deux mondes?

XXXIX

Il est une chose que l'on peut affirmer avec certitude : la résurrection égyptienne de la chair est plus proche de la résurrection chrétienne que « l'immortalité de l'âme » païenne et nôtre.

Dans la résurrection, l'autre monde s'unit avec celui-ci, « le temps sera éternité », les deux mondes s'affirment mutuellement ; tandis que dans l'immortalité ils s'infirment, se nient, de sorte que si l'on traçait jusqu'au bout cette ligne de négation réciproque, on arriverait à l'anéantissement des deux mondes, au néant parfait, au Nirvana. Le *Méon* de Platon, le « Dieu qui n'est pas » est déjà le père de Bouddha.

Voilà pourquoi toute l'Europe contemporaine, l'Europe méonique, bouddhique par excellence (Schopenhauer, Einstein), gravite de l'Égypte vers l'Inde. On peut dire que l'Égypte est l'extrême opposé de l'Inde, et Osiris, de Bouddha. L'Égypte est l'antidote le plus efficace contre le poison bouddhique, contre notre fausse « théosophie », dont l'ignorance sacrilège a confondu le Christ avec Bouddha, le plus grand « oui » avec le plus grand

1. Verset d'une lamentation funèbre.

« non ». Il y a longtemps que cette confusion a pris naissance. Apollonius de Tyane, le premier des théosophes, qui déjà rêvait de supprimer le Christ unique, est un élève des « gymnosophistes » hindous.

De Bouddha vers Osiris, de l'Inde vers l'Égypte, tel est notre chemin de salut. Voici pourquoi l'Égypte est si actuelle, si « apocalyptique ».

XL

Combien il est difficile de croire à l'immortalité de l'âme, notre propre expérience nous l'enseigne. Qui de nous y croit, ne fût-ce que comme Socrate devant la coupe de ciguë? Mais combien plus difficile encore de croire à la résurrection de la chair! Il a fallu pour cela que Dieu vienne sur la terre, et même alors on n'a pas cru.

« Mais eux tout troublés et tout épouvantés croyaient voir un esprit. Et Il leur dit : pourquoi êtes-vous troublés et pourquoi s'élève-t-il des pensées dans vos cœurs? Voyez mes mains et mes pieds ; car c'est moi-même. Touchez moi et regardez moi ; car un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai[1]. »

De toutes les paroles humaines ce sont les plus incompréhensibles, les plus incroyables, les plus impossibles. A peine les hommes y eurent-ils cru que déjà ils doutèrent, et d'une croyance trop ardue en la résurrection de la chair passèrent à la croyance plus facile en l'immortalité de l'âme.

1. Luc, XXIV, 37-38.

XLI

Les Égyptiens savaient peut-être aussi bien que nous ce qu'est la mort et combien sa loi physique est inéluctable. Presque tous les peuples anciens et modernes se hâtent de brûler ou d'enterrer les cadavres pour ne pas voir leur décomposition, et croire ou ne pas croire en paix à l'immortalité de l'âme. Les Égyptiens les conservent soigneusement et luttent — par des procédés enfantins, barbares, impuissants, soit — mais cependant luttent, face à face, contre la mort et la décomposition. Des « barbares » et des « enfants », mais tout de même des hommes. Ce qu'est la décomposition, ils le savent peut-être tout aussi bien que nous, sinon scientifiquement, du moins par les sens et l'expérience. « Seigneur, il sent déjà[1] », ils auraient pu le dire aussi. Mais ils ne le dirent pas — ils crurent à la résurrection. Oh, certes, ils en doutèrent, et même beaucoup, nous le savons d'après de nombreux témoignages. Mais l'étonnant, ce n'est pas qu'ils aient douté c'est qu'ils aient cru quand même et que, de l'âge de pierre au Christianisme, ils aient, durant huit mille ans, porté cette foi folle, barbare, enfantine — qu'ils l'aient portée et déposée aux pieds du Ressuscité.

XLII

Nous savons combien il est difficile de haïr notre corps mortel, notre monde, notre terre, pour aimer l'âme immortelle, l'autre monde, le ciel. Mais combien plus difficile encore d'aimer notre monde et la terre à travers la mort et à travers le corps mortel ! C'est ainsi cependant que l'Égypte les aima. On peut dire que jamais, tant que Dieu n'était pas descendu sur la terre, il n'y eut un tel amour de la vie triomphant de la mort. Et peut-être faut-il qu'Il descende de nouveau pour qu'un tel amour se répète.

1. Jean, XI, 39.

XLIII

« Lève-toi, lève-toi, Osiris ! Je suis Horus, ton fils, qui suis venu te rendre la vie, unir tes os, lier tes muscles, joindre tes membres. Je suis Horus qui forme son père. Horus ouvre ta bouche, te donne des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des jambes pour marcher, des mains pour agir. » C'est avec ces mots que le prêtre accomplit sur le mort la cérémonie *Ap-Ra*, « l'Ouverture » de la bouche et des yeux. Il enlace la momie, approche du sien son visage et lui transmet, lèvres à lèvres, le souffle de la vie.

« Tu es dieu parmi les dieux, et tu reçois cependant ce qui te fut donné sur la terre... Ta chair croît, ton sang circule dans tes veines et tous tes membres sont sains ; tu as ton vrai cœur, ton cœur d'autrefois. »

« Je suis vivant, je suis vivant ! » répond le mort[1].

XLIV

Ce matérialisme effraye les spiritualistes absolus que nous sommes. Il nous semble que, pour la foi enfantine

1. *Livre des Morts*, 154.

et barbare des Égyptiens, il n'y a pas de corps ressuscité, mais seulement un cadavre animé. Il n'en est pas ainsi.

De même que l'oignon est fait de pelures multiples, de même l'homme est fait d'enveloppes nombreuses — corporelles, animales, spirituelles : une enveloppe après l'autre, une plus fine après une plus grossière. Leur corrélation est l'objet d'une très complexe physiologie transcendante que nous comprenons mal. Au reste cela n'a pas d'importance. L'essentiel est que la mystique égyptienne s'efforce d'établir toute une série de degrés entre le corps physique qui doit mourir, et le corps spirituel, « pneumatique », qui doit ressusciter. Et ce qu'il y a de plus important encore, c'est que, selon cette mystique comme selon le dogme chrétien, le principe vital, non sujet à la mort — la personnalité — ne réside point dans le corps ni dans l'esprit, mais dans l'union du corps et de l'esprit, dans le corps spirituel, *Sahu*. C'est ce corps seul qui ressuscite.

C'est là la première tendance de l'Égypte vers la Personnalité Absolue, tendance encore inconsciente peut-être, mais déjà incontestablement religieuse. Et c'est en cela aussi que l'Égypte s'oppose le plus profondément à l'Inde et à l'Europe moderne qui tendent vers l'impersonnalité. Car la volonté du néant, du Nirvana, n'est précisément pas autre chose que la volonté de l'impersonnalité absolue.

XLV

Déjà les Égyptiens préhistoriques de la nécropole de

Naggadah, en traçant le contour de Sahu, de « l'ombre claire », du « corps pneumatique », pressentent peut-être qu'il est plus grand que le corps physique, et que, traversant le firmament, « le ciel de cristal », il s'élève vers les astres. Ce n'est pas sans motif que par la suite, l'autre monde, « la seconde terre », *Tuat*, n'est plus sur cette terre, mais au ciel, et que les Iles Bienheureuses, *Ialu*, sont dans la Voie Lactée.

XLVI

Mais la terre ne s'anéantit pas dans le ciel : elle s'y transforme. Si haut que l'âme s'élève, elle descend parfois sur la terre. La vie des morts ressemble « aux jours où ils respiraient encore sur la terre ».

XLVII

« Que je me promène chaque jour au bord de mon étang ; que mon âme voltige sur les branches des arbres que j'ai plantés ; que je me rafraîchisse sous mes sycomores... que je monte au ciel et que j'en descende sans être arrêté dans mon chemin... que mon Ka soit libre[1]. »

C'est précisément cette liberté, cet essor de la terre vers le ciel et du ciel vers la terre, qui caractérise la résurrection égyptienne.

XLVIII

« Qu'il me soit permis d'accomplir toutes les méta-

1. *Livre des Morts.*

morphoses que je désirerai », dit un mort[1]. Il peut être tout ce qu'il veut : astre, dieu, homme, animal, plante.

« Je suis le pur lotus épanoui au bord du ciel et qui embaume les narines du dieu Soleil. » — « Je suis l'hirondelle, je suis l'hirondelle ! Je suis le scorpion, fils du Soleil. » — « Je suis le serpent, fils de la terre. » — « Je suis le crocodile, roi de l'Épouvante. » — « Je suis celui qui est dans l'œil du Soleil[2]. »

XLIX

La survie en des corps multiples est pour les Hindous le châtiment de nos fautes, *Karma* ; pour les Égyptiens, c'est une récompense.

Mais ces métamorphoses ne sont pas la transmigration des âmes, comme le pensait Hérodote[3]. L'âme de l'homme ne peut entrer dans un nouveau corps ni renaître, parce que le corps, projection de la personnalité, est irrépétable, unique, autant que la personnalité elle-même. A une personnalité unique correspondent une seule naissance et une seule mort.

Dans l'Égypte personnelle la métempsychose ne pouvait pas exister, de même que dans l'Inde impersonnelle, elle ne pouvait pas ne pas exister. Et nous savons effectivement que cette doctrine, la fleur de la mystique indienne, fut apportée d'Orient en Europe[4].

1. *Livre des Morts*, I, 22.
2. *Livre des Morts*, LXXXI-LXXXVIII.
3. Hérodote, II, 31.
4. Marche triomphale de Dionysos. Voyage de Pythagore dans l'Inde.

L

Le cœur, *ab*, est le lien qui unit le corps et l'âme, le nœud transcendant de la personnalité unique, divine. « Tu es moi, je suis Toi. »

Voilà pourquoi l'âme, après toutes les métamorphoses, retourne vers son corps. Des « constellations impérissables du Nord » elle descend dans la tombe et, ses deux mains posées sur le cœur de la momie, elle contemple avec amour son corps et son visage terrestres.

« O cœur de ma naissance ! cœur que je tiens de ma mère, cœur terrestre dont j'ai besoin pour mes métamorphoses, ne m'abandonne point... Tu es Moi en moi. Tu es mon Ka dans mon corps. Tu es *Khnoum* (dieu sculpteur) qui a sculpté mes membres[1]. »

Ces paroles signifient bien que le corps est la projection de l'esprit, de la personnalité. Voilà pourquoi l'affirmation absolue de la personnalité n'est point l'immortalité de l'âme, mais la résurrection de la chair.

LI

L'âme ne renaît pas dans le corps nouveau ; elle le traverse seulement, le « transfigure ». Ces métamorphoses lui sont nécessaires pour participer en même temps que toute créature, et le Créateur lui-même, à l'évolution créatrice. Les morts ne sont pas en repos, mais éternellement en action. « Mon Père agit jusqu'aujourd'hui, et J'agis aussi. » Ils luttent avec la mort et en

1. *Livre des Morts*.

sont vainqueurs, non seulement en eux-mêmes, mais aussi dans toute la chair cosmique. Les morts créent la vie avec les vivants.

LII

La chair de l'homme ne pouvant ressusciter qu'avec toute la chair cosmique, il faut les réunir. C'est pour cela que dans le sein du mort on place, au lieu du cœur enlevé, un scarabée sculpté dans une pierre précieuse, *Anteuchus Sacer*, représentant le cœur, ce petit soleil dans le corps de l'homme, et le soleil, ce grand cœur dans le corps du monde.

Le nom du scarabée — *kheper* — signifie : devenir, se métamorphoser. Cette métamorphose est précisément l'évolution créatrice, cette « charge entraînante capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort ».

LIII

C'est dans le même but que l'on place dans le cercueil, sous la tête de la momie, une feuille de papyrus avec la prière au dieu-soleil, Ra.

« O Mystérieux, Amon, qui veilles au ciel, tourne ton visage vers le corps de ton fils... n'oublie pas son nom ! Viens vers Osiris... (ici le nom du mort). Donne la chaleur à sa nuque. Il est l'âme du grand corps enterré à Héliopolis (du dieu Ra). Son nom est le Resplendissant, Celui qui est, le Vieux de jours. Il est Toi [1]. »

1. *Livre des Morts.*

LIV

Le soleil qui ressuscite doit réchauffer la nuque, le cervelet du mort. On retrouve, là encore, le matérialisme, mais ce matérialisme apparent recouvre un symbolisme véritable.

Faucon puissant aux larges ailes
Dont le vol traverse les cieux,
Toi qui, à travers le ciel souterrain,
Te hâtes dans ta course vigilante
Afin de te lever, le matin, à ta place,
Le plus mystérieux des dieux mystérieux !
Les morts s'animent par ta vie,
Tu rends le souffle aux narines qui ne respirent plus,
Tu dilates la gorge serrée.

C'est une prière au soleil levant. En voici une autre au soleil couchant :

Lorsque tu descends derrière l'horizon,
Vers le Maître de l'Éternité, le Roi Souterrain,
Tu apportes la lumière à ceux qui sont dans la mort,
Et, te glorifiant du fond de leurs cercueils,
Les défunts tendent vers toi leurs bras,
Ceux qui sont sous la terre se réjouissent !

LV

Penser que la force ressuscitante du soleil est uniquement physique, c'est ne rien comprendre à la résurrection égyptienne. Ici, le subjectif, le spirituel répond à l'objectif, au physique. Ce n'est pas en vain que le nom d'Osiris, soleil de la nuit, signifie : le plus Occulte des

dieux occultes, et le nom de Ra, soleil du jour : le Caché.

Pour que la résurrection puisse se parfaire au dehors, dans la chair de l'homme et du monde, elle doit commencer au dedans, « dans l'esprit et la vérité ». Voilà pourquoi, au Jugement dernier, les morts sont jugés devant la face de la Vérité, la déesse *Maat*. Sur l'un des plateaux de la balance on place le cœur de l'homme, sur l'autre, une petite statue de Maat ou une plume légère. Et l'homme dit à son cœur : « Mon cœur, cœur de ma mère, ne te lève pas, ne témoigne pas contre moi[1] ! »

Si la flèche de la balance ne tremble pas, si le plateau portant le cœur ne s'abaisse pas, l'homme est acquitté, et il prononce lui-même son acquittement devant la face d'Osiris :

« Je n'ai pas commis de mal ni de violence... je n'ai pas volé, ni tué, ni menti... ni forniqué ; je ne me suis pas courroucé jusqu'à la fureur... Je n'ai fait pleurer personne... Je n'ai pas éloigné le lait de la bouche du nourrisson... Je n'ai obligé personne à travailler au delà de ses forces. » — « Je fus le père des orphelins, l'époux des veuves. » — « J'ai nourri ceux qui avaient faim, abreuvé ceux qui avaient soif, habillé ceux qui étaient nus. » —« Je suis pur, je suis pur[2]. »

« Entre par la porte mystérieuse d'Amenti (l'autre monde) », répond Osiris. Et l'homme entre — ressuscite[3].

1. *Livre des Morts*, XIV.
2. *Livre des Morts*, CXXV.
3. *Livre des Morts*, XXVI.

Le Décalogue de Moïse ne s'est pas élevé jusqu'à de plus hauts sommets ; il n'y aura rien de plus élevé jusqu'au Sermon sur la Montagne.

LVI

Mais si le plateau portant le cœur s'abaisse, l'homme est condamné.

Le cœur est un être distinct de l'homme, une personnalité non pas empirique, mais transcendante, un Dieu qui habite dans l'homme. Le cœur lui-même ne peut pécher, et il se lève, témoigne contre l'homme, si celui-ci a commis un péché mortel. Alors, il ne retourne plus chez l'homme, se retire dans la Demeure des cœurs, région spéciale du monde d'outre-tombe, en vouant l'homme à la « seconde mort » sans résurrection. Mourir de la seconde mort est ce que les Égyptiens craignent par-dessus tout.

C'est ainsi que le subjectif répond à l'objectif, le soleil intérieur de la vérité, Maat, au soleil extérieur du monde, Amon-Ra.

Mais ce n'est point la vérité qui ressuscite les morts : c'est un autre soleil plus puissant.

LVII

Lorsqu'un scorpion mordit, pendant la nuit, Horus, fils d'Osiris, sa mère Isis cria vers le soleil, et le soleil ne se leva pas, et la nuit fut sur la terre jusqu'à ce que le dieu Thot, descendu du ciel, eût guéri l'enfant et l'eût rendu à sa mère. Depuis ce temps, les mères prononcent

sur les enfants malades la conjuration d'Isis : « Le soleil s'est arrêté et il ne bouge plus que l'enfant ne soit guéri et rendu à sa mère, comme jadis Horus fut rendu à Isis[1] ».

Tel est le miracle de l'amour, loi surnaturelle qui commande aux lois de la nature.

LVIII

Et par qui Osiris lui-même est-il ressuscité ?

Isis pleure sur lui : « Je suis ta sœur, je t'aime. Viens vers ta bien-aimée ! Viens vers ta sœur, ton épouse ! Lorsque je te vis, je sanglotai, je me lamentai, et ma voix s'éleva jusqu'au ciel, mais tu ne m'as pas entendue. Je suis ta sœur qui t'aimai sur la terre ; nul ne t'a aimé plus que moi ! »

Et à cet appel de l'amour ressuscitant, le mort se lève du cercueil.

LIX

Tu triomphes par l'amour...
Tes rayons pénètrent dans le cœur des abîmes...
Tu consoles l'enfant dans le ventre de sa mère
Avant qu'elle-même ne le console.

Ce sont là les paroles du plus grand roi d'Égypte, Aménophis IV, *Akhenaton Ouaenra*, Fils unique du Soleil. Celui qui le premier dit au Père : « Nul ne te connaît sinon ton fils, Ouaenra », fut le contemporain de Moïse, et peut-être ne fut-il point un moindre prophète.

1. Stèle de Metternich.

LX

Le cœur du monde est le soleil de l'amour. Le mystère du cœur et du soleil, c'est l'amour, et le mystère de l'amour, c'est la résurrection.

LXI

« Celui qui croit en Moi ne verra jamais la mort. » Osiris, l'ombre du Ressuscité, aurait pu dire cela.

OSIRIS ET LE MYSTÈRE DES DEUX

I

« N'avez-vous pas lu que Celui qui créa l'homme au commencement du monde créa un homme et une femme et dit : les deux ne seront qu'une seule chair?[1] »

C'est ainsi qu'il en fut au commencement du monde, dans le Testament du Père, et c'est ainsi qu'il devrait en être à la fin, dans le Testament du Fils, car ce n'est pas en vain que le Fils répète cette parole du Père.

Il devrait en être ainsi, mais cela n'est pas en réalité. « N'avez-vous pas lu? » Oui, nous avons lu, mais nous n'avons pas compris. C'est précisément là, dans le mystère du sexe, le mystère des Deux, que l'on peut le mieux saisir la coïncidence des deux Testaments dans le dogme immobile, dans la statique, et leur divergence dans la volonté motrice, dans la dynamique.

II

« Est-il possible que le chrétien doive accomplir l'acte sexuel hors de Dieu, comme à la gloire de Bélial?... Non, je reconnais et je confesse, qu'au moment de m'unir avec ma femme, je dois par l'esprit et le cœur me tenir devant Dieu, comme je me tiens devant Lui pendant

1. Math., XIX, 4-5.

l'office divin, lorsque je me trouve près de l'autel du Seigneur », écrit le père Oustinsky, un pieux prêtre russe orthodoxe, véritable chrétien, « en qui il n'y a nulle malice », à Wassily Rozanov, le seul penseur peut-être qui, durant deux mille ans de christianisme, ait soulevé la question religieuse du sexe.

« Que les époux mettent au chevet de leur lit l'image de la Sainte Vierge avec une veilleuse brûlant nuit et jour, et que la sainte Face les contemple de près, même pendant l'acte sexuel. » C'est ainsi que Rozanov poursuit la pensée du père Oustinsky. Mais ce n'est pas sans motif que celui-ci ajoute : « Que l'on n'aille pas qualifier mes paroles de blasphème ». Quel blasphème pourrait-il donc y avoir, si le mariage est un sacrement et si la parole du Père : « Les deux ne seront qu'une seule chair, » est répétée par le Fils?

Oui, il en est ainsi dans le dogme, mais non dans la sainteté. La sainte Face contemplant l'acte sexuel, ce n'est même pas un sacrilège, mais un transcendant manque de goût, une confusion de deux ordres, une dissonance aussi insupportable à l'oreille métaphysique que l'est à l'oreille physique le grincement d'un clou sur du verre.

« Je dois dans l'acte sexuel me tenir devant Dieu. » Je le dois, ma raison en tombe d'accord, mais je ne le puis, car toute ma chair, tout mon être physique proteste. Non, on ne pourra jamais unir ces deux feux : l'un d'eux doit s'éteindre, ou le feu du sexe, ou celui de la sainteté.

III

L'homme est un animal pudique. Mais qu'est-ce que la pudeur? D'où vient-elle? C'est par le mystère de la pudeur que, dans l'essence même du sexe, est posé le problème de son origine surnaturelle. C'est une énigme que Dieu nous a donné à résoudre.

IV

La face d'Istar, déesse assyro-babylonienne de l'amour, est recouverte d'un voile avec cette inscription : « Celui qui soulèvera mon voile mourra ».

La pudeur est le voile de la Face Divine dans le sexe.

V

« Et le Seigneur appela Adam et lui dit : Où es-tu? Et il répondit : J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai eu peur parce que j'étais nu[1]. »

Voilà de quelle source profonde vient cette peur de la nudité, peur transcendante du sexe — la pudeur. « Les deux ne seront qu'une seule chair », est-il dit avant le péché originel; mais lorsque l'homme tomba dans le péché, le voile de la pudeur tomba aussi sur lui, et il ne sera pas enlevé jusqu'au jour où l'homme « verra un nouveau ciel et une nouvelle terre ».

C'est là seulement, à cette profondeur, en ce premier point, que se rencontrent les deux Testaments; mais ensuite, plus ces deux lignes se prolongent, plus elles

1. *Gen.*, III, 9-10.

s'écartent l'une de l'autre, et surtout dans le sexe, le mystère des Deux.

VI

Selon la doctrine de Pythagore, il y a la terre et l'antiterre. De même il y a le sexe et l'antisexe. Ce sont les deux pôles d'une même force : l'attraction et la répulsion sexuelles, l'Éros et l'Antéros.

Le rapport des deux Testaments à ces deux pôles est inverse. Dans le Testament du Père, c'est le sexe qui est en Dieu; dans le Testament du Fils, c'est l'antisexe. Le premier Testament regarde en arrière, vers l'innocence du Paradis, vers la nudité de l'homme avant sa chute; le second regarde en avant, vers la rédemption, « les tuniques blanchies dans le sang de l'Agneau[1] ». Et l'on peut dire que l'essentiel des deux Testaments dans le mystère des Deux est la lutte éternelle du sexe contre l'antisexe, d'Éros contre Antéros.

VII

Le Christ bénit le mariage; le mystère de l'Église est l'union conjugale du Christ, le fiancé, avec l'Église, son épouse. Mais pour nous, tout cela c'est de l'algèbre sans arithmétique, une abstraction irréalisable, une noix vide.

On ne peut se représenter le Christ autrement que hors du mariage. La pensée même du sexe physique dans le corps du Christ, lorsqu'on la pousse jusqu'au bout, est un sacrilège inimaginable. C'est là que la répulsion

1. *Apoc.*, VII, 14.

sexuelle, la force de l'antisexe atteint à son point culminant. Le Fils de l'homme est engendré, mais n'engendre pas. Pour seulement imaginer que Jésus puisse engendrer, il faut perdre la raison ou renverser l'Évangile. Si même le sexe et l'Évangile, comme deux lignes parallèles, se rencontrent à l'infini, nous ne pouvons nous représenter cette rencontre.

VIII

La sainteté dans le sexe, l'union de l'amour sexuel avec le sentiment religieux est-elle possible? Non, répond toute l'expérience de la sainteté du Fils; oui, répond toute l'expérience de la sainteté du Père. Cette contradiction signifie que les deux Testaments ne se rencontrent que dans le point inerte du dogme, dans la statique, mais se séparent dans la révélation, la volonté motrice, la dynamique.

A ce que le père Oustinsky affirme dans le dogme : « Je dois dans l'acte sexuel me tenir devant Dieu », saint Grégoire le Théologien répond dans la sainteté : « L'union charnelle est l'œuvre ténébreuse de l'esclavage et de la passion. Celui qui s'accouple ne fait autre chose que de céder aux exigences impudiques de la chair ».

« Seigneur, nous sommes tous impurs devant vous », dit l'Église priant pour la purification des accouchées. Telle est la souillure du sexe que l'enfantement s'accompagne d'une sorte d'excommunication temporaire de la nouvelle accouchée. Béni métaphysiquement, le mariage est maudit physiquement. L'acte sexuel accompli dans l'église même serait une profanation inconcevable.

IX

Dans cette expérience de sainteté chrétienne, le juif Otto Weininger, converti au christianisme, s'accorde avec saint Grégoire le Théologien : « Tout ce qui s'appelle amour, sauf l'amour platonique, n'est simplement que de l'ordure. L'accouplement sexuel est un acte bestial, infâme, sans que l'on aille encore l'élever au degré du mystère le plus sacré[1]. »

« L'acte sexuel met entre l'âme de l'homme et Dieu une distance incommensurable », fait remarquer, avec une précision naïve, un théologien protestant.

Ainsi, la parole du Père et du Fils : « les deux ne seront qu'une seule chair », est complètement oubliée. Le Sexe est vaincu par l'Antisexe, l'Éros par l'Antéros.

X

« Pendant les jours où l'on célébrait les fêtes du dieu Liber (Bacchus), l'image du membre ignoble était placée sur des chariots et promenée à travers la ville avec de grands honneurs », dit saint Augustin, parlant des Phallophories, les processions du Phallus sacré, dans les mystères païens[2].

Et Weininger est d'accord avec saint Augustin : « Le phallus nous apparaît comme une chose ignoble au dernier point. C'est précisément pour cela qu'on se le représente toujours comme ayant un certain rapport avec Satan.

1. Weininger : *Sexe et caractère.*
2. De Civit. Dei, VII, 21.

Le centre de l'Enfer de Dante (centre de la terre) est occupé par les parties sexuelles de Lucifer. »

Ce qui veut dire que, dans le corps de l'homme créé par Dieu, le sexe a été incrusté par Satan. Ainsi la statique de l'Ancien Testament est renversée par la dynamique du Nouveau; le Fils est contre le Père.

XI

Suivant la doctrine occulte des Orphiques, « le nombril de la terre », le centre du monde, est l'*Omphalos* de Delphes, le phallus funéraire érigé au-dessus du tombeau du dieu Dionysos-Zagreus, déchiré et enterré : ὀμφαλός δ' ἐστιν ἀνδρεία[1]. Mais pour les chrétiens, le phallus est le centre de l'Enfer. C'est ainsi que la terre et le ciel se renversent.

XII

Dans la dynamique chrétienne, le sexe et l'antisexe combattent d'abord l'un contre l'autre, puis s'anéantissent. C'est alors le néant du sexe dans la religion, l'athéisme sexuel, qui est peut-être la source de tous les autres athéismes individuels et sociaux.

« Au fond, la célèbre question que l'un des héros du roman de Tchernychevsky, *Que faire?* pose à propos de la fidélité conjugale : « Pourquoi ne pas permettre à un « ami de fumer un peu dans sa pipe? » est restée sans réponse[2]. » Voilà qui est plus bas que la bestialité, car le mâle lui-même est jaloux, tandis que cela, c'est l'automatisme parfait, la mort absolue du sexe. Ici, le « centre de l'enfer » sort à la surface de la terre, l'abîme devient plaine. Et combien c'est plus horrible que toutes les horreurs sexuelles! Leurs feux infernaux ne sont rien auprès de cette froide abomination.

1. Philosophoum, V, 20.
2. Rozanov.

XIII

« L'esprit n'est plus là, et le cadavre du sexe contamine tout par sa pourriture... Je me demande si l'on ne pourrait pas envoyer au diable toute cette civilisation, car, sans nul doute, c'est du diable qu'elle vient[1]. »

Non, pas du diable, ou plutôt, ni du diable seul, ni des hommes seuls. C'est ici que les forces célestes s'ébranlent; l'axe du monde se déplace; le soleil retourne de l'été vers l'hiver, comme il a été prédit : « à la fin l'amour se refroidira ». Il s'est refroidi, et la terre est glacée : c'est la nuit polaire, la période glaciaire du sexe.

XIV

Le soleil du Testament du Père est le sexe circoncis, béni, marqué du sceau divin. Qu'est-ce en effet que la circoncision?

« Moïse prit sa femme (Séphora) et ses fils, les mit sur un âne et retourna au pays d'Égypte... Or il arriva que, comme il était la nuit sur le chemin, le Seigneur le rencontra et voulut le tuer. Alors Séphora prit un couteau de pierre, en coupa l'extrémité de la chair de son fils, la jeta à ses pieds et dit : En vérité tu m'es un fiancé

1. Rozanov.

de sang. Et le Seigneur s'éloigna et Séphora dit : Tu m'es un fiancé de sang à cause de la circoncision[1]. »

La circoncision, c'est le testament nuptial de sang et de chair, c'est l'union conjugale de l'homme avec Dieu. Chose étrange et effrayante. Et comment en parler avec nos mots impudiques et tranchants comme le scalpel qui dissèque le cadavre? C'est ici, en vérité, que « la langue se colle au palais et le papier brûle sous la plume[2] ».

Mais est-il moins effrayant de « manger Dieu », de se nourrir avec Son sang et Sa chair? « Quelles paroles étranges ! Qui pourrait les entendre ? » s'écrièrent effrayés les disciples du Seigneur, lorsqu'ils les entendirent pour la première fois.

XV

L'anneau de la circoncision est l'anneau des fiançailles.

« A travers la circoncision, cet anneau découpé dans la chair, l'homme contemple Dieu éternellement et involontairement[3]. » L'extrémité de la chair, son point le plus brûlant, le sexe, est consacré à Dieu, et c'est par cet anneau que l'Univers s'élève vers Dieu.

Qu'on suspende une chaîne d'or de la voûte du ciel.
Et je vous enlèverai tous, et la terre et la mer,
Et tout l'univers restera suspendu[4].

Les chaînons de cette chaîne, les anneaux de la circon-

1. *Ex.*, IV, 20-26.
2. Rozanov.
3. Rozanov.
4. *Iliade*, V.

cision, charnelle ou spirituelle, peu importe, nous les retrouvons non seulement dans Israël, mais aussi dans toute l'antiquité païenne, le Testament du Père.

XVI

Moïse trouva la circoncision sur le chemin de l'Égypte, car c'est l'Égypte qui est la source première du sexe sacré.

« Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine (Israël) conviennent eux-mêmes qu'ils ont appris la circoncision des Égyptiens », relate Hérodote[1].

Sur une palette d'ardoise de l'antiquité prédynastique (Ve-VIe millénaires), les guerriers d'une peuplade à demi-sauvage du Nord-Est de l'Afrique, ennemie de l'Égypte, sont déjà circoncis. Chez les Égyptiens eux-mêmes, la circoncision existait dès l'âge de pierre. Voilà pourquoi Séphora emploie, non le nouveau couteau de fer (le fer, origine de la guerre, vient des fratricides Set et Caïn), mais l'antique et pacifique couteau de silex.

XVII

Dans ce même âge de pierre, les Égyptiens enterrent les morts dans la position repliée de l'enfant dans le ventre de la mère afin qu'il leur soit plus facile de naître dans l'autre monde, de ressusciter. Ainsi, en Égypte, la première idée de la résurrection est unie à l'idée du sexe, et jamais plus ces deux idées ne se sépareront.

1. Hérodote, II, 104.

XVIII

Un jour le Thébain Pamylès entendit, sortant des profondeurs du temple d'Amon, une voix mystérieuse : « Annonce aux mortels la naissance d'Osiris, le Grand Roi, Sauveur du Monde[1] ». En souvenir de cette « Bonne Nouvelle » fut établie dans toute l'Égypte la fête des Pamylies, des phallophories, présentations solennelles du phallus d'Osiris.

Hérodote en parle dans ces termes : « Les Égyptiens, au lieu de phallus, ont inventé des figurines humaines, d'environ une coudée de haut, qu'on fait mouvoir au moyen d'une corde. Les femmes portent dans les bourgs et les villages ces figurines dont le membre viril n'est guère moins grand que le reste du corps. Un joueur de flûte marche en tête, et les femmes suivent en chantant les louanges de Bacchus. Mais pourquoi ces figures ont-elles un si grand membre, et pourquoi les femmes ne mettent-elles en mouvement que ce membre? Il y a à ce sujet une parole sacrée que je ne dois pas révéler[2] ».

XIX

D'après Plutarque, l'Osiris Ithyphallique (au phallus dressé) « est le symbole de la fécondité ». Les savants modernes l'ont cru et n'ont rien vu d'autre dans la religion égyptienne du Phallus que le naturalisme sexuel, grossier et vulgaire. C'est le propre des savants modernes

1. Plutarque : *Isis et Osiris.*
2. Hérodote, II, XLVIII.

que de ramener la profondeur religieuse à la platitude. Mais le lien du sexe avec la procréation est si évident qu'il n'y a là rien à cacher ni à révéler. Quel serait donc le mystère de la « parole sacrée » qu'Hérodote n'ose pas révéler?

Et enfin, ce n'est pas à la mort, mais à la vie que se rapporte la procréation des enfants. Pourquoi donc tous les dieux de l'Égypte, dans leurs images ithyphalliques, sont-ils des morts?

Voici Osiris sortant du cercueil, les bras et les jambes enveloppés de langes mortuaires et les déchirant avec son phallus dressé, comme un Lazare ithyphallique. Qu'est-ce donc? Comment les Égyptiens, les hommes les plus pieux et les plus sains du monde, selon Hérodote, pouvaient-ils en arriver à une image aussi monstrueuse et sacrilège?

XX

Les moines coptes chrétiens, lorsqu'ils virent sur les murs des sanctuaires et sur les sarcophages l'Osiris ithyphallique, s'empressèrent, pleins d'horreur et de dégoût, de gratter, de briser à coups de marteau, de détruire « le membre infâme », « le centre de l'Enfer ». Car la terre se renversa à leurs yeux, et c'est en enfer que se transforma le ciel égyptien. Mais, si opposés que soient ces deux pôles, la sensation sexuelle transcendante reste la même sur l'un et l'autre.

XXI

Et c'est ici que commence la « parole sacrée » de l'Égypte sur le sexe.

« Le sexe dépasse les limites de la nature ; il est hors et au-dessus d'elle... C'est l'abîme qui mène aux antipodes de l'Univers ; c'est l'unique image de l'autre monde qui nous apparaît dans ce monde-ci[1]. »

Dans le mur infranchissable qui sépare les deux mondes, il n'est qu'une seule fenêtre : le sexe. Dieu lui-même la perça dans la chair d'Adam et de nouveau la ferma par la chair, mais par une autre chair, transparente, comme la vitre de la fenêtre. Et ce n'est que par cette vitre que nous pouvons jeter un coup d'œil de ce monde dans l'autre.

Le sexe est l'unique contact de notre chair et de notre sang avec l'au-delà.

XXII

La soif sexuelle est la soif de la science, la curiosité transcendante.

Adam goûta à l'Arbre de la science, l'Arbre de la Mort, « connut Ève » et mourut. Nous aussi nous connaissons la mort dans l'amour, nous mourons avant la mort dans les extases de l'amour ; nous nous en allons « là-bas » pour un instant et nous en revenons « ici ». Mais pour revenir il nous faut oublier ce que nous avons vu dans l'autre monde. Nous oublions tout ; les Égyptiens s'en souviennent confusément.

La mort à travers le sexe, et le sexe à travers la mort, telle est la sensation, la connaissance que l'Égypte a de Dieu. C'est la connaissance la plus opposée à la nôtre.

1. Rozanov.

XXIII

« Les deux ne seront qu'une seule chair. » Seront, mais ne le sont pas encore dans l'amour procréateur, mortel, car tout ce qui naît meurt ; ils ne le seront que dans l'amour immortel, ressuscitant.

Non, ce n'est pas la procréation, la fécondité, ce n'est pas la naissance et la mort que symbolise le phallus d'Osiris, mais la résurrection.

XXIV

« O Dieux sortis du phallus, tendez-moi vos bras ! » supplie un mort se levant du cercueil[1]. Les dieux sont sortis du sang du phallus du Dieu primordial, Atoum, qui s'est châtré lui-même.

Ainsi l'Égypte « connaît inconsciemment », selon le mot de Dostoïevsky, non seulement le sexe en Dieu, mais aussi l'antisexe, et c'est ce rapprochement des deux pôles qui fait pressentir l'union du Père avec le Fils dans l'Esprit, du Premier Testament avec le Second dans le Troisième, car le mystère des Deux ne s'accomplit que dans le mystère des Trois.

XXV

« O phallus d'Osiris, se dressant pour l'extermination des rebelles (ennemis de Dieu) ! Je suis par ton phallus plus fort que les forts, plus puissant que les puissants », confesse un mort ressuscité. Cela signifie que le sexe est

1. *Livre des Morts*, XVIII.

l'instrument de la force ressuscitante. De même que la mort est vaincue par la mort, le sexe est vaincu par le sexe : c'est là le chemin qui mène à travers le sexe, à travers la mort, vers la résurrection.

XXVI

Dans le frontispice du chapitre CLIV du Livre des Morts : *Comment empêcher le corps de se corrompre ?* le disque solaire à trois rayons descend sur la momie étendue d'Osiris, au-dessus de la région du sexe, et le rayon du milieu simule un phallus dressé : le mort s'accouple avec le Soleil ressuscitant. « Je ne connaîtrai pas la corruption, le ver ne me touchera pas. Je suis, je suis ! Je vis, je vis ! Je croîs, je croîs ! Je ne connaîtrai pas la corruption. »

XXVII

Une autre image nous montre la moisson germant du corps d'Osiris : il est des pieds à la tête hérissé d'une épaisse toison d'épis, tels des dards ou des phallus dressés[1].

Selon la biologie moderne, le sexe a son siège non seulement dans les parties sexuelles, mais dans tout le corps, dans chacune de ses cellules. Il est plus vaste que le corps ; il n'est pas dans le corps, mais le corps est en lui[2].

Dans le *Livre des Morts,* le phallus du dieu Osiris

1. Champollion : vol. I, pl. XCIX.
2. Weininger : *Sexe et caractère.*

s'identifie avec le dieu lui-même. Voilà pourquoi tout le corps ressuscitant est phallique, saturé par le sexe, non par le sexe grossier, terrestre, mais par le sexe subtil, spirituel, astral, cosmique, par la force ressuscitante, car le mort doit se ressusciter, s'engendrer soi-même dans l'éternité.

XXVIII

Que faut-il entendre par le sexe astral ?

« Le sexe n'est plus le corps... Le corps tourbillonne autour de lui comme un fantôme éphémère, l'enveloppe et le cache. C'est le noumène immortel et transcendant, la face en nous de « Celui qui est ». « Je suis Celui qui est — Iahvé — ainsi tu m'appelleras », dit le Seigneur... « Le morceau même de limon dont cette partie (sexuelle) est formée est d'une tout autre nature que le reste du corps, et ne lui ressemble que comme le fer météorique ressemble au fer ordinaire... Le sexe est une incrustation dans le corps[1]. »

Voilà pourquoi les Égyptiens, tranchant parfois le phallus du mort, enlevant « l'incrustation », l'embaument séparément et le mettent à côté de la momie, dans une petite obélisque en bois doré, simulant le rayon solaire, le phallus divin : c'est encore une autre forme de l'accouplement du mort avec le soleil.

Et voilà pourquoi Isis retrouve toutes les parties du corps déchiré d'Osiris, sauf le phallus ; « l'incrustation » est enlevée, le phallus a disparu : il s'en est allé là d'où

1. Rozanov : *Le Monde occulte.*

il était venu, de ce monde-ci dans l'autre. Et la déesse remplace le membre humain, empirique, terrestre, par un phallus surnaturel, transcendant, divin, par « l'image sacrée » en bois de sycomore. C'est elle précisément qui, dans les phallophories égyptiennes, symbolise la résurrection.

XXIX

Le Fils se détourne du sexe paternel. Pour le Fils, c'est ce qu'il y a dans le Père de plus terrible, de plus mystérieux, de plus invisible, de plus inconcevable, de plus transcendant. Et pour nous aussi, qui vivons sous le Testament du Fils, le sexe est inconcevable dans le Père.

Parlant de la fille d'Israël, le Seigneur dit : « Passant auprès de toi, je te vis étendue par terre, baignée dans ton sang. Et je te dis : Vis dans ton sang... Et tu grandis et tu parvins à une parfaite beauté; tes seins se sont dressés, tes cheveux ont poussé et ce fut pour toi le temps de l'amour. Et j'étendis le pan de mon manteau sur toi et je couvris ta nudité... Et tu fus à Moi[1]. »

Nos yeux lisent, mais ne voient pas. C'est là le sens des paroles de Sephora : « tu m'es le fiancé du sang par la circoncision »; c'est l'union nuptiale de Dieu avec Israël. Dieu est l'époux, et Israël, l'épouse. A travers le sexe masculin empirique circoncis (circoncision — castration atténuée) apparaît le sexe transcendant, féminin, car,

1. Ézéch., XVI, 6-8.

d'après Weininger, tout Israël est le Féminin absolu[1].

Et le « feu dévorant » de Iahvé n'est que le feu de la jalousie sexuelle.

« Tu as forniqué... Formant des images masculines (des phallus) tu t'es prostituée... tu t'es offerte aux passants des grands chemins... Mais je vais assembler tous ceux qui t'ont aimée et je leur découvrirai ta nudité et ils verront ta honte... Et je te livrerai à ma fureur sanglante[2]. »

Là encore, nos yeux lisent, mais ne voient pas, et s'ils voient, nous nous détournons, épouvantés. Il ne pourrait d'ailleurs en être autrement : pour ceux qui sont plongés dans l'empirique, le transcendant est épouvantable et répugnant.

Mais il suffit de comparer ces paroles avec les images des sarcophages et des sanctuaires égyptiens pour comprendre que le dieu de l'Égypte, Amon-Ra-Osiris, et le Dieu d'Israël, Iahvé-Élohim, sont un seul et même Dieu ithyphallique, et que la religion du phallus est la religion de tout le Testament du Père.

XXX

Qu'est-ce donc, en dernier lieu, cette religion du sexe ? Quel en est le sens et le but?

L'Égypte est sous le signe du sexe sacré; nous sommes sous le signe du sexe maudit. Autrement dit, le sens et le but de l'Égypte, c'est la paix et la vie éternelle, la résurrection des morts; et notre but, notre sens à nous,

1. Weininger : *Sexe et caractère.*
2. Ézéch., XVI, 17-38.

c'est la mort et le meurtre, l'éternelle guerre. « Ressuscite ! » tel est le commandement de l'Égypte, et le nôtre : « Tue ! » Si donc nous voulons revenir de la guerre à la paix, il nous faut nous souvenir du Testament du Père, du sexe sacré.

XXXI

Osiris se dit en égyptien *Usiri;* Isis, *Usirit.* Un seul mot avec deux terminaisons, masculine et féminine : Lui et Elle ; Androgyne, Homme-Femme.

XXXII

Le Scarabée sacré du soleil est aussi Lui et Elle, mâle et femelle. Son nom, *Kheper,* signifie : « être, devenir », s'engendrer spontanément, naître sans père ni mère. Il est son propre père et sa propre mère ; il s'accouple avec lui-même, dépose la semence dans le sol, la mélange à la terre et, lui donnant la forme d'un œuf, d'une sphère, la roule comme le soleil, de l'orient à l'occident. Le vieux scarabée meurt, le jeune éclôt de l'œuf, comme l'âme de la momie, et s'envole, ailé, vers le soleil. Ce vol est l'extase de l'amour parfait.

XXXIII

Dans le « Conte des deux frères », le plus ancien du monde, Bata-Osiris, tenté par la femme de son frère Anoupe-Set, se fait eunuque. Bata dit à sa femme : « Je suis femme comme toi. »

« Il y a des eunuques qui se sont faits eunuques eux-

mêmes pour le Royaume des Cieux[1]. » Ces paroles de Jésus, Bata semble les avoir entendues. Mais Bata-Osiris qui se fait eunuque, et Osiris ithyphallique ne sont qu'un seul et même dieu. Cette « castration » virtuelle est le phallisme véritable, mais inverse, retourné sur son axe : le sexe empirique disparaît, le sexe transcendant apparaît. La castration « pour le royaume des cieux » est le sexe le plus ardent dans l'antisexe même, Éros dans Antéros : ce n'est pas l'absence du sexe, mais sa plénitude — la coupe pleine de l'amour parfait élevée vers Dieu.

XXXIV

D'après la biologie moderne, « dans le monde humain comme dans le monde animal et végétal, il n'y a point d'individus à un seul sexe ; tous sont intermédiaires entre les deux pôles, le masculin et le féminin[2] ».

Dans chaque homme il y a une femme cachée, et dans chaque femme, un homme. La grâce suprême chez l'homme, c'est la douceur féminine, et chez la femme c'est le courage viril. Le sexe transcendant est le pôle opposé du sexe empirique.

C'est pourquoi en Égypte tout mort, femme ou homme, étant « Osiris », on ajoute au menton de la momie féminine l'étroite et longue barbiche nattée d'Osiris. C'est avec cette même barbiche et en vêtements d'homme qu'est représentée, après son avènement au trône, la reine Hatchopsitou, épouse du pharaon Toutmès III, véritable Vénus-Barbue.

1. MATH., XIX, 12.
2. WEININGER : *Sexe et caractère.*

Et c'est pourquoi, dans le corps du dieu Osiris déchiré, Isis remplace le phallus disparu par l'image sacrée, par son propre phallus transcendant. N'est-ce pas ridicule, monstrueux, absurde? Peut-être, mais pour tous ceux qui sont plongés dans l'empirique, tout le transcendant n'est qu'une absurdité monstrueuse.

XXXV

Et là encore Israël fait écho à l'Égypte.

« Dieu (*Élohim*) créa l'homme à son image; il *le* créa à l'image d'Élohim, il *les* créa mâle et femelle[1]. » D'abord : *le*, et ensuite : *les*. L'image de Dieu est dans l'Homme. Deux en Un; non pas Adam, mais Adam-Ève, car Dieu lui-même est deux Dieux, Lui et Elle, Homme et Femme.

Et le Talmud explique la Genèse : « L'homme et la femme furent au commencement un seul corps à deux faces, mais ensuite, le Seigneur les trancha en deux et donna à chaque moitié l'épine dorsale[2] ».

C'est exactement de la même façon que Zeus, dans le mythe de Platon, tranche les Androgynes, « comme l'on tranche avec un cheveu les œufs que l'on sale[3] ».

XXXVI

Le mystère de l'Un dans le mystère des Deux, c'est la personnalité dans le sexe. « La Personnalité est l'équinoxe des deux sexes[4]. »

1. *Gen.*, I, 37.
2. Midrasch Bereschit Rabba.
3. Platon : *Sympos.*
4. Rozanov.

« Vivre dans la dualité sexuelle, c'est marcher sur la route de la mort. Celui qui goûte à sa racine goûtera aussi à ses fruits. Ce n'est qu'une personnalité intégrale qui puisse devenir immortelle[1]. »

Le sexe est la moitié, masculine ou féminine, de l'individu. La racine de la mort est la scission sexuelle de la personnalité en deux moitiés. C'est par cette fente, « où passa le cheveu qui trancha l'œuf », qu'entre la mort. Vaincre la mort, ressusciter, c'est rétablir la personnalité intégrale, guérir la plaie béante du sexe. La personnalité intégrale est fermée, scellée, close pour la mort comme la sphère parfaite, la boule du Scarabée et celle de l'Androgyne dans le mythe de Platon.

XXXVII

L'amour sexuel est la voie inachevée et inachevable vers la résurrection. Vainement les deux moitiés séparées aspirent vers le tout. Elles s'unissent et se divisent, veulent ressusciter et ne le peuvent, naissent et meurent toujours.

La volupté de l'amour est l'avant-goût de la résurrection de la chair mêlé d'amertume mortelle, de dégoût, de honte et de crainte. Cette antinomie est ce qu'il y a de plus étrange et de plus transcendant dans le sexe. Suprême volupté et suprême douleur — l'Amour et la Mort.

XXXVIII

Le premier homme immortel, avant sa chute, est un

1. W. Soloviev.

Homme-Femme, Adam-Ève, et le Dernier, le Ressuscité, l'est aussi.

« Regardez-le. C'est le plus beau visage de la terre, un visage d'une douceur céleste. Sous les traits virils transparaît une grâce féminine, virginale. Il y a en Lui la perfection, la plénitude de l'Homme, sphère parfaite — qui ne saurait être dans ce qui est uniquement masculin ou uniquement féminin[1]. »

Il doit en être ainsi de Celui qui triomphe de la mort par la mort, du sexe par le sexe.

XXXIX

Saint Clément d'Alexandrie nous a conservé une parole du Seigneur non recueillie dans les Évangiles, un *agraphon*.

« Salomé lui demandant : Quand viendra ton règne? Jésus lui répondit : Lorsque deux seront un, et que le masculin sera féminin, et qu'il n'y aura ni homme ni femme[2] ».

Horreur, folie, ténèbres, suprême perversion sexuelle? Ou joie inespérée, sagesse inconnue, partie invisible du spectre solaire — lumière ultra-violette, rayons obscurs?

XL

Le sexe est le radium, la source des rayons obscurs, le soleil nocturne dans le corps de l'homme et dans celui de l'univers. Le radium brûle, meurtrit, blesse, mais il

1. Rozanov : *La face ténébreuse.*
2. Clém. d'Alex. : *Strom.*, III, 13, 92.

vivifie aussi, guérit, ressuscite. Que l'on retire du monde ce soleil nocturne, et le soleil du jour s'éteindra lui aussi.

XLI

L'une des brûlures du radium sexuel de l'Égypte est l'androgynisme divin, l'autre, l'inceste divin.

L'union conjugale des frères et des sœurs est entre toutes sacrée. « Ma sœur — mon épouse », telle est en Égypte la plus pure des paroles d'amour.

Les pharaons sont les « fils du dieu Soleil », et seuls les enfants nés des unions incestueuses, « sacrées », conservant dans leurs veines « la pureté du sang solaire », ont le droit d'hériter de la couronne royale.

XLII

Que Ramsès II ait épousé ses deux filles, c'est un fait dont nous ne sommes pas certains; mais nous savons sûrement que, dans la lignée des Psamétiches, pharaons d'Égypte, comme dans celle des Séleucides, rois de Syrie, soumis à l'influence égyptienne, il existe des mariages « divins » des pères avec leurs filles et des fils avec leurs mères. Seleucus Ier, divorçant d'avec sa femme Stratonique, la marie à son fils, et Antiochus se fiance avec sa propre mère, Cléopâtre-Séléné : ce sont les fiançailles du dieu Soleil avec la déesse Lune.

XLIII

L'inceste des hommes imite celui des dieux, car toutes les unions conjugales des dieux sont incestueuses.

Chaque matin le dieu Soleil, Ra, naît de la déesse du ciel, Nouit, et chaque midi il conçoit d'elle, comme son époux, un nouveau soleil. « Je suis Ra qui féconde sa mère. »

Isis est sœur, épouse et mère d'Osiris ; il naît d'elle dans l'autre monde — ressuscite. « Prends dans ta bouche le sein d'Isis, ta sœur, et suce de tes lèvres le lait de ta mère[1]. »

Ce ne sont plus là des nombres simples, mais des logarithmes de perversions sexuelles — toute une échelle d'incestes. Et voici enfin leur limite métaphysique : « Toi, Scarabée aux ailes pliées, tu nais comme ton propre fils », dit-on au Dieu primordial, Atoum-Ra, l'Homme-Femme.

Ainsi, l'échelle ascendante des incestes mène vers la bisexualité divine, la Personnalité parfaite : « Lorsque deux seront un, et que le masculin sera féminin et qu'il n'y aura plus ni homme ni femme, viendra le Règne des cieux ».

XLIV

Dans *La Terrible vengeance*, un des contes les plus magiques de Gogol — le plus magique des écrivains du monde, parce que le plus imprégné du radium sexuel — un vieux sorcier est amoureux de sa propre fille, Catherine. « Horreur, horreur ! » répète Gogol, mais il ne se rend pas compte lui-même de ce qui se passe en lui ; il est séduit par ces « miracles du radium », comme s'il pressentait confusément le surnaturel dans ce qui est « contre nature ». C'est de ces séductions-là qu'il périt, consumé par les brûlures des rayons obscurs.

1. Inscription de la pyramide d'Ounas.

XLV

Le sorcier, amoureux de sa fille, est un être satanique, un Antéchrist. Mais, selon Weininger, les enfants les plus innocents éprouvent dans leurs rêves une attraction sexuelle pour leur mère[1]. Nos premiers, nos plus purs rêves d'amour sont donc incestueux.

Ainsi, dans la nature même du sexe, nous trouvons le « contre nature », et peut-être le surnaturel. Quelqu'un est passé ici laissant dans les ténèbres sa trace lumineuse ; il est venu de *là-bas*, de l'éternité dans le temps, et sa trace est la loi de la procréation ; il s'en est allé là-bas, du temps dans l'éternité, et sa trace, c'est le « crime sexuel » sacré.

XLVI

L'inceste d'Œdipe est une tragédie sans issue, une énigme indéchiffrable du Sphinx venu d'Égypte, parce qu'ici, en Grèce, le sens des incestes divins est déjà perdu : la tragédie est le mystère incompris.

XLVII

« Le sexe dans ses perversions semble lutter contre la nature pour abolir ses lois... On dirait qu'un trou se creuse dans les entrailles de l'univers, semblable à un

1. Weininger : *Sexe et caractère.*

entonnoir étroit, et tout au fond de ce trou, nous apparaît soudain un autre monde, un autre ciel aux astres inconnus, un paradis où embaument des lis qui ne sont pas ceux de nos vallées [1] ».

Comment le sexe pourrait-il ne pas lutter contre la nature, ne pas abolir ses lois, alors que sa loi empirique est la naissance et la mort éternelle, et sa volonté transcendante, la résurrection, l'éternelle vie ?

XLVIII

En quoi l'inceste est-il horrible ?

« Les deux fils de Noé, Sem et Japhet, tenant le manteau dans leurs mains et détournant les yeux, marchaient à reculons vers leur père afin de couvrir sa nudité [2]. » Les enfants se détournaient de la nudité de leur père, suivant le cours naturel du sexe dans le temps, car telle est la loi universelle de la vie : tout est emporté au fil du temps. Ce n'est que dans l'inceste que cette loi est renversée : celui qui est né se tourne vers ce qui l'a fait naître, engendre d'où lui-même fut engendré, faisant ainsi reculer le temps, obligeant le fleuve à remonter son cours. Il se produit dans le corps même de l'homme une sorte d'entorse monstrueuse et transcendante — le renversement du temps.

C'est là l'horreur de l'inceste. Et où est sa séduction ?

La loi du temps, la loi du sexe, c'est la naissance et la mort. Dans le plus monstrueux des crimes sexuels, l'in-

1. Rozanov.
2. *Gen.*, IX, 3.

ceste, l'homme se révolte contre cette loi. Ne voulant pas mourir, il ne veut pas naître. Si le courant du sexe et du temps emporte tout vers la mort, il faut obliger ce courant à retourner en arrière. Poursuivi par le « dernier ennemi », la mort, l'homme fuit, mais soudain s'arrête, se retourne pour combattre l'ennemi face à face, et peut-être triompher.

Lui-même ne pourrait le faire, mais les dieux, dans l'inceste sacré, le font pour lui, et l'homme imite les dieux.

Certes, l'Égypte n'en avait pas conscience et n'en parlait pas comme j'en parle. Tout y est obscur et muet. Mais n'est-il pas d'autant plus surprenant que, l'œil n'y voyant pas encore, la main, tâtonnant dans les ténèbres, ait déjà touché et trouvé ?

XLIX

Faut-il ajouter que l'énigme du Sphinx est déchiffrée, que la loi des incestes sacrés est abrogée pour nous par Celui qui dit : « Moi et mon Père, Nous sommes Un » ?

L

Et voici enfin la suprême, la plus profonde brûlure des rayons obscurs — l'amour sexuel des vivants pour les morts.

Gogol connaissait cela aussi. Une belle sorcière chevauche dans un galop frénétique un jeune écolier, Thomas Brutus. Mais en prononçant une prière il s'en délivre, la chevauche à son tour et, après l'avoir fait galoper à mort, en devient follement amoureux.

« S'approchant du cercueil, il contempla craintivement le visage de la morte, frémit et referma les yeux... Oh, la terrible, l'aveuglante beauté !... Il n'y avait dans le visage rien de terne, de trouble ni de mort ; il était vivant comme la vie même [1]. »

La vie, le sexe à travers la mort, telle est la séduction de cette horreur.

C'est ici, en vérité, qu'un trou se creuse dans les entrailles de la terre et qu'à travers l'étroit entonnoir nous apercevons un autre ciel aux astres inconnus, un paradis où embaument des lis qui ne sont pas ceux de nos vallées.

LI

« Quant aux femmes de qualité, lorsqu'elles sont mortes, on ne les remet pas sur-le-champ aux embaumeurs, surtout celles qui furent renommées par leur beauté, mais seulement après trois ou quatre jours, alors que commence la décomposition. On prend cette précaution de peur que les embaumeurs n'abusent des corps qu'on leur confie », relate Hérodote [2].

Hérodote ne comprend rien à cette horreur qu'il expose avec une grossièreté morale, presque égale à la nôtre. Nous n'y comprenons rien non plus, nous « chrétiens », qui tolérons la prostitution, — cet accouplement avec des cadavres vivants.

Mais Dante, en donnant un suprême baiser à Béatrice dans le cercueil, aurait peut-être compris mieux que

1. Gogol : *Wiy.*
2. II, 89.

nous. Les vivants n'aiment du véritable amour que les morts : c'est seulement dans la séparation éternelle que l'amant comprend que l'amour mène à la résurrection.

« Les fils de la résurrection ne se marient pas, car ils sont semblables aux anges [1]. »

Mais qu'est-ce donc que l'amour, sinon le plus céleste des sentiments terrestres, le songe d'un ange qui, endormi sur la terre, rêve du ciel ? Et pourquoi les « fils de la Résurrection » sont-ils aussi les « fils de la Demeure Nuptiale », selon l'Évangile ?

Le sexe déchu est-il aboli ou transfiguré dans le sexe sacré ? Toute la question est là.

LII

Et voici que de nouveau je ne sais comment exprimer des choses sacrées avec nos paroles maudites ; de nouveau « ma langue se colle au palais, le papier brûle et se réduit en cendre sous ma plume ».

A Abydos, dans le temple du pharaon Séti Ier, sur le sarcophage en basalte noir d'Osiris, et dans la chapelle secrète du grand sanctuaire de Danderach, une même image se répète : sur la couche mortuaire est étendue, enveloppée d'un linceul, la momie d'Osiris ressuscitant, au phallus dressé. La déesse Isis, sous la forme d'un épervier aux ailes déployées, descend vers lui et, vivante, s'accouple avec le mort [2].

1. Luc, XX, 35-36.
2. Mariette : *Danderach*, IV, 68-70, pl. 90. — Moret : *Rois et dieux d'Égypte*, 36, pl. 10.

« Le visage d'Isis rayonne. Entourant Osiris de ses ailes, elle se lamente sur son frère... Elle dresse les membres de celui dont le cœur a cessé de battre, et tire la semence du mort[1]. »

La sœur s'accouplant avec le frère, la mère avec le fils, l'animal avec le cadavre, — quel amas d'horreurs et d'abominations sexuelles jusque dans le Saint des Saints, le cœur même de l'Égypte !

Oh ! certes, nul parmi les impies, les castrats, les débauchés que nous sommes ne se demande comment la fleur la plus parfumée, la plus céleste de la terre — l'Égypte — a pu éclore de cette horreur, de cette abomination !

LIII

Viens dans ta demeure, viens dans ta demeure, Bien
O le premier né d'entre les morts ! [aimé !
Tous nos cœurs ne sont-ils pas enivrés
D'amour pour toi, l'Être Bon, le Triomphant ?
Les hommes et les dieux tendent leurs bras vers toi,
Te cherchant comme l'enfant cherche sa mère...
Viens donc vers nous !... Viens dans ta demeure !...
Regarde-moi, je suis ta sœur !
Je t'aime, ne t'éloigne pas !
O bel adolescent, viens dans ta demeure,
Je veux te revoir, je veux te revoir !
Viens chez ta sœur, chez ton épouse,
O toi dont le cœur a cessé de battre !
La face des dieux et des hommes se tourne vers toi
Et tous ensemble te pleurent...

1. Hymne à Isis.

Lorsque je te vis, je sanglotai,
Et ma voix s'éleva jusqu'au ciel,
Mais tu ne m'as pas entendue.
Je suis ta sœur qui t'aimai sur la terre,
Nul plus que moi ne t'a aimé. Viens !

C'est ainsi qu'Isis se lamente sur le corps d'Osiris mort.

LIV

Et le *Cantique des Cantiques* fait écho à l'Égypte :

J'ai cherché pendant la nuit, sur ma couche,
Celui qu'aime mon âme ;
Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé...

Tu m'as ravi le cœur, Sulamite,
Par un seul regard de tes yeux ;
O ma fiancée, ma sœur,
Tu m'as ravi mon cœur...

Imprime-moi, mon frère, comme un cachet sur ton
Mets-moi comme une bague sur ton doigt, [cœur.
Car l'amour est fort comme la mort !

Voici deux mille ans que l'Église chante ce cantique d'amour triomphant et nous ne l'entendons pas, nous ne le comprenons pas, pauvres impies, malheureux castrats, misérables débauchés que nous sommes ! En vérité, il faut avoir dans les veines le sang d'un mort pour ne pas comprendre qu'il n'est pas et qu'il ne sera jamais sur la terre d'amour plus grand que celui-là. « Nul sur terre ne t'aima plus que moi ! » — « L'amour est fort

comme la mort. » Voilà bien l'amour à travers la mort — la résurrection.

LV

Le premier Osiris, déchiré, est l'ombre du Crucifié; le second, ressuscitant, est l'ombre du Ressuscité; et le troisième, celui que nous n'osons même pas nommer ni regarder en face, de *Qui* est-il l'ombre?

LVI

L'Apocalypse est liée à la Genèse plus intimement que l'Évangile par les rameaux de l'Arbre de la Vie « dont les feuilles guérissent les peuples[1] ». Elles guérissent toutes les plaies, et aussi la plaie béante du sexe.

L'Évangile connaît les « eunuques qui se sont faits eunuques pour le Royaume des Cieux », et l'Apocalypse connaît la « Femme enceinte revêtue de soleil ». Dans l'Évangile, le Fiancé est sans l'Épouse, et dans l'Apocalypse est le mystère nuptial de l'Agneau : « Et l'Esprit et l'Épouse disent : viens! »

« Viens chez ta Bien-aimée, viens chez ta Sœur. Imprime-moi comme un cachet sur ton cœur. » Ces paroles de l'Épouse, tout le Testament du Père, de l'Égypte à Israël, les a entendues. Mais tant que le Testament du Fils, de l'Évangile à l'Apocalypse, ne les aura pas entendues à son tour, le chemin commencé du mystère de l'Un vers le mystère des Trois à travers le mystère des Deux ne sera point achevé.

1. *Apoc.*, XXII, 2.

LA FIN DE L'ÉGYPTE

I

« Ainsi a dit l'Éternel : l'Egypte sera désolée parmi les pays désolés, ses villes seront au nombre des villes désertes, et on reconnaîtra que je suis l'Éternel[1]. »

Cette prophétie s'est accomplie, et aujourd'hui encore s'accomplit. Sur d'autres pays, la dévastation passe une fois; sur l'Égypte, elle passe éternellement; la mort sur d'autres peuples souffle une fois, et ils meurent; la mort de l'Égypte n'a pas de fin.

II

Le soleil rouge se couchant sur la vallée de Thèbes, inondée par le Nil, se reflète dans l'eau, entre les colosses de Memnon, gigantesques pharaons d'argile, croisant leurs mains sur leurs genoux dans un calme solennel. Au loin, au seuil du désert, s'allonge comme au temps d'Abraham une caravane de chameaux. Et lorsque l'eau se retire, les hautes herbes de la vallée, champ de bataille titanique, sont jonchées de colosses abattus.

Toute l'Égypte est ce champ de bataille.

III

« A Biban-el-Moluk, la Vallée des Rois, d'innombrables

1. Ézéch., XXX, 6-8.

momies sont éparpillées, profanées, déshabillées, brisées. Les passants foulent aux pieds les débris des corps jadis soigneusement embaumés ou les tissus imprégnés de précieuses essences dont ils furent enveloppés. « Mes Bédouins rejetaient avec leurs lances des cadavres millénaires[1]. »

Toute l'Égypte est ce cadavre profané.

IV

« Je suis Osimandia, le roi des rois. Que celui qui veut être aussi grand que moi contemple le lieu où je repose, et surpasse mes créations. » Ainsi s'exprimait l'inscription d'un colosse renversé de Memnon[2].

Mais rien, hélas! n'est resté de la grandeur du roi Osimandia, pas même son vrai nom.

V

« Jamais je n'oublierai les deux ombres immenses des colosses de Memnon qui s'étendaient au soleil couchant sur toute la vallée des ruines, posant leurs cimes sur la chaîne des montagnes libyques, là où fut enterré leur pharaon[3]. »

Les millénaires de la gloire de l'Égypte ne sont rien que ces ombres au soleil couchant.

VI

« O Égypte, Égypte! il ne restera de ta religion que des contes, des paroles gravées sur la pierre et racontant

1. Norov : *Voyage en Égypte.*
2. Diodore de Sicile.
3. Norov : *ibid.*

ta piété disparue... Un temps viendra où il sera dit de tes fils qu'ils ont vainement servi les dieux avec tant de ferveur et de zèle, car les dieux remonteront au ciel et sur la terre les hommes périront. Tu pleures, Asclépios? Mais des maux plus grands encore surviendront : l'Égypte elle-même, jadis Terre Sainte, deviendra l'exemple de l'impiété. Alors, plein du dégoût des choses, l'homme n'aura plus pour le monde ni vénération ni amour... Telle sera la vieillesse de l'univers... Et c'est alors que le monde sera consumé par le feu[1]. »

VII

« Alors les cieux s'écrouleront avec fracas, les éléments enflammés seront détruits, la terre et toutes choses qui sont sur elle se consumeront par le feu[2]. »

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favilla.

VIII

« Je ne sais comment Hermès a pressenti presque toute la vérité de notre sainte foi », s'étonne Lactance, père de l'Église Romaine, parlant de cette prophétie de Trismégiste[3].

IX

La fin de l'Égypte, d'après Hermès, sera la fin du

1. Hermès Trismégiste : *Asclepios*, XXIV.
2. Pierre, II, *Épit.* III, 10.
3. Lactance : *Institutions divines*, IV, 9.

monde. Si la racine est l'Égypte et l'arbre l'humanité, ce n'est qu'avec l'arbre que la racine sera arrachée ; et si le Testament du Père, de l'Égypte à Israël, fut l'origine et le principe du monde, ce principe subsistera jusqu'à la fin. L'Égypte non seulement fut dans les siècles, mais sera aussi dans l'éternité.

L'éternelle Égypte n'est pas derrière, mais devant nous. Tout notre mouvement, tout notre « progrès » n'est qu'illusion. Nous pensions avancer, mais nous reculions et nous avons abouti à l'anthropophagie. Pourquoi ce fruit du « progrès » qui a déjà mûri chez un peuple chrétien, la Russie, ne mûrirait-il pas dans toute l'humanité ?

Osiris, dieu de la paix, supprima l'anthropophagie, et Set, dieu de la guerre, la rétablit. Le monde a commencé par l'Égypte, et il finit par nous. Hélas ! quel commencement glorieux et quelle fin misérable !

X

Oui, notre progrès n'est qu'illusion et mensonge. En comparaison de l'Égypte nous ne sommes que des sauvages et des pauvres. Mais, malgré toute notre misère, nous aurions pu trouver dans le progrès non illusoire ce qui manque à l'Égypte ; nous sommes tombés plus bas, mais nous aurions pu nous élever plus haut qu'elle ; nous périssons, mais nous aurions pu nous sauver plus sûrement qu'elle.

XI

Le point de départ de l'Égypte, n'est-ce pas la lutte

entre deux principes inconciliables, le Mal et le Bien, entre Set et Osiris ? On pourrait le croire, mais, en réalité, il n'en est pas ainsi.

Qui est Osiris, l'Égypte le sait, mais elle ne sait pas qui est Set : le mal ou un autre bien, la négation ou une autre affirmation, le démon ou un autre Dieu ? Cela, l'Égypte ne le sait pas, elle ne peut ou ne veut pas le savoir, car elle ne fait pas entre Dieu et Satan un choix définitif. Il y a là, dans sa volonté religieuse, un dualisme insoluble.

XII

Il n'y a pas qu'une seule Égypte ; il y en a deux : la Basse et la Haute, celle du Nord et celle du Sud, la Rouge et la Blanche, la terre de Set et la terre d'Osiris ou de Horus, car Horus est l'Osiris ressuscité.

Après le duel de Set et de Horus, leur père, le dieu de la terre, Geb, partagea entre eux l'Égypte. « Ainsi ils se réconcilièrent, devinrent frères et ne se disputèrent plus. »

« Réconciliez-vous donc, leur dit la déesse Isis, cela vaut mieux pour vous que de vous déchirer l'un l'autre. En vérité le dieu Thot (dieu de la mesure) étanchera vos larmes. »

Voilà pourquoi le centre de l'Égypte, le sanctuaire de Ptah, dieu suprême de Memphis, est nommé Balance des deux Terres. Sur l'un des plateaux de cette balance est posée la Haute-Égypte, royaume de Horus ; sur l'autre, la Basse-Égypte, royaume de Set. Et l'équilibre de cette balance est l'immobilité éternelle.

XIII

Set-Hor ou Set-Osiris, un seul corps à deux têtes, incarne cette dualité religieuse de l'Égypte[1]. Et sur le front du roi s'unissent aussi deux couronnes, l'une blanche, l'autre rouge, celle de Horus et celle de Set. Le nom du roi est *Set-Neb, Hor-Neb* : Set parfait, Horus parfait.

Cette dualité existe non seulement dans ce monde, mais aussi dans l'autre. Horus et Set prenant les deux mains du mort l'enlèvent au ciel[2]. Set n'est terrible que pour les faibles, mais, après que le mort a lutté et vaincu, il se réconcilie avec lui.

Pour nous ce Dieu double, *Usiri-Seti, Hor-Seti*, est de tous les dieux le plus impossible, le plus inconcevable : Dieu-Satan.

XIV

L'Égypte elle-même lutte, partagée entre son aversion et son attrait pour Set, frère d'Osiris et fratricide. Les Toutmès et les Ramsès, rois guerriers, rétablissent son culte. Mais dans une inscription funéraire le pharaon Seti Ier, dont le nom vient du dieu Set, se nomme Usiri (Osiris), pour ne point prononcer le nom trop terrible de Set. Trop terrible ou trop saint? L'Égypte elle-même ne le sait pas, ne peut ou ne veut pas le savoir. Il y a là une taie sur l'œil de l'Égypte.

Elle maudit Set, mais pas complètement ; elle le bénit.

1. Lepsius : *Denkmäler*, III, 234, pl. 8.
2. Pyramide d'Ounas.

mais pas complètement non plus. A peine les Toutmès et les Ramsès ont-ils tracé son nom que les derniers rois du nouveau règne l'effacent, le grattent, le brisent à coups de marteau. La bienveillante, la tranquille, la pacifique Égypte se détourne irrésistiblement du dieu de la guerre. Fraternité ou fratricide, paix ou guerre, Osiris ou Set? Cette question sans réponse, c'est toute l'Égypte.

XV

L'équilibre de la balance de Memphis est instable. La paix entre Dieu et Satan n'est pas sûre : à peine réconciliés, ils recommencent la guerre. Chaque matin Set est vaincu par Horus, chaque soir, Horus par Set, et cette lutte n'a pas de fin.

XVI

Set n'est pas Satan : dans la religion égyptienne, Satan, le mal suprême, n'existe point parce qu'il n'y a pas de lutte suprême, de dynamique, de but, de fin absolus.

Est-il nécessaire qu'il y ait une fin? L'Égypte l'ignore, et c'est là sa faiblesse.

XVII

Il semble qu'en Égypte l'homme ait déjà goûté aux fruits de l'Arbre de la Science, mais leur poison ne s'est pas encore répandu dans ses veines ; déjà l'homme s'éveille du rêve édénique, mais il n'est pas encore éveillé ; déjà il est chassé du Paradis, mais il s'arrête encore sur le seuil et regarde en arrière.

XVIII

L'homme est sorti des mains de Dieu; la source de la lumière est derrière lui; l'Égypte s'éloigne de la lumière, et la lumière s'affaiblit. La dualité religieuse de l'Égypte, c'est précisément cet affaiblissement de la lumière, le crépuscule qui vient.

Dans la lumière originelle, la résurrection coïncide avec la fin de ce monde et le commencement de l'autre, tandis que dans le crépuscule qui vient l'idée de la fin s'obscurcit; les deux mondes se confondent sans s'unir, et la résurrection devient la rénovation de la vie, *Nem-anch.* Tout ce qui se passe dans le temps se répète dans l'éternité avec une parfaite identité.

Une feuille sèche, tombant de l'arbre, tournoie dans l'air : elle tombera et tournoiera toujours, d'éternité en éternité, dans des répétitions innombrables.

Soudain, comme les parcelles de verre d'un kaléidoscope, les détails les plus vulgaires de la vie se juxtaposent dans un ensemble connu et inconnu, étranger et familier, et je sens avec une précision transcendante que :

Tout cela fut déjà,
Mais je ne sais plus quand.

Les cycles cosmiques se répètent, et la fin de chaque cycle est le commencement d'un autre. Ou plutôt il n'y a ni commencement ni fin, mais seulement la suite, le retour du cycle éternel.

XIX

Le nem-anch égyptien, c'est l'*apocatastase* des Orphiques, le renouvellement du monde. « Il arrive qu'à d'infiniment longs intervalles, les astres s'écartant de leur route, tout ce qui se trouve sur la terre est détruit par le feu. C'est alors que se produit l'apocatastase : les étoiles reprenant dans le ciel leur place primitive, le monde recommence[1]. »

Dans le monde nouveau, l'âme réintègre le vieux corps, revit, meurt encore, et ainsi toujours, sans fin. La roue tourne sans but dans l'air. C'est le mouvement immobile, l'horreur de la « mauvaise infinité[2] », horreur des crépuscules égyptiens.

XX

Osiris est une momie éternelle, un mort ressuscitant toujours, mais jamais ressuscité, car il n'y a pas de résurrection définitive, mais seulement un effort infini vers elle.

XXI

Le mystère de la transcendance divine subsiste dans la doctrine des prêtres, mais s'est déjà perdu dans la croyance populaire. L'idée du Dieu qui domine le monde s'efface; ce n'est plus l'union mais la confusion de deux ordres. On se souvient encore que l'homme sera Dieu, mais on

1. Platon : *Timée.*
2. Hegel.

oublie qu'il ne l'est pas encore. Ce n'est point une différence de nature de l'homme à Dieu, mais de mesure, de degré.

La divinisation de l'homme fait place à l'humanisation de Dieu. Les dieux sont des hommes; ils vieillissent, souffrent, meurent, et ressuscitent.

Tout le culte égyptien n'a d'autre objet que la résurrection des dieux morts. La statue du dieu est son cadavre. Comme Osiris, tous les dieux de l'Égypte sont d'éternelles momies, des morts non ressuscités. Lorsque le roi pénètre dans le sanctuaire, chaque dieu n'est que le cadavre d'Osiris tué par Set : son corps est déchiré, ses os rompus, sa tête tranchée. L'office journalier et l'office funèbre sont identiques : à l'aide d'un même instrument qui a la forme de l'Uræus, le Serpent solaire, on ouvre la bouche des deux momies, celle de l'homme et celle du dieu, on les oint des mêmes aromates, on leur brûle les mêmes parfums, on leur offre les mêmes fards.

Le roi-prêtre, embrassant le dieu mort, lui insuffle la vie, et le but de l'office est atteint lorsque le corps du dieu s'anime entre ses bras. Mais ce n'est pas pour longtemps : le dieu meurt de nouveau, de nouveau on le ressuscite, et ainsi toujours, sans fin.

XXII

Les dieux mortels de l'Égypte sont trop humains. Au début de l'office journalier, le prêtre rassure le dieu : « Je ne suis pas venu pour tuer dieu, mais pour le ranimer. » Quel est donc ce dieu qu'il faut ainsi rassurer?

XXIII

Divinisation de l'homme, humanisation de Dieu : entre ces deux extrêmes la pensée de l'Égypte s'affole, se débat, s'exténue.

Sa pleine lumière est dans le principe de l'Homme-Dieu; son crépuscule, dans celui du Dieu-Homme. « Le roi est Dieu », toute l'Égypte est fondée sur cette croyance. On peut affirmer qu'il n'y eut jamais nulle part une théocratie plus parfaite. C'est déjà le « chiliasme », le Règne Millénaire, mais dans le sens contraire à celui du christianisme : le chiliasme dans le présent et non dans l'avenir, dans la statique et non dans la dynamique. L'Apocalypse dit : « cela sera »; l'Égypte : « cela est ».

XXIV

L'humanité divinisée des rois assyro-babyloniens, des Césars romains, des empereurs byzantins n'est que l'héritage des pharaons, la survivance éternelle de l'Égypte à travers les nations et les siècles.

Et notre socialisme n'est-il pas le chiliasme renversé, le règne de l'homme remplaçant celui de Dieu? « Je ne comprends pas comment on peut dire : Dieu n'existe pas, et ne pas dire au même instant : je suis Dieu », dit Kirillov dans les *Démons* de Dostoïevsky. « Je suis Dieu », commença l'Égypte; « Dieu n'existe pas », avons-nous achevé. C'est là notre fin et celle de l'Égypte.

XXV

Trois mystères s'y accomplissent, en trois rayons y brille la lumière originelle. Osiris ressuscité, c'est le mystère de l'Un, la Personnalité; Osiris ithyphallique, c'est le mystère des Deux, le Sexe ; et Osiris théocratique, c'est le mystère des Trois, la Société. Trois Osiris en un, trois mystères en un. Mais ce n'est pas encore la suprême union : ce n'est que la première fusion.

Trois rayons, trois glaives. Car, semblables à des glaives, nous transpercent et nous blessent les antinomies de la Personnalité, du Sexe et de la Société ; en nous s'épanouissent, s'écartent à l'infini les trois feuilles du Trèfle Divin encore fermé en Égypte, les pétales du Lotus immergé où dort l'Enfant-Dieu.

XXVI

« Le ventilateur siffle dans le couloir, angoissant mais non brutal... J'ai failli pleurer. Oui, pour l'entendre je veux vivre encore, et mon ami surtout doit vivre... Puis j'ai pensé : se peut-il que lui, mon ami, n'entende pas dans l'autre monde le ventilateur? Et la soif de l'immortalité m'a si violemment saisi aux cheveux que j'ai failli m'affaisser par terre, dans la nuit profonde[1]. »

Après le crépuscule de l'Égypte le monde a vu s'épaissir la nuit profonde, et la soif égyptienne de la Résurrection l'a « saisi aux cheveux ».

1 Rozanov : *Solitude*.

XXVII

« Savez-vous que la tombe triomphe de toute la civilisation?... Voici une plaine infinie, un désert, où il n'y a personne ni rien... Rien qu'un tertre sous lequel un homme est enterré. Et ces seuls mots : « un homme est enterré », « un homme est mort », par leur sens poignant, par leur sens immense, gémissant, dominent toute la planète et sont plus forts que tous les manuels de l'histoire universelle avec les Attilas et les Césars. Tous les grands hommes n'ont jamais fait que piétiner sur place. Mais « un homme est mort », et nous ne savons même pas qui... c'est si affreux, si désespérant, si écrasant, que toute la civilisation sombre dans notre esprit, et que nous ne voulons plus d'Attilas ni de Césars, mais seulement nous asseoir sur ce tertre et hurler humblement, comme un chien[1]. »

C'est de ce tertre où un homme est enterré qu'a surgi la pyramide de Chéops; c'est de ce hurlement de chien qu'est né le chant funèbre du temps des Ptolémées :

Les constructeurs des pyramides
Ne sont pas devenus des dieux.
Leurs cercueils sont vides autant que ceux des mendiants,
Abandonnés au bord des eaux désertes...
Nul ne reviendra pour nous dire
Ce qui nous attend au-delà du cercueil;
Nul ne nous consolera jusqu'au jour où nous aussi
Nous nous en irons là où tous s'en sont allés...

1. Rozanov : *op. cit.*

Profite donc de ton jour, ô mortel, et fais ton œuvre sur terre,
Jusqu'au jour des lamentations suprêmes
Que le Dieu-au-cœur-immobile n'entendra pas...

Ce chant funèbre ne signifie-t-il pas que l'Égypte a « vainement servi les dieux »?

XXVIII

Et mille ans avant les Ptolémées, le vieux joueur de harpe du roi Anteff chantait déjà :

Que signifient la grandeur des vivants
Et le néant des morts?
Ils signifient : conformité à la loi
Du Royaume éternel,
De la Terre de la Justice,
Où il n'y a ni violence ni guerre,
Où le frère n'attaque pas le frère,
Mais où tous sont couchés en paix,
Multitude des multitudes,
Soumis à une même loi
Prescrite à tous ceux-là
Qui entrent dans la vie :
« Vis, jouis, jusqu'à ce qu'à ton tour
« Tu te couches sur le lit mortuaire. »
Mais le meilleur des sorts
Est le calme du Dieu-au-cœur-immobile...
Les générations se succèdent,
Le soleil se lève et se couche,
Les hommes engendrent, les femmes enfantent,
Toutes les narines aspirent l'air matinal,
Jusqu'à ce que l'homme aille là où il doit aller.
Oins-toi donc d'aromates précieux,
Tresse des guirlandes de lotus

Pour les seins de ta bien-aimée,
Jouis des chants mélodieux,
Oublie tous les chagrins, ne pense qu'à la joie,
Jusqu'à ce que ta barque aborde
Aux rives silencieuses...
Je sais ce qu'il advint aux pères de nos pères;
Leurs tombes sont détruites,
Leur lieu ne les reconnaît plus,
Et ils furent comme si jamais ils n'avaient été.
Jouis donc, ô mortel, du jour qui t'est donné! [1].

Mais il n'y a pas de jouissance pour ce malheureux que dans la nuit profonde, sous le ventilateur sifflant, la soif de l'immortalité a saisi aux cheveux, ni pour celui qui hurle comme un chien sur le tertre funèbre.

XXIX

Le chant de Maneros, fils de Menès, était le plus ancien chant égyptien, d'après Hérodote. On le chantait aux festins, en portant autour des convives un cercueil avec l'image d'un cadavre :

Occident, pays du sommeil
Et des lourdes ténèbres,
Où sont assis ceux qui dorment
Et ne se réveillent pas pour voir leurs amis,
Ne reconnaissent ni père ni mère,
N'embrassent ni enfant ni femme...
Là, au fond de la Vallée Obscure,
Il n'y a pas d'eau, mais de la vase noire,
Et pourtant leur soif est brûlante...
Boire, boire de l'eau fraîche,

1. *Papyrus Harris.*

Coller ses lèvres aux eaux courantes,
Tourner avidement le visage
Vers la douce brise du nord,
Rafraîchir le cœur consumé
Par un feu éternel !
Viens ! est le nom de la Mort-des-morts.
Lorsqu'elle appelle les vivants,
Tous se rendent à sa voix,
Les cœurs deviennent muets,
Les hommes et les dieux pleurent,
Mais la Mort-des-morts ne les entend pas,
Ne vient pas vers ceux qui l'appellent,
N'écoute pas ceux qui chantent sa gloire,
Ne fait pas grâce à ceux qui l'implorent.

Telle est la fin de l'Égypte : elle commence par la résurrection, et finit par la Mort-des-morts.

XXX

Jamais et nulle part il n'y eut tant de joie céleste sur la terre qu'en Égypte, et jamais non plus tant de tristesse.

La création du monde, c'est le rire de Dieu. Dieu rit et crée par son rire : les six jours de la création sont les six rires de Dieu ; mais lorsqu'il rit pour la septième fois, il s'affligea et versa une larme ; cette larme de Dieu est l'âme de l'homme[1].

Voilà d'où vient la tristesse de l'Égypte.

XXXI

Dans l'un des tombeaux de la Vallée des Rois, le corps

1. Hermès Trismégiste.

embaumé d'une princesse inconnue se décompose depuis des milliers d'années. Telle est la fin de l'Égypte : sous le visage d'Osiris rayonnant comme le soleil, le visage noir de la momie pourrissante ; sous le chant de la résurrection, le chant de la Mort-des-morts : « Viens ! »

XXXII

Dans le Royaume des Morts, *Touat*, il y a un cimetière des dieux. Lorsqu'à la huitième heure de la nuit le dieu du Soleil passe dans sa barque devant ce cimetière, les dieux morts s'animent un peu, remuent, veulent se lever, mais ne le peuvent et ne répondent à l'appel de Ra que par un murmure, un chuchotement, pareil au bourdonnement des abeilles au-dessus des fleurs, au frémissement des libellules au-dessus des eaux dans le silence de midi.

XXXIII

Et voici enfin le suprême cri de désespoir : « Aujourd'hui la mort est pour moi comme le parfum de la myrrhe et du lotus... comme la route sous la pluie rafraîchissante... comme le retour dans la patrie. Que la fin vienne vite ! Ne plus concevoir, ne plus enfanter ! Que toute voix meure sur la terre, que toute dispute se taise ! »

Ici, la fin de l'Égypte est déjà la fin du monde ; il ne reste plus qu'à s'asseoir sur le tertre où est enterrée l'humanité, en hurlant comme un chien.

La fin de l'Égypte est notre fin, son Dernier Jugement est le nôtre.

« Le Seigneur montera sur un léger nuage et Il entrera en Égypte, et ses idoles seront ébranlées devant Sa Face, et le cœur de l'Égypte se fondra[1]. »

« O Égypte, Égypte ! il ne restera de ta religion que des contes, des paroles gravées sur la pierre... Un temps viendra, où il sera dit que les Égyptiens ont vainement servi les dieux. »

XXXIV

Non, pas vainement.

Devant une seule goutte du Sang répandu sur le Golgotha, toute la force de l'Égypte est impuissante, toute sa sagesse est folie, toute sa grandeur est néant. Mais le Seigneur dit : « J'ai appelé mon Fils hors de l'Égypte », et l'on pourrait dire sans blasphémer que l'Égypte fut nécessaire au Fils autant que le Fils le fut à l'Égypte.

... Christo jam tum venienti
Credo parata via est.

... Au Christ qui vient
La route, semble-t-il, est déjà préparée[2].

L'Égypte entière est cette route. La terre fut labourée pour la semence du Seigneur par la charrue de l'Égypte.

Le silence de l'Égypte est celui de l'attente : *Veni, Domine,* murmure-t-elle s'immobilisant, se pétrifiant dans l'attente.

XXXV

Tout ce que l'Égypte reçut gratuitement, nous l'achetons à un prix terrible — et c'est bien : on reçoit gratuitement dans le temps, on achète dans l'éternité.

1. Isaïe, XIX, 1.
2. Prudent., *Contra Symmach.*, II.

XXXVI.

« L'Égypte, jadis terre sainte, deviendra l'exemple de l'impiété, et alors l'homme, plein du dégoût des choses, n'aura plus pour le monde ni vénération ni amour », prédit Hermès, et cette prédiction s'accomplit, car c'est ici, sur la terre sainte d'Égypte, que les premiers ascètes chrétiens maudissent le monde ; c'est ici, dans les premières communautés monastiques, les ermitages de la Thébaïde, que « le ciel ne s'unit pas à la terre », mais se sépare d'elle. « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive », — et c'est bien : pour unir il faut séparer jusqu'au bout.

Les trois glaives qui divisent sont les trois feuilles du Trèfle Divin : encore fermé dans le premier printemps du monde — l'Égypte, il s'épanouira dans le dernier.

Ce n'est pas Isis à la triple couronne
Qui nous amènera ce printemps,
Mais la Vierge Immaculée, Éternelle,
Des Portes de l'Arc-en-ciel[1].

Lorsque Isis, la Mère, avec Horus, son Enfant, se cachait dans les marais du Nil, pour échapper à Set, sur la verte muraille des hauts papyrus tomba l'ombre de l'Enfant Jésus et de Sa Mère. « Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère et fuis en Égypte. »

1. W. Soloviev.

Parfois, dans le morne désert de l'Égypte, verdissent des sycomores solitaires : leurs racines puisent les eaux nourricières du Nil qui filtrent à travers les sables. Dédiés autrefois à Isis, ils le sont aujourd'hui à la Sainte Vierge. L'Égypte tout entière est un de ces frais sycomores.

XXXVII

« L'Égypte recommence[1]. » Ainsi disait-on à la veille de la première venue du Christ et ainsi dira-t-on peut-être à la veille de sa seconde venue.

« Fuis en Égypte et y reste jusqu'à ce que je te le dise, car Hérode veut chercher l'Enfant afin de le faire périr[2]. » Une première fois l'Égypte sauva l'Enfant des mains d'Hérode, et peut-être le sauvera-t-elle de nouveau.

XXXVIII

Sur la terre sainte d'Égypte je baise la trace des pieds de l'Enfant Jésus et je pleure de joie.

Reçois-moi dans Ta miséricorde, Seigneur, parce que j'ai trouvé Ta trace !

1. Pseudocalisthène, III, 27.
2. Math., II, 13.

BABYLONE

L'ADORATION DES MAGES

I

« Jésus étant né à Bethléem, ville de Judée, au temps du roi Hérode, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem. Et l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'Enfant, elle s'y arrêta. Et quand ils virent l'étoile s'arrêter ils eurent une fort grande joie. Et étant entrés dans la maison ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, et en se prosternant ils l'adorèrent et, après avoir ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe [1]. »

II

« Bethléem, dit saint Jérôme, qui aujourd'hui est pour nous le lieu le plus sacré de l'univers et dont le Psalmiste a chanté que la vérité y naquit de la terre, fut jadis ombragé par le bois de Tammouz-Adonis, et dans cette grotte où vagit l'Enfant Jésus fut jadis pleuré le bien-aimé de Vénus [2]. »

« ... Pleuré d'abord comme un mort, Tammouz est ensuite chanté et glorifié comme un ressuscité [3]. »

1. MATTH., I, 11.
2. HIÉRON., *Epist. ad Paulin*, 49.
3. HIÉRON., *Epist. ad Jesec.*, VIII, 14.

Cela signifie que la mort et la résurrection de Dieu — mystère du Christ — furent prédites par le mystère de Tammouz-Adonis. C'est là ce que vinrent adorer les mages d'Orient.

III

Les Mages sont des magiciens, des sages chaldéens, des astrologues, adorateurs des étoiles. L'astre qu'ils voyaient à l'Orient était l'étoile du matin, notre Vénus, l'Ištar Babylonienne. Son apparition marquait, partout où l'on vénérait Tammouz-Adonis, de Babylone aux colonnes d'Hercule, le commencement des fêtes où l'on pleurait la mort de ce dieu et où l'on célébrait sa résurrection.

IV

Sem et Japhet, les Sémites et les Aryens, séparés dès les origines par la langue, l'esprit et le sang, s'unissent dans le nom mystérieux de cette étoile : en sémite, en babylonien, *Ištar,* en phénicien, *Astarté* ; et dans les langues aryennes nous retrouvons le même nom : en sanscrit, *star* ; en avesta, *stare* ; en grec, ἀστήρ ; en latin, *astrum*, *stella* ; en allemand, *Stern* ; en français, *astre*. Ainsi, dans tous les siècles et chez tous les peuples, depuis cette immémoriale antiquité où « il n'y avait sur toute la terre qu'une seule langue[1] », jusqu'à nos jours, le nom d'Ištar, l'Étoile de Bethléem, reste le même.

1. *Gen.*, XI, 1.

On dirait que toute l'humanité, à peine éveillée dans son berceau, leva les yeux vers la même Étoile du matin et la nomma du même nom.

Dans le soleil qui s'illumine, je monte,
Je monte dans la perfection selon les prophéties,
Moi, Ištar, déesse du couchant,
Moi, Ištar, déesse de l'aurore[1].

V

Son nom céleste est Ištar et son nom terrestre — *Mami*. En lui aussi s'unissent les deux moitiés de l'humanité, sémite et aryenne. Nous retrouvons dans toutes leurs langues la même racine : *mater-ma*, venue elle aussi de cette antiquité immémoriale où « il n'y avait sur toute la terre qu'une seule langue ». Les langues se séparèrent en tout, sauf en cela. L'humanité au berceau, levant les yeux vers l'Étoile du matin, balbutia : « Mami ! » ce mot qu'enfants nous balbutions tous. C'est en le prononçant qu'elle s'éveilla, et c'est peut-être en le prononçant encore qu'elle s'endormira du dernier sommeil.

VI

Au temps du roi Hammourabi, contemporain d'Abraham et premier législateur de l'humanité, toutes les déesses suméro-babyloniennes se confondent en une seule : Ištar-Mami, Mère des dieux et des hommes, Mère des mères.

« Étant créé par la sage Mami, il a reçu le sceptre et

1. *Hymne babyl.*

la couronne », est-il dit du roi Hammourabi au début de son Code, et tous les rois de Babylone sont ses « créatures »; tous, comme les enfants, balbutient vers elle : « Mami ! » Et elle les console tous, les berce tous comme ses enfants, même Assourbanipal le Terrible :

Je te protégerai comme la mère protège son enfant,
Je te cacherai entre mes seins comme le sceau d'un [collier,
N'aie pas peur, mon petit !

VII

La plus ancienne de ses images est celle d'une mère allaitant son enfant ou pressant ses seins de ses mains comme pour en faire jaillir le lait; parfois le corps nu est de la plus grossière exécution, mais, comme conception, il est fin, mi-enfantin, mi-virginal.

Une de ses statues fut trouvée dans le tumulus de Tello, en Mésopotamie, et c'est presque la même image que l'on rencontre dans l'Égypte préhistorique, en Syro-Phénicie, en Asie Mineure (Chettée), en Crète, dans les couches minoennes préhelléniques, et plus profondément, dans les couches néolithiques, enfin en Europe occidentale (France), dans les cavernes de l'âge de pierre (époque quaternaire : grottes de Grimaldi et de Brassempony). Partout c'est la même Mère avec son Enfant.

C'est au commencement du monde, et, à la fin, c'est « la femme vêtue de soleil, avec la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles : elle était enceinte et mit au monde un Fils[1]. » Sur les sceaux

1. *Apoc.*, I, 13.

babyloniens nous retrouvons aussi Ištar-Mami, nue, vêtue de soleil, la lune sous ses pieds et la couronne d'étoiles sur la tête.

Elle toujours, Elle partout. C'est à Elle, à la Mère, que va la première et la dernière pensée de l'humanité; c'est par Elle que tout a commencé et que tout peut-être finira.

VIII

L'humanité est semblable à ce pauvre chevalier qui :

Plein d'un pur amour,
Fidèle à son doux rêve,
Sur son bouclier traça
A. M. D. avec son sang[1].

A. M. D. — *Alma Mater Dei*; en babylonien : *Ummu rimnituum ša niše*, « Mère miséricordieuse des hommes ».

Que tous tes enfants, ô Mère,
Soient par toi protégés et sauvés.
Reine toute puissante, Protectrice miséricordieuse,
Il n'est pas d'autre refuge que toi !

Est-ce une litanie chrétienne? Non : c'est un texte cunéiforme de Babylone.

Je lève les yeux vers Toi,
Je saisis le bord de ta robe...
Tu sauves, absous et gracies...

IX

Dans Barzippa, faubourg de Babylone, se dressent au

1. Pouchkine.

dessus de l'actuel tumulus de Birs Nimrud les ruines d'une antique tour de bitume et de briques, sanctuaire du dieu *Nebo*, le Devin. C'est un observatoire astrologique, gigantesque *ziqqurat* à sept étages. « Nous nous bâtirons une tour jusqu'au ciel[1]. »

D'après Hérodote[2], cette tour était composée de huit degrés ou tours plus petites qui allaient se rétrécissant vers le haut, si bien que « sur la première se tenait la seconde, sur la seconde la troisième et ainsi de suite; huit tours étaient posées les unes sur les autres et, sur la dernière, il y avait un sanctuaire avec une couche magnifique et une table en or, mais on n'y voyait aucune image de Dieu et nul n'y restait la nuit, sauf une femme de ce peuple élue par Dieu. Les Chaldéens rapportent que Dieu lui-même descendait dans le sanctuaire et se reposait sur la couche, de même qu'à Thèbes, en Égypte, car là aussi, selon le témoignage des Égyptiens, une femme reste toute la nuit dans le sanctuaire de Zeus Thébain (Amon-Ra) et toutes deux ne connaissent pas d'époux ».

On appelait *Kadistu*, immaculées, ou *Enitu*, fiancées de Dieu, les femmes et les vierges recluses qui vivaient dans des cellules spéciales auprès des temples babyloniens et qui étaient consacrées à Ištar. L'une d'elles, pendant les fêtes de la déesse, conduite par les prêtres en procession solennelle, montait par l'escalier à sept étages jusqu'au sommet de la tour à sept degrés et à sept portes, le ziqqurat.

1. *Gen.*, XI, 4.
2. Hérodote : I, 181.

La vierge portant sept parures précieuses comme la déesse elle-même, à chaque porte les prêtres en enlevaient une : à la première la tiare royale, à la seconde les boucles d'oreilles, à la troisième le collier, à la quatrième l'éphod des seins, à la cinquième les anneaux des pieds, à la sixième la ceinture et enfin, à la septième, le « voile de la pudeur » qui couvrait le sexe. Et la vierge entrait toute nue dans le sanctuaire[1].

X

Des foules innombrables sur les toits plats de la grande ville la regardaient monter comme une divinité, dans le nuage des aromates, dans la rumeur des prières, aux sons des harpes et des psaltérions.

Au-dessus des degrés gigantesques de la tour, dans le ciel sans nuage de Sennaar, brillent l'étoile du soir et le mince croissant de la lune. Lorsqu'avant d'entrer dans le sanctuaire tombe le dernier voile qui protège les flancs immaculés, tout le corps nu bleuit et blanchit, lunaire, astral, marqué du sombre triangle de la pudeur, et les multitudes humaines tombent face contre terre frappées d'une terreur sacrée.

Au sommet de la tour, les dentelures en faïence bleu-ciel du sanctuaire se confondent si bien avec l'azur assombri qu'on ne peut plus les distinguer; il semble que le sommet de l'édifice touche au ciel même et que c'est dans le ciel qu'entre l'Immaculée.

1. Bérose : *Fragments*.

Qu'est donc qui l'attend dans le sanctuaire?
Silence, silence. Soudain, dans l'ouverture
Derrière la fenêtre, une blancheur a passé...
Mon cœur tressaille,
Mon cœur virginal et timide...
Mais il entra et je n'ai pas eu peur,
Je n'ai pas eu peur du Rayonnant.
Il m'est comme un frère... Je l'adorerai,
Mon frère, messager du Très-Haut...
Il m'a donné une fleur blanche[1].

XI

Ce qu'Hérodote raconte de la femme ou de la vierge qui attend le dieu sur la tour est confirmé par les sceaux et les cylindres gravés de Babylone[2] : au sommet d'une tour à degrés le dieu est assis sur une couche nuptiale; une vieille femme lui amène une jeune vierge et le dieu lui tend une fleur.

Il m'a donné une fleur blanche,
Un lis blanc : Réjouis-toi, Pleine de Grâce.

XII

Voilà donc ce que vinrent adorer les Mages d'Orient : tout le chemin de Babylone mène vers l'Enfant et la Mère.

XIII

« Alors Hérode, ayant appelé en secret les mages, apprit d'eux le temps où l'étoile était apparue. Et les

1. Z. Hippius.
2. Lenormant : *La magie chez les Chaldéens*, 132.

envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez et informez-vous exactement de cet Enfant, et quand vous l'aurez trouvé faites-le-moi savoir afin que j'y aille aussi et que je l'adore. Eux donc, ayant entendu le roi, s'en allèrent... Et ayant été avertis par un songe divin de ne pas retourner vers Hérode, ils se retirèrent en leur pays par un autre chemin[1]. »

« Un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère et t'enfuis en Égypte... car Hérode cherche l'Enfant pour le faire mourir[2]. »

Hérodote, en parlant des deux femmes qui attendent Dieu sur les tours de Babylone et de Thèbes, ne soupçonne pas à quel mystère il touche en unissant dans cette attente Babylone et l'Égypte. Entre l'adoration des Mages et la fuite en Égypte, entre l'étoile se levant sur Babylone et le soleil se levant sur l'Égypte, il y a l'Enfant Jésus. On dirait que Babylone et l'Égypte ont formé un complot pour le cacher et le sauver.

Toutes deux vont vers Lui et viennent peut-être de Lui. Il est leur fin et peut-être leur commencement.

XIV

L'âme de l'Égypte est Osiris, l'âme de Babylone, c'est Tammouz — le même Dieu mort et ressuscité.

Tammouz et Osiris sont deux ombres du même corps, ou une seule âme en deux corps.

1. Math., II, 7-12.
2. *Id., ibid.*, 13.

XV

La tour babylonienne, le ziqqurat, et la pyramide égyptienne ont la même signification : à Babylone *rikis šaamê u irsiti*, « l'union de la terre et du ciel », et en Égypte : « le ciel s'unit à la terre ». « La pyramide est l'escalier d'Osiris montant au ciel. » Et dans la vision de Jacob : « une échelle était appuyée sur la terre et son sommet touchait au ciel. Et les anges de Dieu montaient et descendaient le long de cette échelle[1]. »

Ainsi Babylone et l'Égypte s'unissent non seulement dans l'esprit — la religion, mais aussi dans la chair — l'histoire.

XVI

D'où sont venus en Égypte ses habitants les plus anciens, les « Compagnons de Horus », nous ne le savons pas ; mais à en juger par les racines protosémitiques de la langue, c'est des plaines de Sennaar, la future Babylonie, qu'ils descendirent dans la vallée du Nil. Et les stèles les plus anciennes, celles des pharaons Djeser et Snefrou, dans la péninsule du Sinaï, attestent le même chemin[2].

D'après la Genèse, Mizraïm, l'Égypte, est fils de Cham. Les Égyptiens eux-mêmes appellent leur pays « terre de Cham », *Quamet*. Sem et Cham sont fils de Noé. Du premier vint Babylone, de l'autre l'Égypte ; Babylone et l'Égypte sont donc sœurs.

1. *Gen.*, XXVIII, 12.
2. Morgan : *Les origines de l'Égypte*, 191-192.

XVII

La Race du Faucon, les Compagnons de Horus ont fondé en Égypte la ville sacrée de An (Héliopolis), après avoir vaincu la race indigène des « Archers », *Anou*[1]. Or, le dieu du ciel babylonien est *Anu*. On ne peut affirmer qu'il y ait un lien entre ces deux Anu, mais la parenté de l'art égyptien et de l'art babylonien est indéniable[2].

La pyramide égyptienne de Saqqara (qui, d'après Manéthon, date de la première dynastie) construite en briques crues, avec cinq étages, ne ressemble pas aux autres pyramides et rappelle les ziqqurats de Babylone. Les plus anciens tombeaux égyptiens, *mastaba*, sont bâtis en briques non cuites comme les constructions trouvées à Tell Zoh et dans les autres tumulus babyloniens.

Dans les alluvions de Sennaar où il n'y a presque pas de pierres l'emploi de la brique est naturel, mais dans l'Égypte, où elles abondent, il est inexplicable, si l'on n'admet pas un lien préhistorique avec l'architecture babylonienne.

Dans les dessins égyptiens, sur les palitres de Naagadeh, on rencontre des animaux au cou de serpent, bêtes fabuleuses, antédiluviennes, qui dans l'Égypte postérieure disparaissent totalement, tandis qu'elles se conservent à Babylone. Les plus anciens sceaux des vases funéraires d'Abydos ne sont pas des scarabées égyptiens, mais des

1. Naville : *La religion des anciens Égyptiens*, 5-6.
2. Morgan : *loc. cit.*, I, 93.

cylindres babyloniens. La mesure de longueur égyptienne, le coude, est égale à celle de Babylone, et il en est de même pour la mesure de capacité.

Ainsi, à défaut de preuve directe, il y a d'innombrables indices attestant que Babylone et l'Égypte sont sœurs, non seulement selon la chair, mais aussi selon l'esprit.

XVIII

A Babylone, comme en Égypte, tout est achevé, parfait, donné d'un seul coup, dès le commencement de nos connaissances historiques et même avant elles. Depuis ce temps il n'y a plus de progrès, mais seulement le recul, la descente[1]. « Il y a dans l'histoire et dans la culture babyloniennes une décadence progressive[2]. »

Le soleil de Babylone se lève aussi subitement que celui de l'Égypte. Lorsqu'ils paraissent tous deux, l'un après l'autre, à l'horizon de l'histoire, leur disque est parfait comme celui de l'astre levant : derrière la ligne de l'horizon il est le même qu'au ciel.

XIX

Au milieu du IIIᵉ millénaire les Barbares envahissent l'Asie occidentale, comme ils envahirent l'Europe à la fin de l'Empire Romain, et c'est le « Moyen Age » babylonien, la « barbarie » qui est à l'antiquité sumérienne ce que notre Moyen Age est à l'antiquité classique. Les inscriptions des rois les plus anciens, Ourakaguina et

1. Winckler : *Babyl. Geisteskultur.*
2. Hilprecht.

Goudea, et l'art parfait de cette époque témoignent du haut degré qu'avait atteint la civilisation sumérienne et qui suppose un développement millénaire.

XX

Ce que sont les Sumériens, *Sumeri*, les habitants présémites de Sennaar, nous l'ignorons et nous ne le saurons peut-être jamais. Par la langue, l'esprit et le sang, cette race mystérieuse, disparue de la face de la terre comme un fantôme, ne ressemble à aucune autre race humaine. La ressemblance de la langue sumérienne avec les langues touraniennes, finno-mongoles, ne suffit pas à affirmer leur parenté[1]. Nous savons seulement que les Sumériens ne sont ni sémites, ni aryens. Dans le royaume suméro-akkadien de Sargon l'Ancien, les Akkadi sont les « habitants des montagnes du Nord », les Sumeri — les « habitants des plaines du Sud », mais ces derniers, à en juger par leur langue, sont aussi originaires du Nord ; en sumérien le lion est un « grand chien », le cheval — un « âne de l'Occident », le vin — « l'eau de la vie, *gishtin* », le palmier — « l'arbre droit[2] ».

Dès le IIIᵉ millénaire, avec la prédominance des Akkadiens-Sémites, disparaît peu à peu la langue sumérienne qui ne se conserve que comme la langue sacrée des prières, des rites et des conjurations, tel le latin dans notre Moyen Age[3].

1. Winckler : *Babyl. Geisteskultur*, 7.
2. Hommel : *Gesch. Babyl. u. Assyr.*, 245.
3. Lenormant : *Les premières civilisations*, II, 151.

Dans les fouilles de la ville pré-babylonienne de Lagaš furent trouvées des têtes de rois sumériens et de vice-rois, *patesi*, sculptées avec un art merveilleux. Glabres, la figure plate, les pommettes saillantes, les yeux obliques étroitement fendus, le nez pointu comme un bec d'oiseau, ce sont des visages d'une antiquité immémoriale, visions d'un monde antédiluvien, qui ne sont cependant ni sauvages ni grossiers, mais au contraire très fins ; seulement leur finesse n'est point la nôtre : elle est d'une étrangeté inexprimable, comme si c'étaient des êtres d'une autre planète, des hommes d'une autre humanité.

XXI

Lorsqu'au IV[e] ou V[e] millénaire, les Akkadiens-Sémites descendirent dans les plaines de Sennaar, les Sumériens possédaient déjà une civilisation très vieille et très haute ; ils avaient créé l'écriture cunéiforme et enseignèrent aux Sémites les mathématiques, la géométrie, les principes de l'astronomie, l'architecture, la construction des canaux, l'irrigation des champs. Ce n'est pas en Égypte, mais à Babylone, que naquirent les sciences exactes.

XXII

Ce n'est pas l'Égypte, mais Babylone, qui comprit et mesura le temps, divisant l'année en 365 jours, les jours en heures, les heures en minutes et les minutes en secondes. L'aiguille qui se déplace sur le cadran de notre montre marque toujours le temps babylonien[1].

1. C. F. Lehmann : *Babyl. Kulturmission*, 4.

XXIII

A la profondeur de la science correspond celle de la conscience, à la sagesse humaine — la sagesse divine.

« Écoute la parole de ta mère comme celle de Dieu », dit l'inscription de Ourakaguina, le plus ancien roi de Lagaš.

La vengeance de sang que Moïse n'avait pas abrogée le fut par le code du roi Hammourabi au commencement du III[e] millénaire. Tout procès se termine par un simple serment et le parjure n'est même pas prévu. Lorsque celui qu'on accuse d'avoir dissimulé l'héritage d'autrui jure dans le temple de Šamaš : « il n'est rien resté chez moi, pas plus de sa paille que de son or », il est acquitté.

« Que le fort n'offense pas le faible », voilà toute la loi de Hammourabi.

« Vingt hommes entreront dans cette terre et aucun ne sera maltraité ; un chien égaré y viendra et ne sera pas tué. » Telle est la gloire de Babylone, « Terre des terres ».

XXIV

C'est la même douceur qu'en Égypte, le même amour de la paix, la même haine de la guerre.

La conformation du pays interdit d'ailleurs les grandes campagnes de guerre. Les canaux sont comme un vivant réseau de vaisseaux sanguins : les couper, c'est tuer non seulement le pays des autres, mais aussi le sien.

Le roi Goudéa (vers l'an 2600), consacrant au dieu un

nouveau temple, proclame pour sept jours la paix universelle, la fraternité et l'égalité de tous, image de ce que nous appelons le Règne de Dieu.

« J'ai étendu sur tout mon royaume ma bénédiction et ma grâce; j'ai apaisé dans mon sein les hommes de Sumer et d'Akkad », dit le législateur Hammourabi. Ainsi le dernier mot de sa loi, c'est la paix du monde.

XXV

Le même soleil de paix brille sur l'Égypte et sur Babylone, mais ici comme là-bas ce n'est pas l'aurore, mais le couchant. Plus profondément on pénètre dans l'antiquité et plus la lumière est vive, comme si sa source même était dans cet insondable abîme des âges que le mythe de Platon appelle l'Atlantide.

XXVI

« Poseidon enseigna aux Atlantes la sagesse divine[1]. » Poseidon est le dieu de la mer de même que Ea est le dieu babylonien de la sagesse. Bérose, prêtre babylonien, contemporain d'Alexandre le Grand, rapporte un antique mythe sur le dieu-poisson, Oannès-Ea : en sortant de la mer, il enseignait la sagesse aux hommes d'avant le déluge. « Lire les pierres des âges antédiluviens » veut dire en babylonien « apprendre la sagesse ».

1. PLATON : *Critias.*

Gilgamès, « levant le voile de la sagesse la plus mystérieuse, nous fit connaître les siècles d'avant le déluge ». Et le Noé babylonien, Outnapistim, reçut des dieux l'ordre d'enfouir dans la terre à Surippak, Cité des Livres, les tablettes cunéiformes des sages antédiluviens, semence de la sagesse future. Et après le déluge « tout naquit de cette seule semence », dit le prêtre Saïs dans le *Timée* de Platon. N'est-ce pas presque le même mythe que chez Berose ?

Babylone enseigna le calendrier, principe de l'astronomie, à toute l'humanité et jusqu'aux anciennes races de l'Amérique[1]. Par quelle route ces sciences se propagèrent-elles d'Asie en Amérique, personne ne le sait. Ne serait-ce pas par celle qui allait vers l'extrême-Occident, vers les « Iles Bienheureuses » des Babyloniens, l'Atlantide des Grecs ?

XXVII

Peut-être toute cette science n'est-elle que le souvenir d'une sagesse oubliée, l'héritage qu'une première humanité légua à la seconde.

D'après Hérodote « une grande route allait de Thèbes en Égypte vers les colonnes d'Hercule » — vers l'Atlantide. N'est-ce pas cette même route qui partait de Babylone ?

1. WINCKLER : *op. cit.*, 51.

XXVIII

Parfois, en lisant, on n'en croit pas ses yeux.

« Rends le bien à qui t'a fait le mal[1]. »

Est-ce le Sermon sur la montagne? Non, un texte cunéiforme sumérien. Nous savons que parfois ces textes, se répétant d'un millénaire à l'autre, remontent à une antiquité inimaginable.

N'est-ce pas l'Atlantide, l'Apocalypse du passé, qui transparaît dans ces paroles à travers l'abîme des siècles ou celui de l'éternité, de même que l'apocalypse de l'avenir transparaît dans les paroles du Seigneur : « Avant qu'Abraham fut, Je suis. »

XXIX

Les Atlantes, fils de Poseidon, fils du dieu babylonien Ea, construisent « au milieu de l'Ile », centre peut-être de la terre, où s'unissait toute l'humanité, une « citadelle immense », une tour[2].

« Allons, bâtissons-nous une Ville et une Tour dont le sommet soit dans les cieux et faisons-nous un nom, avant que nous ne soyons dispersés sur la face de la terre[3]. » Les hommes, après le déluge, « alors qu'il n'y avait sur toute la terre qu'une seule langue[4] », commencèrent à

1. O. Weber. *Die Litt. Babyl. u. Assyr.*, 230.
2. Platon : *Critias.*
3. *Gen.*, XI, 1.
4. *Ibid.*, XI, 1.

bâtir une tour, un ziqqurat. Et c'est précisément ici, dans les plaines de Sennaar, au centre de la terre, sur l'emplacement de la future Babylone, que cette tour fut élevée. C'est ici aussi qu'eut lieu la « confusion des langues », la dispersion de l'humanité : « de là le Seigneur les dispersa sur toute la terre », dit la Genèse[1].

Et le but de Babylone dans l'histoire du monde reste toujours le même : unir l'humanité.

S'opposant à la vallée du Nil, close et recueillie, les plaines de Sennaar sont ouvertes à tous les peuples : ils s'y rejoignent tous comme attirés par une force mystérieuse pour achever de bâtir la Tour de Babel, la Tour des Atlantes, pour reconstituer l'humanité unique.

XXX

« Créé par toi, Seigneur, je te bénis. Tu m'as donné le pouvoir de régner sur les peuples selon ta volonté. Élève donc ton royaume, impose à tous les humains l'adoration de ton nom. Maître des peuples, entends ma prière! Que toutes les races terrestres viennent aux Portes de Dieu — *Bab-ilu* — Babylone. » Telle est la prière du roi Nebukudurussur. De même que le roi Goudéa, il y proclame la paix et le Règne de Dieu.

XXXI

Les couples de chérubins, *Kherubu*, taureaux géants, à la tête humaine et aux ailes d'aigle, couronnés de tiares,

1. *Gen.*, VI, 1.

gardent encore sur les blocs de basalte noir les inscriptions victorieuses des rois assyro-babyloniens.

« Salmanassar, Grand Roi, Roi puissant, Soleil des armées, Vainqueur de l'univers, Prunelle de l'œil de Dieu, Roi d'Assour, — c'est moi » (Inscription de Salmanassar). — « J'ai traversé les forêts impénétrables, franchi les sommets des montagnes aiguës comme la lame du couteau » (Teglatphalassar). — « J'ai visité les forêts odorantes de cèdres, j'ai brisé les hauts rochers, j'ai émietté les pierres, j'ai ouvert une large route pour les cèdres majestueux du Liban, ombreux et précieux, que j'ai fait couper en l'honneur de mon dieu Mardouk et je les ai fait flotter le long des canaux comme des tiges de roseau » (Salmanassar II). — « Sur la cime des montagnes j'ai chanté les hymnes aux grands dieux et offert des holocaustes » (Assournasirgabal I). — « De la grande mer du soleil levant à la grande mer du soleil couchant s'étend le pouvoir de ma droite » (Salmanassar II).

Telle est la voie que suivent les rois assyro-babyloniens vers l'Empire universel : de Sargon à Alexandre, d'Alexandre à César, de César à Napoléon, c'est toujours la même voie.

XXXII

La correspondance des pharaons d'Égypte avec les rois de Babylone, d'Assour, de Chanaan, de Chettée, de Mitanni et autres peuples, que l'on a trouvée dans les fouilles de Tel-el-Amarna, entre Memphis et Thèbes, montre qu'aux XVe-XIVe siècles av. J.-C. la langue babylonienne était universelle. Dans cette correspondance, les rois d'Égypte eux-mêmes ne se servent pas des hiéroglyphes, mais des caractères cunéiformes.

XXXIII

Bourrabouriach, roi de Babylone, écrit au pharaon Amenkhotep IV : « Je suis en bonne santé, sois en bonne santé toi aussi, et que ton pays, ta maison, tes femmes, tes enfants, tes ministres, tes chevaux et tes chars le soient également. Moi et mon frère (le roi d'Égypte) nous avons dit : comme nos pères étaient unis, de même nous vivrons en amitié. »

Il se plaint ensuite que des marchands babyloniens aient été tués et pillés dans Chanaan, terre des pharaons :

« Sur ta terre on m'a fait offense : châtie donc les pillards. Restitue l'argent volé et tue ceux qui ont tué mes gens, venge leur sang. Car si tu ne les tues pas, ils pilleront de nouveau mes caravanes ou tueront tes envoyés, et les relations entre nous cesseront... Je t'envoie en présent une mine de lapis lazuli[1]. »

Ainsi l'universalité se révèle dans la politique, mais ce n'est pas là qu'est sa source, c'est dans la religion.

XXXIV

A Tel-el-Amarna fut trouvée une tablette cunéiforme avec le mythe du héros babylonien Etana. Les caractères

1. GROSSMANN : *Altorient*, Texte I, 139.

sont séparés par des points tracés avec de l'encre rouge égyptienne. Il est vraisemblable qu'un Égyptien apprenait sur cette tablette l'écriture et peut-être aussi la sagesse de Babylone.

XXXV

Dans la même correspondance on a découvert une lettre de Touchratta, roi de Mitanni, qui envoya en Égypte la statue de la déesse Ištar pour guérir le pharaon Amenkhotep, alors malade : « La déesse Ištar de Ninive, souveraine de toutes les terres, me dit ainsi : je veux visiter l'Égypte, le pays qui m'est cher. Et je l'ai envoyée et elle y est partie. Et aujourd'hui, de même qu'aux jours de mon père, elle visite ton pays. Et comme elle y séjourna jadis avec honneur, que mon frère l'honore encore aujourd'hui et dix fois davantage... Et qu'il me la rende en joie... Et qu'Ištar, reine du ciel, nous protège tous deux, mon frère et moi, qu'elle nous donne cent mille ans de vie et de nombreuses joies. Et faisons-nous du bien l'un à l'autre. »

A la fin de la lettre il ajoute :

« Ištar est mon Dieu, mais non celui de mon frère. » Ce n'est pas là de l'orgueil, mais un sermon discret : si Ištar te guérit, ne croiras-tu pas en elle, toi aussi?

C'est toujours le même sentiment de l'universalité religieuse : « Que tous les peuples de la terre viennent aux Portes de Dieu — Babylone — Cité de Dieu », et que la paix règne sur le monde.

XXXVI

« La paix vaut mieux que la guerre », cela Babylone le sait ou s'en souvient (car selon Platon, savoir c'est se souvenir), mais moins bien que l'Égypte. Elle a fait plus de guerres, mais de même que l'Égypte elle aime la paix : cet amour est leur âme à toutes deux.

XXXVII

Si Babylone est la paix, l'Assyrie est la guerre. Ce n'est pas l'Égypte ni Babylone qui ont commencé à faire vraiment la guerre, mais l'Assyrie. Les Assyriens sont les « premiers Romains » de l'histoire universelle. Les premiers ils aimèrent les combats et crurent que la force, le glaive, décide du sort des peuples.

« Sa force est son Dieu[1]. »

Et nous tous, jusqu'aujourd'hui, nous sommes les fils d'Assour : nous achevons ce qu'il a commencé.

XXXVIII

L'apparition du cheval de combat en Asie occidentale, et celle de notre race indo-germaine coïncident presque avec la naissance d'Assour (vers l'an 2000). Le bœuf lent est remplacé par le cheval rapide, la charrue paisible par le char guerrier. N'y a-t-il pas déjà dans le cheval notre impétuosité, notre vol frénétique?

1. Abbak., I, 2.

XXXIX

C'est de là aussi, de notre nuit indo-germaine, que, semble-t-il, le fer vient après le cheval (vers l'an 1000). Métal de Set, dieu-démon, selon les Égyptiens, ou du fratricide Caïn, selon le Talmud — « le premier Kénan-Caïn forgea le fer » — il est le métal européen par excellence, notre don maudit à l'humanité.

Dans le cheval est notre légèreté, dans le fer notre férocité. Nous avons foulé sous nos chevaux, tué par notre fer la sainte Asie, et peut-être foulerons-nous et tuerons-nous toute l'humanité. Sous notre ouragan de chevaux et de fer, le feu de la guerre couvant sous la cendre se rallume en cet incendie universel qu'est l'histoire, car pour nous l'histoire n'est que la guerre.

« Ils s'entre-tueront tous. » Cette prophétie d'un texte babylonien d'il y a quatre ou cinq mille ans ne s'accomplit-elle pas de nos jours, hélas, mieux qu'aucune autre prophétie?

De Babylone à Assour, d'Assour à Rome, de Rome à nous la flamme de la guerre se propage et nous aboutissons à ce que nous appelons le progrès : la chute progressive de l'humanité dans la barbarie, la férocité, la bestialité.

XL

Extérieurement, Babylone est vaincue par Assour, mais intérieurement la lutte dure jusqu'à la fin des deux.

Babylone ou Assour, la paix ou la guerre? C'est toujours la même question qui se pose du commencement jusqu'à la fin des temps.

XLI

Et voici le miracle : cette parole : « Rends le bien à qui t'a fait le mal » est oubliée, enfouie sous terre, mais non perdue. C'est ce trésor — « or, encens et myrrhe » — que les Mages d'Orient apportent à l'Enfant-Dieu.

XLII

« Elle est tombée, elle est tombée, Babylone... elle est renversée la grande cité! » s'écrie l'Ange de l'Apocalypse[1].

Oui, elle est tombée aux pieds du Seigneur!

1. *Apocalypse*, XVIII, 2-21.

LA LIONNE BLESSÉE. — LE DÉLUGE

I

On a trouvé dans les ruines des palais de Ninive le bas-relief de la Lionne blessée : l'échine est percée d'une flèche, les pattes de derrière déjà inertes traînent sur le sol, mais, debout sur celles de devant, la bête expirante tend le cou, lève la tête, et sa gueule ouverte semble encore menacer l'ennemi d'un suprême rugissement[1].

Cette lionne blessée, c'est l'âme de Babylone. Jamais peut-être on n'a représenté avec plus de puissance le passage mystérieux de la vie à la mort, leur dualité qui transparaît par éclairs, leur harmonie dans l'opposition.

II

« Les contraires sont concordants », enseigne Héraclite d'Éphèse[2], qui n'a pas sans motif dédié son livre *De la Nature* à Artémis d'Éphèse, hypostase hellénique de la Grande Mère des dieux dont l'Ištar-Mami babylonienne est l'hypostase asiatique.

C'est l'âme de Babylone, l'âme de toute l'Asie qui inspire la sagesse d'Héraclite.

« L'opposition engendre la parfaite harmonie; c'est de la lutte que tout naît. » Le vrai sens de cette parole, c'est

1. Place : *Ninive et l'Assyrie*, II, pl. 55.
2. Héraclite : *Fragm.*, 8.

précisément que tout naît de la lutte et de l'harmonie de deux principes en un troisième — du Mystère des Trois.

III

« Dieu est le jour et la nuit, l'hiver et l'été, la paix et la guerre, la satiété et la faim; toutes les oppositions sont en lui[1]. » « Anantiisme », philosophie des oppositions : c'est ainsi que l'on pourrait appeler la sagesse d'Héraclite, sagesse babylonienne par excellence.

IV

D'après la même doctrine « le bien et le mal s'unissent dans l'action comme les parties opposées du luth et de l'arc ». C'est de cette tension, *Spannung*, que parlent Schelling et Jacob Boëhme, empruntant le langage de la mystique trinitaire chrétienne : « Il y a en Dieu la négation et l'affirmation, le néant et l'être, le non et le oui, la colère et l'amour ».

V

Cette tension de deux principes opposés est l'essence divine du monde. C'est d'elle que vient, dans les sculptures babyloniennes de dieux, d'hommes ou d'animaux, cette effroyable contraction, cette convulsion pétrifiée de veines, de nerfs et de muscles titaniques, noués, tordus, enchevêtrés comme des cordages de navires.

Ainsi que du roseau tu plies le cuivre dur.

C'est derrière cette force physique que se manifeste

1. Héraclite : *Frag.*, 67.

la force métaphysique, l'âme de Babylone : elle lutte et peine éternellement « pour gagner le royaume du ciel » ou celui de la terre.

VI

En Egypte, rien de pareil. Là, aucun muscle ne se devine sous les tendres contours des corps juvéniles : leur caractère essentiel, c'est l'absence d'effort, l'aisance et la légèreté des mouvements. Le corps des dieux, des hommes, des bêtes semble goûter éternellement le repos du sabbat, l'oisiveté édénique. Il y a peut-être sous cette apparence autant de force qu'à Babylone, mais c'est une force cachée : elle aussi plie le cuivre dur comme du roseau, mais sans effort.

Éternellement je lutte et je peine,
Tandis qu'oisif tu restes couché sur le dos :
Comment donc es-tu devenu dieu parmi les dieux [1] ?

Babylone aurait pu, comme son héros Gilgamès, poser cette question à l'Égypte. Mais l'Égypte n'aurait pu répondre, car sa propre force est pour elle-même un mystère.

VII

« Les opposés, les contraires, sont concordants. » L'Égypte proclame l'accord, Babylone l'opposition.

Ici, il n'y a plus de trace de la légèreté, de la sérénité

1. Gilgamès : XI, 5-7.

égyptiennes. Sous les nuages diluviens, sombres, lourds et bas, tout s'assombrit, s'alourdit comme la pierre.

VIII

On ne trouve dans la sculpture égyptienne, ni même dans celle du monde entier, rien qui soit comparable aux lions expirants de Ninive. L'anantiisme apparaît dans ces corps d'animaux plus visiblement encore que dans les corps humains.

Voici une chasse royale : des chevaux au galop entraînent un char; le roi se retournant décoche vers un lion énorme les flèches de son arc ; debout sur les pattes de derrière, la bête blessée à mort s'accroche des pattes de devant à la roue comme pour arrêter le char, plantant dans la jante ses griffes écartées, semblables à des doigts gigantesques ; elle va mourir mais, dans un suprême rugissement, elle enfonce ses dents dans l'épaisseur de la roue tournoyante [1].

Et voici encore un lion blessé : un tronçon de lance sort de sa crinière ; accroupi sur ses pattes de derrière, la gueule baissée, le dos courbé par un dernier spasme, il vomit le sang qui coule de sa gueule béante comme d'un baquet renversé, et il semble que son âme s'en aille avec ce sang. La lutte est finie ? Non, il lutte encore contre la mort, mais ce n'est plus l'agonie d'une bête, c'est celle d'un dieu [2].

1. Place : *op. cit.*, II, pl. 50.
2. Perrot : *Histoire de l'art dans l'antiquité*, II, 541

IX

« L'essence de l'être est l'horrible », a dit Schelling. L'horrible qui détourne le regard de l'Égypte attire celui de Babylone. Il y a ici la volonté de l'horreur incompréhensible pour l'Égypte.

X

« Peut-être l'homme n'aime-t-il pas que le bonheur. Peut-être a-t-il autant d'amour pour la souffrance ?... Parfois l'homme aime la souffrance jusqu'à la passion... Il est même presque inconvenant de n'aimer que le bonheur... Que ce soit bien ou mal, il est parfois délicieux de briser quelque chose... Je suis sûr que jamais l'homme ne renoncera à la véritable souffrance, c'est-à-dire à la destruction et au chaos... A vrai dire je ne défends ni le bonheur ni la souffrance, mais mon propre caprice ; je veux pouvoir l'exercer quand il me plaît[1]. » C'est à Babylone que naquit « l'homme souterrain ». La première elle a compris « qu'il est parfois délicieux de briser quelque chose », et c'est l'Égypte qu'elle brisa. Babylone est l'Égypte brisée, préférant la souffrance au bonheur. *Incipit tragoedia.* C'est ici, à Babylone, que commence la tragédie de l'humanité.

Babylone aima la souffrance pour avoir compris — non par la raison, certes, mais par le cœur — que « la souffrance est l'unique source de la connaissance[2] » et

1. Dostoïevsky : *Mémoires souterrains.*
2. *ibid.,*

celle de la liberté, de la personnalité. Cet amour passionné de la souffrance est l'âme même de Babylone.

XI

Tels des tisons qui se consument, les Passions d'Osiris s'étaient couvertes de cendre dans le calme de l'Égypte ; la tempête babylonienne balaya la cendre, et les tisons rallumés ne s'éteindront plus.

XII

L'homme souterrain de Dostoïevsky répète les paroles d'Héraclite le Ténébreux : « l'homme aime la souffrance *tout autant* que le bonheur » ; c'est précisément en cela que « les contraires concordent » dans la substance humaine et même divine, car « il y a en Dieu la nuit et le jour, l'hiver et l'été, la guerre et la paix, la satiété et la faim, tous les contraires ». Deux principes s'unissant en Dieu comme deux Personnes dans la Troisième, tel est l'anantiisme trinitaire.

XIII

D'après l'algèbre mystique de Schelling :

$+ A =$ le Père,
$- A =$ le Fils,
$\pm A =$ l'Esprit.

Dans la trinité cosmique babylonienne, la première personne est Anu, dieu du ciel ; la seconde, Enlil, dieu de la terre ; la troisième, Ea — Ia, dieu de l'abîme primordial, Absu, qui unit le ciel à la terre.

La trinité astrale de Babylone comprend Sin, dieu de la lune, Samaš, dieu du soleil, et Ištar, déesse de l'étoile du soir et du matin, qui unit le jour et la nuit.

XIV

C'est bien ainsi que le gnosticisme chrétien, cette floraison automnale de l'arbre babylonien, avait interprété la trinité de Babylone. Le dieu Mardouk (Enlil) correspond au Logos gnostique, seconde personne de la Trinité, et le dieu Ea ou son hypostase féminine, Ištar, à la troisième personne. Voilà pourquoi, dans un texte cunéiforme, Ea (= Ištar) parle de Mardouk-Enlil comme le Père ou la Mère de son Fils : « Il viendra annoncer mes commandements[1]. »

XV

« J'ai commencé par être Dieu Un, mais trois Dieux furent en moi. » L'Égypte, elle aussi, connaît cette vérité[2]. Mais la trinité égyptienne est contemplative, statique ; celle de Babylone est dynamique, active ; elle veut et aime la souffrance, comme l'homme « qui aime la souffrance jusqu'à la passion ». Cette passion, c'est l'anantiisme divin qui transperce l'âme de Babylone comme la flèche transperce la lionne de Ninive.

XVI

Closes en Égypte comme les boutons du lotus endormi

1. Anz. *Ursprung des Gnozliczmus*, 92, 98, 109.
2. *Livre d'Apophis*.

sous les eaux, les trois feuilles du Trèfle Divin, du Mystère des Trois, de la Sainte Trinité, s'épanouissent à Babylone.

XVII

Pour Babylone, la nuit est plus sainte que le jour. Sin, dieu de la lune, domine Samaš, dieu du soleil. C'est incompréhensible si, comme l'affirment les savants modernes, l'essence des religions est le naturalisme, l'adoration des forces de la nature et notamment de la lumière. Mais l'essence des religions n'est pas l'adoration des forces naturelles, c'est autre chose.

XVIII

Pour l'Égypte, Dieu, c'est la lumière et, pour Babylone, la lumière et les ténèbres, ou plus exactement la lutte entre les ténèbres et la lumière, leur opposition, l'anantiisme absolu.

C'est à l'époque de la pleine lune, lorsque celle-ci est à l'opposite du soleil, que ce contraste de la lumière et des ténèbres atteint son maximum. Alors la lune visible au zénith et le soleil invisible au nadir brillent de leur plus vif éclat. Lorsque les deux astres se trouvent dans cette position, le monde céleste appartient à la lune et le monde souterrain au soleil, ce qui contredit au sentiment naturel, mais s'accorde avec le sentiment religieux, surnaturel. Car la lumière des astres nocturnes est la lumière des dieux ; ceux-ci ne se montrent que la nuit et meurent aux rayons du jour : le soleil est le meurtrier des astres, des dieux.

XIX

Ici-bas la nuit couvre le jour; dans l'au-delà le jour couvre la nuit.

La sainte nuit monta au ciel,
Et le jour aimable et joyeux
Fut replié par elle, comme un tapis d'or
Jeté au-dessus de l'abîme[1].

Tel est le mystère de la sagesse babylonienne : « La nuit s'est cachée sous la lumière de midi ». La nuit est plus divine que le jour. « Les Chaldéens disent que Dieu est ténébreux[2]. » Ou, plus exactement, la nuit et le jour sont également divins. La lumière et les ténèbres s'unissent en Dieu comme deux principes en un troisième; c'est l'anantiisme trinitaire.

XX

Voilà pourquoi à Babylone la divinité la plus haute n'est pas le soleil, ni même la lune, mais le plus nocturne, le plus petit, le plus mystérieux des astres — l'Étoile.

Le mot : Dieu, en sumérien *Dingir* et en babylonien *El*, s'exprime par le signe cunéiforme de l'étoile à cinq rayons. Les dieux babyloniens sont d'essence stellaire.

XXI

En Égypte règne la religion du jour, du ciel enso-

1. Tutchev.
2. Hippol. : *Philosophoum*, IV, 5.

leillé; à Babylone celle de la nuit, du ciel étoilé. Mais dans le jour il y a la nuit; dans le soleil — l'étoile.

L'âme voudrait être une étoile,
Non point celle qui, à minuit,
Contemple, tel un œil vivant,
Le sommeil profond de la terre,
Mais celle qui, se dérobant
Derrière un voile nébuleux
Aux rayons ardents du soleil,
Resplendit d'un éclat divin
Dans l'invisible et pur éther[1].

XXII

« La contemplation du ciel que laisse à découvert la nudité des vastes plaines où ils habitent amena les Assyriens (les Babyloniens) à observer les premiers le mouvement des étoiles[2]. »

Au-dessus des plaines de Sennaar l'air est si transparent, les étoiles ont tant d'éclat que l'on peut suivre à l'œil nu les phases de Vénus dont la lumière, comme celle de la Lune, projette une ombre.

C'est là que les hommes ont pour la première fois levé les yeux vers les constellations du ciel.

La nuit est calme, le désert écoute Dieu
Et l'étoile parle à l'étoile[3].

C'est là que s'ouvrit dans l'âme humaine un abîme aussi profond que l'abîme étoilé et que l'âme sentit son

1. Tutchev.
2. Cicéron : *De Divinat.*, I.
3. Lermontov.

origine céleste. « Nos âmes sont des parcelles du ciel », dit Pline.

XXIII

En observant les mouvements des astres, les Babyloniens comprirent les premiers que l'univers n'était pas gouverné par un hasard aveugle, mais par une loi : « Tout repose sur une loi. *Certa stant omnia lege*[1]. »

Le fondement des sciences exactes, la notion de la loi a pris sa source dans la sagesse astrologique des Babyloniens, et si notre science athée doit jamais retourner aux principes divins, elle suivra de nouveau les voies de Babylone.

XXIV

« En unissant les choses de la terre à celles du ciel, les Chaldéens nous ont montré dans la sympathie mutuelle de toutes les parties de l'univers une harmonie qui fait régner entre toutes choses une sorte d'accord musical[2]. »

Un antique manuscrit cunéiforme nous révèle que

> Le signe fatidique du ciel se répète sur la terre,
> Le signe fatidique de la terre se répète au ciel.

Cette harmonie des deux mondes unissait jadis la connaissance et la foi, la science et la religion : un jour viendra peut-être où elle les unira de nouveau.

1. Manilius.
2. Philon : *De Abraham*, XV.

XXV

Le ciel étoilé ne se reflète pas seulement dans l'âme de l'homme, mais aussi dans son corps.

Il nous est parvenu une figure d'argile représentant le foie — *Kabittu* — divisé à l'usage des devins en cinquante cases, images des sphères célestes. Ce mode de divination remonte à la plus profonde antiquité sumérienne[1].

Une figure exactement semblable, mais en bronze, fut trouvée à Piacenza, en Étrurie[2]. Ce fait montre jusqu'où s'étendit l'influence de la science des astrologues babyloniens.

Selon la doctrine de Babylone, le centre vital du corps de l'homme et des animaux n'est pas le cœur, mais le foie. Le foie astrologique représente une planisphère du ciel intérieur, vivant, animal, et dont le sang fume comme fument dans le ciel nocturne les vapeurs étoilées. Les globules sanguins correspondent dans notre corps aux soleils innombrables du ciel. Dans notre corps comme dans le ciel s'accomplit :

> La rotation des grandes roues
> Qui porte chaque grain vers son but,
> Selon les étoiles qui les accompagnent.
> ... *Ovra delle rote magne,*
> *Che drizzon ciascun seme ad alcun fine,*
> *Secondo che le stelle son compagne*[3].

C'est ainsi que la destinée terrestre de l'homme est toute imprégnée du mystère des destinées célestes.

1. P. Dhorme : *Religion assyro-babylonienne*, 294.
2. Jérémias : *Handbuch*, 145.
3. Dante : *Purgatoire*, XXV, 109.

XXVI

Il est une heure d'universel silence,
L'heure des merveilles et des miracles
Où le char vivant de l'Univers
Roule librement dans le sanctuaire des cieux[1].

Voilà le char dont la sagesse astrologique de Babylone, telle la lionne de Ninive, tente d'arrêter les roues tourbillonnantes aux rayons étoilés.

XXVII

Ce n'est pas en vain qu'au sommet de leurs tours qui touchaient aux nuages les astrologues de Babylone observaient le cours des étoiles : ils aperçurent ce qu'ils guettaient, rencontrèrent ce qu'ils attendaient. « L'Étoile qu'ils virent à l'Orient marcha devant eux et, lorsqu'enfin elle arriva, elle s'arrêta au-dessus de l'endroit où était l'Enfant. » Et avec elle s'arrêta tout le char vivant du monde.

XXVIII

« Or, tu fixeras au peuple des limites tout à l'entour en disant : gardez-vous de monter sur la montagne ou d'en toucher le bord. Quiconque touchera la montagne sera puni de mort. »

C'est en haut du Sinaï que furent dites ces paroles[2]. Mais ces limites, Babylone les avait depuis longtemps

1. Tutchev.
2. *Ex.*, IX, 12

fixées. C'est elle qui comprit pour la première fois l'essence transcendante de Dieu.

Malheur ! Je ne puis te supporter...
Weh ! ich ertrag dich nicht[1]...

« Tu ne peux voir Ma face[2]. » On ne peut supporter la vue de la Face Divine : l'Égypte l'a oubliée, Babylone s'en souvient. L'Égypte garde devant Dieu l'intrépidité de l'enfance, Babylone frémit.

Les hommes, tant qu'ils sont, que savent-ils ?
Le mal devant Dieu est le bien pour les hommes,
Le mal pour les hommes est le bien devant Dieu.
Qui connaît la volonté de Dieu au ciel ?
Qui connaît Sa volonté en enfer ?
Comment la créature tremblante
Comprendrait-elle la voie de Dieu ?
La parole de Dieu est un vase clos :
Qui sait ce qu'il contient ?
Dieu que je connais et ignore,
Sois miséricordieux pour moi[3] !

XXIX

L'Égypte ne prie pas : elle ne fait que remercier et glorifier Dieu, comme si déjà tout était accompli. Babylone avait compris qu'au regard de Dieu tout n'est rien ; elle vit la pauvreté et la nudité humaines, et la prière naquit.

1. *Faust.*
2. *Ex.*, XXIII, 20.
3. Ungnad : *Relig. d. Babyl.*, 215-228.

Seigneur, enlève-moi comme un vêtement mes nom-
[breux péchés !
Et s'ils sont sept fois sept, absous-moi Seigneur
Que ton cœur me soit doux comme le cœur de ma mère,
Que ton cœur me soit doux comme le cœur de mon
[père !
Je n'ai pas de mère, tu es ma mère !
Je n'ai pas de père, tu es mon père !

Jamais il n'y eut sur terre prière plus touchante.

XXX

C'est à Babylone que naquit le *De Profundis* :

J'attendais du secours, nul ne m'a secouru,
Je pleurai, nul ne m'a consolé,
J'appelai, nul ne m'a répondu.
Je m'adresserai au Dieu clément,
Je clamerai vers toi, mon Dieu !
Tu écouteras dans ta justice la prière du pécheur...
Tu regarderas l'homme, et l'homme sera vivant.

L'Égypte ignore le péché et le repentir, Babylone les connaît. L'Égypte reste debout devant Dieu, Babylone se prosterne. Les yeux de l'Égypte sont secs, jamais ils n'ont pleuré, les yeux de Babylone sont tout humides de larmes. Babylone fut la première à pleurer et l'apprit aux autres. Elle comprit la douceur des larmes. « L'âme de l'homme est une larme de Dieu », l'Égypte le savait, mais l'avait oublié ; Babylone s'en souvient.

XXXI

Selon les mythes égyptiens, au commencement du monde furent le silence et le calme : c'est silencieusement

que le dieu Soleil nouveau-né sort du lotus épanoui ; selon les mythes babyloniens, le monde commença par la tempête, par le combat du dieu Mardouk contre la déesse Tiamat, contre le chaos qui, quoique vaincu par Dieu, reste encore redoutable. Lutte éternelle de Dieu contre le chaos, le monde ne cesse de prier : « Que Mardouk triomphe de Tiamat et la subjugue à jamais ! » Et cette lutte ne se produit pas seulement sur la terre, mais aussi au ciel : « Alors, il y eut un combat dans le ciel ; Michel et ses anges luttèrent contre le Dragon... Et le grand Dragon, l'Antique Serpent, nommé Démon, fut précipité[1]... »

Michel et le Serpent, c'est Mardouk et Tiamat : ce qui fut au commencement sera aussi à la fin.

XXXII

C'est ainsi que Babylone comprit ce que ne put comprendre l'Égypte — la dynamique du temps, le mouvement du monde du commencement vers la fin. La légende babylonienne de la création — *Enûma-eliš* — prédit toute l'histoire du monde, de la Genèse à l'Apocalypse, depuis les premiers souvenirs de l'humanité jusqu'à ses dernières espérances.

XXXIII

L'Égypte entrevoit à peine le terrible esprit du Néant ; Babylone le voit face à face. Elle le représente sous une forme fabuleuse, mais le sent comme une réalité.

1. *Apoc.*, XII, 7-9.

La démonologie babylonienne rappelle celle du Moyen Age. Pour elle tout est plein de démons : ils tombent du ciel comme la pluie, ils poussent de la terre comme l'herbe, se répandent dans les marais de l'Euphrate comme un brouillard pestilentiel.

Ils errent par les villes endormies,
Dans les étroites rues nocturnes...
Ils pleurent comme le hibou sur les toits...
Il n'est pour eux ni verrous ni clôtures...
Ils se glissent sous les portes
Comme des couleuvres et leur sifflement aigu
Passe par le trou des serrures...

C'est ici que commence le sabbat des sorcières.

XXXIV

Babylone, patrie des démons, est aussi celle des anges. *Lamassu,* ce sont nos anges gardiens, et *Kherubu,* nos chérubins. Si ces saintes visions, gravées dans notre cœur depuis l'enfance, correspondent à des réalités, n'oublions pas que Babylone fut la première à les sentir.

XXXV

L'Égypte ne sait pas encore distinguer l'Homme-Dieu du Dieu-Homme, et par là même cette confusion est innocente. Babylone a déjà conscience de cette distinction, et c'est le commencement du péché.

XXXVI

Babylone est construite tout entière comme la tour de

Babel — le Zikkurat. En babylonien, élever un Zikkurat, c'est « bâtir un escalier vers le ciel ». « Ils bâtirent une tour pour monter au ciel. *Ut in cœlum conscenderent*[1]. »

La Tour de Babel a une double signification et pose une interrogation : avec ou contre Dieu ?

XXXVII

« Alors il eut un songe, et voici qu'il vit une échelle appuyée sur la terre, et les anges montaient et descendaient le long de cette échelle. Jacob s'éveilla de son sommeil et dit : En vérité, le Seigneur est dans ce lieu et je n'en savais rien. Et saisi d'effroi il dit : Que ce lieu est terrible, c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du Ciel[2]. »

Bab-El, Babylone, signifie précisément : « Porte du ciel, Porte de Dieu ». Voilà pourquoi, au sommet de la Tour de Babel, la fiancée de Dieu, *Enitu,* attend le Fiancé.

Tel est ce qui, pour Babylone, répond à l'idée du Dieu-Homme, et voici ce qui correspond à celle de l'Homme-Dieu.

« Les premiers hommes, s'étant enorgueillis de leur force et de leur grandeur, commencèrent à mépriser les dieux et élevèrent une haute tour là où est aujourd'hui Babylone. Déjà le sommet de la tour touchait jusqu'au ciel, lorsque soudain les vents accourus au secours des dieux renversèrent l'édifice sur ses constructeurs. » C'est

1. ALEXAND. : *Polyhist.*
2. *Gen.*, XXVIII, 12-17.

en ces termes que Berose nous rapporte l'antique mythe babylonien[1].

Et dans le Talmud nous retrouvons presque identiquement le même mythe : « Les hommes qui bâtissaient la Tour disaient : nous combattrons Dieu[2] ». « Et ils lançaient vers le ciel des flèches qui retombaient rougies de sang. Et en voyant cela les hommes disaient : maintenant nous avons tué tous ceux qui sont dans le ciel[3]. »

Cette déification de l'homme, nous la retrouvons chez les prophètes d'Israël : « Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu… Je serai semblable au Très-Haut[4]. » « Comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin, Lucifer, fils de l'aurore[5]? »

Et c'est peut-être vers l'Orient, là où est Babylone, que regardait le Fils de l'Homme, lorsqu'il vit « Satan tombé du ciel comme un éclair ».

XXXVIII

De nos jours, alors que l'humanité tente d'achever la Tour de Babel, Dostoïevsky en parle presque dans les mêmes termes que le prophète. Et le double sens interrogatif de Babel reste le même : avec ou contre Dieu? Du haut de cette Tour apercevrons-nous, comme les mages de l'Orient, l'étoile de Bethléem, ou une tempête soudaine

1. Berose : *Fragm.*, XV, XVI.
2. Midrasch Tanchuma Noach.
3. Sefer Hajaschar.
4. *Is.*, XIV, 13, 14.
5. *Is.*, XIV, 12.

viendra-t-elle encore renverser l'édifice sur ses constructeurs insensés?

XXXIX

Bien des peuples d'Asie, d'Europe et d'Amérique ont gardé un souvenir très vif d'un cataclysme universel, de ce que nous appelons : le déluge. Babylone s'en souvient plus vivement que tous. Ce n'est pas en vain que le déluge est le centre de *Gilgamès*, la grande épopée babylonienne.

Connaître, c'est se souvenir, a dit Platon. On peut connaître, se rappeler l'avenir comme le passé. La première, Babylone se rappela la fin du monde qui fut, et connut celle qui sera.

XL

On a découvert parmi les ruines des palais de Ninive, dans la bibliothèque d'Assourbanipal, les douze tablettes cunéiformes de Gilgamès. La onzième contient la légende du déluge.

On trouve dans la Genèse la même légende. Mais la Genèse ne fut écrite qu'au VIIe siècle av. J.-C., alors que le Gilgamès sumérien date au plus tard du XXVe ; peut-être même cette épopée n'est-elle que la reproduction d'un original plus ancien[1].

XLI

Il semble que ces tablettes d'argile couvertes des

1. Ungnad : *op. cit.*, p. 66.

pointes de l'écriture cunéiforme exhalent encore l'effroyable odeur des eaux du déluge.

XLII

Un des plus anciens fragments décrit les calamités du monde antédiluvien. La tablette est brisée, les caractères sont à demi effacés, mais voici ce qu'on peut lire :

... Lorsque vint la troisième année,
Les hommes se révoltèrent dans les villes...
Lorsque vint la quatrième année,
Les greniers à blé furent épuisés...

Plus loin la tablette est brisée et quelques lignes manquent. On y relatait sans doute la terrible famine résultant de la guerre et de la rébellion universelles.

Puis, de nouveau, on peut lire :

... Les hommes comme des ombres errent par les rues.
Lorsque vint la cinquième année,
La fille regarde de travers sa mère qui approche,
La mère n'ouvre pas la porte à sa fille ;
La fille regarde la balance de la mère,
La mère regarde la balance de la fille.
Lorsque vint la sixième année
Les hommes affamés dévoraient les hommes...
La mère apprêta son enfant pour son repas[1]...

Et en ces mêmes jours Outnapištim Atrachasis (Atrachasis signifie le Sage), le Noé Babylonien, enfouit dans la terre les antiques tablettes, trésor de la sagesse anté-

1. *Cuneiform Texts from Babyl.* Tabl. in the Brit. Mus., XV, 49.

diluvienne, la « semence unique d'où tout naquit de nouveau » après le déluge[1].

C'est donc bien à la veille de ces jours terribles que l'humanité avait atteint l'apogée de son développement, de ce que nous appelons le progrès, la civilisation, ce que Platon appelait l'Atlantide et Dostoïevsky l'Humanité-Dieu. Et sur cette hauteur voici la guerre, la révolte universelle, le retour à la barbarie, à la bestialité, à l'anthropophagie ; voici la fin du monde : tout comme chez nous. Même commencement, même fin.

XLIII

... Le Très-Sage ouvrant la bouche
Parla ainsi à Ea le Dieu Très-Haut :
« Seigneur, le genre humain périt,
« Ta fureur dévore la terre.
« Prends pitié, Seigneur, de ta créature ! »

Plus loin la tablette est encore brisée. Il semble que les dieux aient eu pitié, mais les hommes ne se repentirent point.

... Enlil, assemblant les dieux, leur parle ainsi :
« Loin de s'atténuer le mal se multiplie.
« N'épargnez donc pas les hommes, ne leur faites pas [grâce.
« Je me suis affligé dans mon cœur à cause de leurs [méfaits[2]. »

Et dans la Genèse nous trouvons presque mot pour mot le même récit : « l'Éternel se repentit d'avoir fait

1. Platon : *Timée.* — Bérose : *Babyl. fragm.*
2. *Cuneiform Texts, ibid.*

l'homme sur la terre et il fut affligé en son cœur. Et l'Éternel dit : j'exterminerai de la face de la terre les hommes que j'ai créés ».

Alors, les *Elohim* — les dieux d'Israël et les dieux de Babylone — décidèrent le déluge. Mais le clément Iahvé-Ea avertit Noé-Atrachasis. Pour ne pas trahir le secret des dieux il lui parle, non point face à face, mais dans une vision prophétique; comme l'ouragan précurseur du déluge, il souffle à travers les fentes de la hutte de roseau, primitive habitation des hommes de Sennaar :

Hutte, hutte! Muraille, muraille!
Écoute, hutte! Entends, muraille!
Homme de Souripak, fils d'Oubara-Toutou,
Détruis ta maison, construis une arche,
Méprise la richesse, cherche la vie,
Perds tout et sauve ton âme[1]!

Et dans les deux récits, le biblique et le babylonien, la description de l'arche est identique jusqu'en ses plus petits détails — jusqu'à l'asphalte, le *chemar*, dont les deux arches sont calfatées[2].

Mais la description du déluge même est plus vivante, plus exacte dans le texte cunéiforme que dans la Genèse : ici le narrateur raconte ce qu'il a appris, et là ce qu'il a vu.

XLIV

Aux premières lueurs du jour
Un nuage noir monta du fond du ciel.
Adad rugit dans son sein;

1. GILGAMÈS, XI, 21, 27.
2. *Ibid.*, 66-70. — *Gen.*, VI, 14.

Les hérauts divins marchent devant lui
Par les monts et par les vallées;
Irragal arrache les pieux,
Nimourt le furieux rompt les écluses,
Les Announakis brandissent leurs torches
Éclairant la terre de terribles lueurs.
La fureur d'Adad se cabrant jusqu'au ciel
Transforme en ténèbres la lumière du jour
Et brise la terre comme un vase de potier.
Tout le jour le vent du midi ne cesse de souffler,
Hurlant, grondant, chassant les eaux sur les montagnes,
Les vagues sur les hommes croulent en bataillons,
Les hommes ne se voient plus dans les ténèbres,
Le ciel ne voit pas la terre périssante.
Les dieux épouvantés par la trombe diluvienne
S'élancent au ciel chez leur père Anou,
Et se serrent contre le mur, accroupis comme des chiens.
Ištar crie comme une femme en gésine,
La Reine des cieux hurle :
« Tout le genre humain retournera au limon.
« Dans le conseil des Dieux j'ai ordonné le mal,
« L'extermination des vivants.
« Et moi, leur Mère unique qui les ai enfantés,
« Je les vois aujourd'hui remplir les eaux
« Aussi nombreux que les œufs de poissons! »
Et tous les dieux et les démons pleurent avec Ištar,
Et hurlent, accroupis comme des chiens[1]...

XLV

« La tempête diluvienne dura six jours et le septième elle se calma », relate Atrachasis.

1. GILGAMÈS, XI, 97-126.

Je regardai le ciel : calme et silence.
Mais la race des hommes était retournée à la terre.
Et la surface des eaux était nue et plate comme un toit.
J'ouvris le hublot, la lumière tomba sur mon visage.
Je m'assis, baissant la tête, je pleurai,
Et les larmes coulaient sur mes joues[1]...

Rien dans la Genèse, le Livre Divin, n'égale ces larmes humaines.

XLVI

Lorsque l'arche s'arrêta sur la montagne Nisir, Atrachasis lâcha tour à tour une colombe, une hirondelle et un corbeau, pour savoir si l'eau avait quitté la surface de la terre. La colombe et l'hirondelle revinrent dans l'arche, « n'ayant point trouvé où se reposer[2] ».

Le corbeau s'envola, et trouvant une place,
Se posa, piqua du bec, croassa et ne revint pas[3].

Alors Atrachasis sortit de l'arche et sur la montagne immola aux dieux une victime :

Les dieux, sentant la douce odeur du sacrifice,
S'assemblèrent comme des mouches[4].

Ea bénit Atrachasis :

Atrachasis et son épouse furent jusqu'à ce jour des [humains,
Mais maintenant ils seront des dieux parmi les dieux[5].

La destinée d'Atrachasis est plus mystérieuse que celle

1. Gilgamès, XI, 133-138.
2. *Gen.*, VIII, 9.
3. Gilgamès, XI, 154-155.
4. *ibid.*, XI, 161-162.
5. *ibid.*, XI, 202-203.

de Noé : celui-ci engendra la seconde humanité et mourut comme un homme ; celui-là n'engendre pas et est immortel comme Dieu. La seconde humanité est, de même que la première, créée du limon terrestre par Ištar-Mami. C'est au bout du monde, à l'Embouchure des Fleuves, là où fut jadis l'Eden, que se fixe Atrachasis, dernier homme de la première humanité, le second Adam immortel, qui goûta en même temps aux fruits de l'Arbre de Science et à ceux de l'Arbre de Vie.

De qui Atrachasis est-il le précurseur, de qui est-il l'ombre ? Du Dieu-Homme ou de l'Homme-Dieu ? Nous retrouvons là encore le double sens interrogatif de Babylone.

XLVII

En somme, le dernier sens des deux légendes, biblique et babylonienne, est, en dépit de leur ressemblance extérieure, profondément différent. C'est un même chant, mais chanté par deux voix différentes.

Lorsque la colombe lâchée revint « Noé tendit la main, la prit et l'accueillit dans son arche[1]. » Les pâles rayons du soleil perçant les nuages du déluge, l'arc d'Alliance brillant au ciel, le sombre hublot ouvert dans le toit goudronné de l'arche, — et sur la paume desséchée du patriarche six fois centenaire les pattes roses de la blanche colombe : dans la Genèse, la tragédie finit en idylle, la tempête hurlante du déluge s'achève en un roucoulement

1. *Gen.*, VIII, 9.

de colombe et, dans Gilgamès, en un croassement de corbeau.

La fin du second monde arrivera-t-elle comme celle du premier? La Genèse l'ignore ou veut l'ignorer; Babylone, elle, le sait. C'est cette fin que prophétise le croassement sinistre.

XLVIII

Selon Berose, le dernier commentateur des légendes immémoriales de Babylone, l'existence du monde se déroule suivant une série de « grandes années » dont chacune a un été et un hiver. L'hiver arrive lorsque toutes les constellations s'unissent sous le signe du Verseau et du Poisson; l'été, lorsqu'elles s'unissent sous le signe du Lion ou du Cancer. Chaque hiver commence par un déluge universel, chaque été par un incendie[1].

Ainsi tous les cycles cosmiques, ces « rotations des grandes roues », *ovra delle rota magne,* s'accomplissent entre deux fins-commencements et chacun d'eux, embrassant 432 000 ans, est l'exacte répétition du précédent, car les constellations, en revenant à leur position première, produisent les mêmes effets.

Tout cela fut déjà
Mais je ne sais plus quand...

Dans Platon, le prêtre de Saïs parle également des perpétuelles destructions du monde par le feu et l'eau : c'est l'un de ces cataclysmes qui engloutit l'Atlantide[2].

1. Bérose : *Babyl. Fragm.*
2. Platon : *Timée.*

Dans la doctrine occulte des prêtres égyptiens, ces cycles cosmiques s'appellent *Nem Ankh,* rénovation de la vie, et *Nem masu,* répétition de ce qui fut; dans la doctrine des orphiques, ἀποκατάστασις, renouvellement, et dans la science moderne, évolution.

XLIX

Combien y a-t-il de cycles? Un nombre infini? Non, trois seulement, car le Mystère des Trois s'accomplit en trois mondes.

Si cela est vrai, nous sommes maintenant dans le second cycle avant sa fin par le feu.

L

« Le jugement du monde et de tout ce qu'il contient s'accomplira par le feu. » Ces paroles d'Héraclite semblent répéter la prophétie du nouveau Testament : « Au commencement, la terre et le ciel furent créés par le Verbe de Dieu avec de l'eau et par l'eau ; c'est pourquoi le monde d'alors périt submergé par l'eau. Mais le ciel et la terre d'aujourd'hui, gardés par le même Verbe, sont réservés pour le feu au jour du Jugement... Alors les cieux passeront avec un fracas effroyable, les éléments embrasés s'écrouleront et la terre sera consumée avec tout ce qu'elle contient[1]. »

« C'est pour apporter le feu sur la terre que je suis venu, et quelle est mon angoisse jusqu'à ce qu'il s'allume ! » dit le Fils de l'Homme.

1. Pierre : 2[e] *Epître,* III, 5-10.

LI

Oh, certes, tout cela n'est pour nous que vieux contes, vaines rêveries ! Puissions-nous ne pas être nous-mêmes qu'un vain rêve !

Nous ne comprendrons donc jamais pourquoi le Fils de l'Homme, d'accord en cela avec la sagesse antique, unit la fin passée avec la fin future, le déluge de l'eau avec celui du feu ?

« Comme il fut aux jours de Noé, il en sera de même à l'avènement du Fils de l'Homme. Car, de même qu'aux jours avant le déluge on mangeait, on buvait, on se mariait, on prenait femme, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, sans penser au déluge avant qu'il ne vînt et exterminât tout le monde, de même en sera-t-il à la venue du Fils de l'Homme[1]. »

Comme eux, nous ne pensons à rien et n'entendons pas le bruit du déluge qui approche.

LII

Les câbles sous-marins et la radio ne répéteront-ils pas un jour l'antique inscription cunéiforme :

Les Annunnakis brandissent leurs torches,
Éclairant la terre de terribles lueurs...
La fureur d'Adad se cabrant jusqu'au ciel
Brise la terre comme un vase de potier.

Cela fut-il ou sera-t-il ? Cela fut et cela sera, répond

1. Math., XXIV, 37-39.

l'écho des siècles dans l'éternité, comme le croassement sinistre du corbeau.

LIII

Dans la vie de chaque homme il arrive un instant où son âme voit soudain la mort. Si dans la vie de l'humanité cet instant doit arriver, peut-être est-il aujourd'hui plus proche que jamais.

Mais tous les siècles tendaient vers lui. Babylone l'avait déjà prédit : son âme vit la mort comme la lionne blessée de Ninive.

GILGAMÈS ET L'ARBRE DE VIE

I

Il a vu tout jusqu'aux bornes du monde,
Tout éprouvé et tout connu.
Pénétrant du regard les plus profonds mystères,
De la suprême sagesse il a levé le voile.
Il a révélé ce qui fut avant le Déluge...
Dans l'effort et dans la douleur
Il parcourut une longue route
Et en traça le récit sur les tables de pierre,
Dieu aux deux tiers, homme pour un tiers [1].

C'est là le début de Gilgamès : on dirait le début de Faust. Là commence la tragédie de la connaissance, notre tragédie par excellence. Faust et Gilgamès possèdent la science et cherchent la vie.

« Tu cherches la vie et tu ne la trouveras pas », est-il dit de Gilgamès, et la même chose presque est dite de Faust :

Grau, lieber Freund, sind alle Theorien
Doch ewig grün das goldne Baum des Lebens.
Toutes les spéculations sont grises, mon ami,
Mais éternellement vert est l'Arbre d'or de la vie.

L'Arbre de Science n'est pas l'Arbre de Vie : celui

1. Gilgamès, I, 1-51.

qui goûte aux fruits du premier sans goûter à ceux du second mourra. L'incompatibilité des deux ordres : être et pensée, telle est la source de la tragédie de Gilgamès et de Faust.

II

Je sais que je mourrai, et cette seule science enlève aux autres toute valeur parce que celles-ci ne me délivrent point de la mort, ne la nient pas, mais l'affirment. Plus je sais, et plus je comprends la mort, car l'essence de la science — la loi de la nécessité — est une loi de mort : « tout vient de la poussière et tout y retourne [1]. » Plus je sais et plus je goûte à l'amertume et à la douleur de la mort : « celui qui augmente la science augmente la douleur [2] ». Je suis libre dans la science et esclave dans la vie. Savoir — pouvoir ? Non, car aucune science ne peut vaincre la mort. Plus je sais et plus je meurs. La science, c'est la mort, voilà le dernier mot de la sagesse de Gilgamès et de Faust.

III

On a retrouvé une pierre gravée babylonienne, un sceau représentant l'homme et la femme assis l'un en face de l'autre auprès d'un arbre chargé de fruits ; tous deux tendent la main comme pour cueillir un fruit. Derrière la femme se dresse un serpent.

« Tu pourras manger de tous les arbres du jardin,

1. *Eccl.*, III, 20.
2. *Ibid.*, I, 18.

mais tu ne mangeras pas de l'Arbre de la Science du bien et du mal car, le jour où tu en mangeras, tu mourras[1]. »

Comment ne pas mourir, comment unir l'Arbre de Science à l'Arbre de Vie? Telle est la question que, de Gilgamès à Faust, se pose toute l'humanité.

IV

Au même cycle épique appartient un autre héros babylonien, Adapa.

La consonance des deux mots, Adapa et Adam, est fortuite, mais la ressemblance des deux mythes ne l'est pas. Selon le Talmud, le corps d'Adam « fut pris de la terre de Babylone[2] ». D'après le mythe babylonien, Adapa est le fils du dieu Ea (Ea-Ia), le premier homme, la « semence de l'humanité », *Zer ameluti*. La destinée d'Adapa-Adam, comme celle de Gilgamès, est la tragédie de la connaissance :

Dieu lui donna la science
Mais non la vie éternelle.

Dans la ville sacrée d'Eridou, à l'embouchure des Fleuves, là où fut jadis l'Eden, Adapa, grand-prêtre de Dieu, préparait de ses mains pures les pains de proposition et pêchait des poissons pour le repas des dieux. Un jour, en mer, le vent du sud renversa la barque d'Adapa. Celui-ci conjura le vent, et la force magique de cette con-

1. *Gen.*, II, 17.
2. Micha Josef bin Gorion.

juration « brisa les ailes du vent » qui s'apaisa pour sept jours. Ayant appris cela, le dieu Anou courroucé l'appela pour le juger, et le dieu Ea lui donna un sage conseil : « Couvre-toi d'un vêtement déchiré, signe de douleur pour les dieux morts, Tammouz et Giszida, gardiens des portes célestes. »

Quand tu te présenteras pour être jugé
On t'offrira un aliment de mort, ne le mange pas ;
On t'offrira l'eau de mort, ne la bois pas.
On te donnera un vêtement, revêts-le ;
On t'apportera des parfums, oins-toi.

Adapa suit ce conseil. Tammouz et Giszida, voyant ses vêtements de deuil, le conduisent au ciel, intercèdent en sa faveur auprès d'Anou dont la colère s'apaise, mais pas entièrement.

Pourquoi Ea révéla-t-il à un homme impur
Les mystères de la terre et du ciel,
Lui donnant une force et une gloire excessives?
Que pourrions-nous faire de plus pour lui?
Qu'on lui apporte l'aliment de vie et qu'il mange.
On lui apporta l'aliment de la vie — il ne mangea pas ;
On lui apporta l'eau de la vie — il ne but pas ;
On lui offrit un vêtement — il le revêtit ;
On lui offrit des parfums — il oignit son corps.

Surpris, Anou le père lui demanda :

Pourquoi, Adapa, n'as-tu ni mangé, ni bu?

Adapa.

Ea, mon Dieu, m'a ordonné : ne mange ni ne bois.

ANOU.

Rendez à la terre celui qui vient de la terre.

Tel est l'arrêt de Dieu à l'égard de l'homme : « Tu retourneras à la poussière d'où tu es venu [1]. »

V

Ici, tout semble être à dessein obscur, énigmatique, ambigu. On dirait que celui qui parle en sait plus qu'il ne dit, qu'il ne peut ou ne veut pas tout dire, qu'il soulève un coin du voile et le laisse retomber aussitôt. L'essentiel n'est qu'effleuré ou passé sous silence.

Où s'accomplit la fin du mystère d'Adapa, dans le temps ou dans l'éternité ? Lorsque le vent eut renversé la barque, Adapa, le premier homme, fut-il sauvé ou périt-il dans les flots de la mer comme la première humanité dans les eaux du déluge ? S'il a péri, en revenant sur la Terre il est né de nouveau, second Adam du second monde, celui d'après le déluge. N'est-ce pas pour cela qu'il revêt le nouvel habit de la mort — le corps périssable ?

Chaque parole est une énigme ; tout est raccourci, condensé comme dans une graine, mais de cette graine infime est sorti un arbre immense — le destin de l'humanité.

VI

Adam désobéit à Dieu et meurt ; Adapa obéit et meurt

1. *Gen.*, III, 19.

aussi ; il semble que la soumission, la volonté humaine importent peu.

Si Adapa n'avait pas obéi à Dieu, il aurait hérité de la vie éternelle. Il y a là un appel tacite à la révolte, à la divinisation de l'homme ; tel est tout au moins l'un des deux sens possibles et incomplètement exprimés du mythe. Dans la Genèse il y a un autre appel, mais, chose effrayante, presque la même ambiguïté.

Le Serpent a-t-il trompé Adam ? « Dieu sait que le jour où vous mangerez des fruits de l'Arbre de Science vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux [1]. » Mais voici qu'à son tour Dieu dit presque la même chose : « L'homme est devenu comme l'un de Nous pour la connaissance du bien et du mal ; empêchons-le maintenant d'avancer la main, de prendre de l'Arbre de la vie, d'en manger et de vivre éternellement [2]. »

Non, Adam ne fut point trompé par le Serpent, ni Adapa par Ea. Ils ont été trompés eux-mêmes par une connaissance fausse parce qu'imparfaite. « Elohim » veut dire : les Dieux et, peut-être, Trois Dieux en Un.

Dans Dieu trinitaire, l'anantiisme, la concordance des contraires d'Héraclite [3], est une source de vérité et de vie, mais dans l'homme qui oscille entre le bien et le mal, l'antinomisme, l'irréductible contradiction, est une source de mensonge et de mort. Voilà pourquoi Adapa rejette la vie comme la mort, et accepte la mort comme la vie.

1. *Gen.*, III, 5.
2. *ibid.*, 22.
3. Ἀναντία.

Tous nous sommes jusqu'aujourd'hui des enfants d'Adapa. L'Aliment de la vie, l'Eau de la vie ne sont-ils pas offerts à chacun de nous? Par qui, ne le savons-nous pas?

On lui apporta l'aliment de la vie — il ne mangea pas;
On lui apporta l'eau de la vie — il ne but pas.

Cet arrêt, chacun de nous ne le lit-il pas dans son cœur?

VII

Le mythe d'Etana, qui appartient au même cycle de Gilgamès, est plus énigmatique encore.

Etana demande au dieu soleil, Šamaš, de lui donner « l'herbe de naissance », *sammu sa alladi*. L'aliment de vie d'Adapa, l'arbre de vie de Gilgamès, c'est pour Etana l'herbe de naissance — naissance à la vie éternelle.

Tu t'es rassasié, ô Šamaš, de la graisse de mes brebis,
Du sang de mes brebis la terre est imprégnée;
Je vénérais les dieux et craignais les démons;
Vers toi les prêtresses élevaient la fumée de mes sacrifices.
Que la grâce sorte donc de ta bouche, Seigneur,
Donne-moi l'Herbe de Naissance, délivre-moi du fardeau
[de la mort[1].

Šamaš renvoie Etana à l'Aigle piqué par le Serpent (encore lui!) qui meurt de faim dans un abîme. Nourri par Etana, l'Aigle se ranime, devient « fort comme un

1. *Etana*, 120-123.

lion » et emporte Etana sur ses ailes vers le ciel d'Anou le Père. Mais ils n'y trouvent pas l'herbe de naissance et apprennent qu'elle est plus haut encore, dans le second ciel de la déesse Ištar. Ils montent de nouveau. Mais lorsque la terre et la mer disparaissent, Etana effrayé implore l'Aigle :

Ami, je ne veux pas monter au ciel,
Laisse-moi descendre sur la terre!

Mais il ne descend pas, il tombe avec l'Aigle.

« Te voilà tombée du ciel, étoile brillante, Lucifer, fils de l'Aurore!.. Pourtant tu disais en ton cœur : je monterai au ciel... je serai semblable au Très-Haut[1]. »

De Lucifer à l'Antéchrist, c'est par son vol vers le ciel que se manifeste l'homme-dieu.

VIII

Tous nous sommes encore les enfants d'Etana, nous nous nourrissons de l'herbe de naissance — de mort, car celui qui naît meurt. Mais, précisément, ce que nous voulons, ce n'est pas la résurrection des morts, c'est la vie éternelle des vivants. La mort de l'individu, l'immortalité de la race, telle est notre conception de la vie — de la mort éternelles. Nous renions Celui qui est descendu du ciel, nous voulons y monter nous-mêmes; nous y montons, nous y volons et retombons. Cette folie de nos jours, la sagesse antédiluvienne l'a prédite.

1. Is., XIV, 12-14.

IX

Adapa et Etana sont deux frères jumeaux de Gilgamès ; Engidou-Eabani est le troisième.

Il n'a pas été engendré, mais créé comme Adam. C'est la déesse Aruru, Ištar-Mami, Mère des dieux, qui l'a créé.

Les dieux firent appeler la déesse Aruru :
« Toi qui jadis créas tant de héros intrépides,
« Crée donc aujourd'hui un de leurs semblables. »
Aruru entendit la parole divine,
Forma dans son cœur l'image de Dieu,
Lava ses mains, pétrit l'argile,
Fit une pâte, sculpta un homme,
L'intrépide Engidou, fils des dieux[1].

« Dieu aux deux tiers, homme pour un tiers » est-il dit de Gilgamès ; on pourrait dire d'Engidou : « Dieu aux deux tiers, animal pour un tiers ».

X

De poils son corps est couvert,
Comme une moisson ses cheveux sont épais ;
Il ignore la vie des hommes ;
Il ressemble au dieu du bétail ;
Il va paître avec les gazelles,
Descend à l'abreuvoir avec les troupeaux,
Et se joue dans l'eau avec les poissons[2].

Il est aimé des bêtes mais redouté des hommes. Un chasseur se plaint de lui à Gilgamès, roi d'Ourouk :

1. Gilgamès, I, 80, 85.
2. ibid., 87-91.

Il protège les bêtes des champs ;
Près de l'abreuvoir il court au crépuscule,
Effrayant comme une bête, et je n'ose plus m'appro-[cher...
Il comble les fosses où j'ai tendu mes pièges,
Déchire mes filets, brise mes lacets.
Il fait fuir le gibier, m'empêche de chasser[1].

Gilgamès envoie à Engidou une courtisane sacrée de la déesse Ištar pour le séduire et l'attirer dans la ville. Le chasseur dresse contre lui la nudité de la femme comme un piège contre une bête, et la bête s'y prend.

Pendant six jours et sept nuits il caressa la femme,
Et, lorsqu'il fut las, retourna vers les bêtes.
Mais quand elles le virent, les gazelles s'enfuirent,
Et les bêtes des champs s'écartèrent de lui.
Un charme maléfique ensorcelle Engidou.
Il se troubla, faiblit et ses genoux plièrent ;
Sa force rebelle fut à jamais domptée...
Revenant vers la femme il s'assied à ses pieds,
Il regarde son visage, il écoute ses paroles :
« Tu es beau, Engidou, tu ressembles à un dieu.
« Pourquoi donc vis-tu comme une bête parmi les bêtes ?
« Viens, viens avec moi, je vais te conduire à la [ville[2]... »

La Prostituée conduisant à la ville la Bête-Dieu, peut-il y avoir image plus exacte de ce que nous appelons le progrès et la civilisation? Rousseau et Tolstoï ne répètent-ils pas la malédiction d'Engidou :

1. Gilgamès, I, 136-139.
2. ibid., 168-186.

Je prononcerai ton jugement, ô prostituée !
Celle qui des champs m'attira vers la ville,
Qu'elle soit maudite dans les siècles des siècles[1] !

XI

L'homme est dans la nature comme Adam dans le Paradis, et lorsqu'il s'en éloigne, il la pleure comme le paradis perdu. Ces pleurs naquirent à Babylone. C'est à Sennaar qu'était situé le Jardin du Seigneur, le Paradis terrestre, *Gan-Eden*. « Le Seigneur plaça le paradis à la terre d'Eden, en Orient[2] ». « Les palmiers babyloniens du temps d'Adam fleurissent encore sur les bords de l'Euphrate[3]. »

Des fragments de sculpture nous ont transmis l'image des jardins suspendus de Babylone : des remblais de terre sont disposés en degrés sur de gigantesques voûtes. Au-dessus de la fournaise de la cité d'argile, de brique et d'asphalte, ces jardins respirent la fraîcheur édénique. Là, sur des pelouses vertes, les encensoirs mêlent les chauds parfums de la myrrhe et de l'encens à la fraîcheur matinale des lis.

XII

N'est-ce pas dans un de ces jardins que le roi Nabuchodonosor entendit la voix du ciel : « Du milieu des hommes on te chassera, tu auras ta demeure parmi les bêtes des champs... Et aussitôt cette parole s'accom-

1. Gilgamès, VII, 125-142.
2. *Gen.*, II, 8.
3. *Talmud.*

plit... il fut chassé du milieu des hommes ; il mangea de l'herbe comme les bœufs, et son corps fut trempé de la rosée du ciel[1] ».

Telle est la malédiction. Et la bénédiction, le retour d'Adam-Engidou au paradis perdu, les voici : « Jésus passa quarante jours dans le désert... Il était avec les bêtes sauvages et les Anges le servaient[2] ».

Le second Adam est servi dans le désert par les bêtes et les Anges, comme le premier le fut dans le Paradis de Dieu.

XIII

Il ne nous reste de Gilgamès que des fragments ; mais d'après eux on peut juger de la grandeur de l'ensemble auquel rien ne peut être comparé, sinon les premiers chapitres de la Genèse. Mesquins et compliqués, nous ne la comprenons même plus, cette simple grandeur.

De Gilgamès à l'Iliade, quelle chute ! En comparaison du chantre babylonien, l'aède grec n'est qu'un barbare.

... De même que les loups cruels,
Renversant dans les hautes forêts un cerf à la vaste [ramure,
Le déchirent férocement, puis tous, la gueule ensan- [glantée,
Courent en bande vers la source des montagnes
Et là, vomissant le sang et le ventre gonflé,
Lappent de leurs langues souples l'eau trouble du torrent,
De même les chefs des Myrmidons s'élancent au com- [bat[3].

1. Dan., IV, 31-33.
2. Marc, I, 13.
3. *Iliade*, XVI, 157-166.

Telle est l'humanité d'Homère : des gueules ensanglantées de loups, des hoquets sanglants, des ventres gonflés de sang. « Les hommes vont tous s'entre-tuer », cette antique prophétie babylonienne s'est accomplie. « O Muse, chante la colère ! » La muse d'Homère chante la colère, la guerre, le meurtre ; celle de Babylone — la paix, la charité, l'amour. « Plus précieux pour moi était ton amour que l'amour des femmes », aurait pu dire Gilgamès à Engidou, comme Saül dit à Jonathan[1].

Il n'y a pas une goutte de sang sur le héros babylonien, « le plus doux des hommes ». Il combat, lui aussi, mais pas contre les hommes. Son ennemi, le dernier ennemi des mortels, c'est la mort. Son but n'est pas la guerre ni le meurtre, mais l'amour et la vie éternelle.

XIV

Sur l'un des bas-reliefs du palais d'Assourbanipal, un lion hérissant sa crinière menaçante, debout devant une lionne docilement couchée à ses pieds, la regarde en rugissant de fureur amoureuse ; derrière le lion, sous des ombrages édéniques, sur une longue tige, mince et flexible, s'entr'ouvre un lis.

Le lion et le lis — la force et la douceur. Gilgamès et Engidou sont « plus forts que les lions », de même que Saül et Jonathan[2]. Mais, derrière la force léonine, il y a la douceur liliale.

1. II, *Rois*, I, 26.
2. *Ibid.*, 23.

XV

Gilgamès est « l'ami de la tristesse », suivant l'admirable parole de celui qui le chante.

> Pourquoi l'as-tu condamné à n'avoir pas de repos?
> Pourquoi lui as-tu donné un cœur toujours inquiet?

reproche à Dieu la mère du héros.

De Gilgamès à Faust, ils se ressemblent tous, ces chercheurs de vie éternelle qui, haïssant leur âme jusqu'à la mort même, ont été possédés par la passion de la souffrance.

Ignorant le repos, Gilgamès n'en laisse pas aux autres ; il entoure la ville de murailles gigantesques, construit des temples, des tours, — peut-être un Zikkurat touchant aux nuages, « degrés vers le ciel ». Il épuise tellement les hommes par ces travaux qu'ils se révoltent enfin contre le roi et implorent les dieux de donner à Gilgamès un rival. Et les dieux crèent la Bête-Dieu, Engidou, « afin qu'ils luttent entre eux et que les hommes trouvent le repos ».

Engidou, attiré dans la ville par la prostituée, provoque Gilgamès au combat. Gilgamès, vainqueur, aime son ennemi, accomplissant ainsi le commandement : « rends le bien à qui t'a fait le mal ». C'est alors que « de la force naît la douceur », de la force du lion la douceur du lis.

Les héros s'en vont ensemble, comme deux frères, poursuivre leurs exploits ; ils tuent deux monstres, le géant

Humbaba et le Taureau Céleste. Mais après ces prouesses vulgaires se produit soudain une chose étrange. Comme une bête en cage, Engidou, dans la ville, se consume de tristesse, il voit la mort en un songe prophétique et meurt.

XVI

Quelle est la cause de cette mort soudaine? Ni la peste, ni le glaive, ni le poison. De quoi donc meurt-il? De rien. Il entend le doux appel de la mort et se rend à cet appel. Peut-être quand la prostituée le caressait, le germe de la mort tomba-t-il en lui en même temps que le germe du désir. Il vivait dans le désert comme une bête et un dieu, ignorant de la mort; il s'en alla chez les hommes, goûta aux fruits de l'Arbre de Science et connut la mort.

Malédiction sur moi, ô mon frère!
Ce n'est pas en combattant que je succombe.
Heureux les intrépides tombés dans un combat,
Mais moi j'ai eu peur et je meurs sans gloire;
Sur un lit de repos, je meurs comme un lâche[1]!

De quel combat eut peur l'intrépide? Il ne le sait pas lui-même. « Les hommes vont tous s'entre-tuer » — de Gilgamès à l'Iliade, de l'Iliade à nous, cette prophétie s'accomplit. La fin du premier monde, c'est le déluge d'eau; celle du second, le déluge de sang et de feu. N'est-ce pas de cette fin qu'eut peur Engidou? N'a-t-il pas, le premier entre les humains, pressenti dans la mort de l'homme celle de l'humanité?

1. Gilgamès, VII, 313-317.

O Engidou, mon frère, ô panthère des plaines!
La victoire fut à nous; gravissant les montagnes,
Nous avons abattu Humbaba sous les cèdres,
Nous avons terrassé le Taureau Céleste.
Quel est donc, quel est donc ce sommeil sans réveil?
Et pourquoi cette pâleur, ce silence éternel?
Il n'entend pas son ami, il ne voit pas son frère.
Celui-ci touche son cœur, et son cœur ne bat plus.
Il couvrit son visage comme celui d'une vierge
Et rugit comme un lion en fureur, comme une lionne
A qui les chasseurs ravirent son lionceau...
Hélas, comment me taire, comment tarir ma douleur!
Celui que j'aimais est devenu poussière!
Engidou, mon ami, est devenu poussière!
Je me coucherai donc comme lui et ne me relèverai plus,
Je ne me relèverai plus dans les siècles des siècles[1].

N'est-ce pas l'âme de l'humanité tout entière qui, dans cette lamentation funèbre, s'écoule en larmes comme celle du lion de Ninive s'écoule en sang?

Gilgamès et Engidou, « unis par l'amour durant leur vie, n'ont pas été séparés dans la mort », de même que Saül et Jonathan. Gilgamès connut la mort par l'amour. Nous savons tous qu'il y a la mort, mais seul la connaît vraiment l'homme qui aime et perd celui qu'il aime, parce qu'il vit avec lui d'une même vie et meurt d'une même mort.

Depuis qu'il est mort, moi non plus je ne vis pas. »

Cette parole de Gilgamès, c'est l'éternelle parole de l'amour sur la mort.

Personne ne t'a aimé plus que moi.

1. Gilgamès, VIII, 65-75; X, 61-64.

Gilgamès aurait pu répéter cette parole d'Isis, mais avec un autre sens; elle n'apaise plus la douleur, elle l'exaspère. Que l'amour est fort comme la mort, Gilgamès le sait, mais que la mort est forte comme l'amour, il le sait aussi. Vaincre la mort par l'amour est plus difficile que l'Égypte ne le pensait. Ce mortel effort de l'amour, Babylone l'a tenté.

XVII

Gilgamès a connu l'amour par la mort : là est sa douceur de lis; par l'amour il se lève contre la mort : là est sa force de lion.

De même qu'Engidou, il pressent dans la mort de l'homme celle de l'humanité et conçoit cet exploit surhumain : livrer à la mort une lutte à mort.

C'est alors que commencent les souffrances, les passions de Gilgamès, semblables à celles de Tammouz, d'Osiris, de Dionysos — de tous les dieux souffrants.

Le roi, abandonnant son trône, s'en va errer à travers le monde comme un vagabond misérable. Poussé par une force inconnue, exténué, sauvage, effrayant, semblable à une bête sous la peau de bête qui le couvre, il va et va toujours sans pouvoir s'arrêter, tel Ahasverus et Caïn.

Où va-t-il? Au bout du monde, là où habite Atrachasis le Lointain, le dernier homme du premier monde, sauvé du déluge. Seul des hommes il a survécu et n'a pas connu la mort parce qu'il a goûté à la Plante de Vie. Gilgamès veut apprendre de lui où croît cette plante.

XVIII

Son chemin est celui du soleil, de l'Orient vers l'Occident. Ne serait-ce pas vers cet Extrême-Occident où l'Atlantide fut engloutie dans l'abîme des eaux du déluge?

Là, aux confins du monde, près des Colonnes d'Hercule peut-être, il rencontre deux monstres, le Scorpion et la Scorpionne.

Le ciel repose sur leurs têtes;
Leurs corps s'enfoncent dans l'abîme;
Ils gardent la porte du ciel.
Leur face effrayante donne la mort,
Leur éclat terrifiant brise le rocher.
Ils gardent la sortie et l'entrée du soleil[1].

Derrière le couple des Scorpions s'élèvent des montagnes inaccessibles, *Masu,* qui, couvrant d'ombre le ciel, répandent une nuit éternelle. Ne seraient-ce point celles que nous appelons Atlas? Derrière ces montagnes s'étend un jardin de pierres précieuses. N'est-ce pas celui que nous appelons l'Afrique tropicale? Enfin, l'océan, n'est-ce pas celui que nous nommons l'Atlantique?

Là, la Vierge des Mers est assise sur un trône...

GILGAMÈS.

Vierge, ouvre-moi le chemin qui traverse les mers,
Indique-moi la route qui mène vers Atrachasis le [Lointain.

1. Gilgamès, IX, 39-48.

LA VIERGE DES MERS.

Il n'est à travers les mers ni route ni passage ;
Nul autre que le Soleil n'a suivi ce chemin
Que défendent les eaux profondes de la Mort...
Comment donc, Gilgamès, pourrais-tu le franchir ?
Comment pourrais-tu passer les eaux de la Mort ?
Va trouver Ur-Šanabi ; tu traverseras peut-être avec lui...

Ur-Šanabi, le batelier d'Atrachasis, ordonne à Gilgamès de couper dans la forêt cent vingt perches, le prend dans sa barque et, après avoir navigué trois jours, ils parviennent aux Eaux de la Mort.

Quelles sont ces eaux ?

Dans Platon, le prêtre de Saïs parle presque dans les mêmes termes que la légende babylonienne : « On ne peut ni traverser ni explorer cette mer qui s'étend au-dessus de l'Atlantide engloutie, parce que la marche des bateaux est entravée par un amas de vase qui s'est élevé au-dessus de l'île submergée[1]. »

Les navigateurs carthaginois qui, deux mille ans avant Vasco de Gama, contournèrent le Cap de Bonne-Espérance, trouvèrent eux aussi, près des îles Canaries, la grande « Mer d'Herbes ». C'est cette même mer que Christophe Colomb rencontra sur la route de l'Amérique.

Ces eaux ne sont-elles pas les « Eaux de la Mort » ? S'il en est ainsi, on comprend pourquoi Gilgamès ne rame pas, mais pousse la barque avec des perches et pourquoi celles-ci se plient et se cassent en s'enfonçant dans la vase et l'épaisseur des algues ; on comprend aussi

1. Platon : *Timée.*

pourquoi ces eaux, s'étendant au-dessus de l'Atlantide engloutie, s'appellent les Eaux de la Mort et pourquoi Atrachasis le Lointain habite, au milieu de l'Océan, une île qui est peut-être le sommet, émergeant encore, des montagnes de l'Atlantide.

XIX

Après avoir traversé les Eaux de la Mort, les navigateurs abordent au rivage.

Gilgamès dit à Atrachasis le Lointain :

Tu es comme moi : tu as l'aspect d'un homme,
Mais éternellement je lutte et je peine,
Tandis qu'oisif tu restes couché sur le dos.
Comment es-tu donc devenu dieu parmi les dieux ?

Suit alors le récit du déluge, de la destruction de la première humanité. Ce que le cœur de Gilgamès pressentait confusément est éclairé ici par la pleine lumière de la conscience : la mort de l'homme est celle de l'humanité, et sa résurrection, celle de l'humanité.

Ainsi je fus reçu dans l'assemblée des dieux,

achève Atrachasis.

Mais toi, Gilgamès, lequel des dieux t'accueillera ?
Comment pourras-tu, toi mortel, trouver la vie [éternelle ?...
Je vais te révéler un grand mystère,
Le mystère de la Plante de Vie.
Cette plante ressemble à l'épine et à la rose
Et, si tu la trouves, par elle tu vivras.

Voilà tout le secret : la Plante de Vie est une rose et une

épine, la Rose d'Amour, l'Épine de Souffrance. N'est-ce point pour cela qu'est couronné d'épines Celui qui donnera aux hommes la vie éternelle dans l'amour?

Mais où se trouve la Plante de Vie? On ne le dit point. Ou du moins cela n'est pas dit à haute voix, mais chuchoté à l'oreille. On comprend par ce qui suit que Gilgamès sait tout : il s'attache aux pieds une lourde pierre, se jette à la mer, plonge, descend jusqu'au fond, trouve la Plante, la cueille, détache la pierre et sort de l'eau.

La Plante de la Vie, l'arbre édénique de la Vie croît au fond de l'océan, dans l'abîme des eaux du déluge, des Eaux de la Mort ou, comme aurait dit dans Platon le prêtre de Saïs, dans l'Atlantide engloutie. La vie éternelle que cherche la seconde humanité, la première humanité l'avait déjà trouvée, car dans les cycles cosmiques tout se répète, tout revient :

Tout cela fut déjà
Mais je ne sais plus quand.

XX

Ur-Šabani, voici la Plante,
Elle assouvit le désir inassouvi ;
Son nom est : Jeunesse éternelle.
Je la porterai aux hommes
Pour qu'ils goûtent à la vie immortelle.

Ainsi triomphe Gilgamès, mais pour peu de temps. Au retour, comme il descend dans un ravin pour se baigner dans une source fraîche, le Serpent attiré par le parfum de la Plante rampe vers elle, s'en saisit et l'emporte.

Gilgamès revient, voit que la Plante a disparu et, s'asseyant sur la terre, pleure :

Pour qui, Ur-Šabani, ai-je tant peiné ?
Pour qui mon cœur a-t-il saigné ?
Ce n'est pas pour moi que j'ai travaillé,
C'est pour le Serpent, la Bête qui rampe.

Et ici, comme toujours, lorsque la sagesse de Babylone touche aux choses les plus sacrées et les plus terribles, elle s'exprime avec réticence, avec une brièveté qui semble volontairement énigmatique : à peine soulevé, le voile retombe aussitôt.

Quel est ce Serpent qui décide du sort de la seconde humanité comme peut-être de la première ? N'est-ce pas celui que l'on voit représenté sur le sceau babylonien, derrière la Femme assise en face de l'Homme auprès de l'Arbre de Vie ? « Empêchons-le maintenant d'avancer la main, de prendre de l'Arbre de Vie, d'en manger et de vivre éternellement. » Ce qui est dit d'Adam est répété presque dans les mêmes termes pour Gilgamès :

Tu recherches la vie et ne la trouveras pas ;
Lorsque les dieux créèrent les hommes,
Ils leur imposèrent la mort
Et gardèrent pour eux-mêmes la vie.

XXI

Parti pauvre, il revint pauvre. Mais, n'ayant pu apprendre le mystère de la vie, il veut au moins connaître celui de la mort. Par des incantations il fait sortir du royaume souterrain du dieu Nergal l'ombre de son ami :

Nergal ouvrit dans la terre une fente
D'où l'ombre d'Engidou s'exhala comme un souffle.

Gilgamès.

O mon ami, dis-moi, révèle-moi,
Le mystère de la mort que tu connais !

Engidou.

Je ne puis, mon ami, je ne puis te le dire :
Si je te le disais, tu t'assiérais sur la terre et tu
[pleurerais.

Gilgamès.

Eh bien, que je m'asseye et pleure !

Plus loin les caractères sont si effacés qu'il est difficile de lire, mais le mort ne fait, semble-t-il, que répéter cette lamentation du vivant : « Celui que tu aimais est tombé en poussière ; Engidou, ton ami, est tombé en poussière ! » Et c'est triste comme le gémissement du vent nocturne, l'incompréhensible refrain :

Dans la poussière ils sont accroupis !
Dans la poussière ils sont accroupis !

La suite est encore effacée à tel point qu'on ne peut plus rien lire, comme si le mystère des siècles recouvrait ici à dessein le mystère de l'éternité.

Et c'est enfin le dernier entretien par quoi tout se termine.

Gilgamès.

Celui qui périt par le fer, l'as-tu vu ?

Engidou.

Je l'ai vu :
Il repose sur sa couche et boit de l'eau pure.

Gilgamès.

Celui qui tomba sur le champ de bataille, l'as-tu vu ?

Engidou.

Je l'ai vu :
Son père et sa mère l'embrassent, son épouse se penche
[sur lui.

Gilgamès.

Celui dont le corps gît dans les champs, l'as-tu vu ?

Engidou.

Je l'ai vu :
Son âme ne trouve pas de repos dans la terre.

Gilgamès.

Celui que personne ne pleure, l'as-tu vu ?

Engidou.

Je l'ai vu :
Il lèche le fond des pots et se nourrit de rogatons
[impurs.

C'est ainsi que tout se termine. Quelle fin pour un tel commencement !

Il a tout vu jusqu'aux bornes du monde,
Tout éprouvé et tout connu.
Pénétrant du regard les plus profonds mystères,
De la suprême sagesse il a levé le voile.

Et voici ce qu'il vit : « le fond du pot avec les roga-

tons impurs ». L'Ecclésiaste l'a dit : « L'homme ne vaut pas plus que la bête... Tout va au même lieu : tout vient de la poussière et tout y retourne ». Et la sagesse égyptienne nous parle aussi de « la fin de tout, la Mort des morts ».

XXII

Mais si l'Égypte en vient là, c'est de là que part Babylone, sans savoir elle-même où elle en arrivera.

Le chemin de Gilgamès est celui de Babylone-Assour tout entier. Le roi Assourbanipal prie ainsi la déesse Ištar :

J'implore de toi le don de la vie ;
Pour lui je traverse les déserts,
Les mers, les rivières,
Et les précipices des montagnes.
Par les fatigues et les douleurs
Ma belle image fut altérée.

Aujourd'hui encore Gilgamès n'a pas achevé sa route. Toujours souffrant, gémissant, comme pourchassé par une force inconnue, il marche, marche sans trève ni repos, semblable à Ahasverus et Caïn. Son chemin est celui de toute l'humanité.

XXIII

Les chercheurs de vie éternelle n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient, ni goûté à l'Arbre de Vie, mais déjà ils tendaient les mains vers lui ; déjà l'Aliment de Vie fut offert à Adapa, déjà Etana s'est élevé jusqu'au ciel

d'Ištar, vers l'Herbe de Naissance, déjà Gilgamès a tenu entre ses mains la Plante de Vie. Cela, l'humanité ne l'oubliera jamais. Pourquoi Dieu

L'a-t-il condamnée à n'avoir point de repos,
Pourquoi lui a-t-il donné un cœur toujours inquiet ?

Pourquoi ? Pour qu'elle cherche jusqu'à ce qu'elle trouve.

XXIV

« Homère souffre dans les Enfers pour avoir calomnié les dieux », dit Pythagore. Tous les poètes calomnient les dieux, tressent à leur sujet des fables mensongères, des mythes, pour y cacher la terrible vérité, « le fond du pot aux rogatons impurs ». Seuls les prophètes savent que le mythe n'est pas un mensonge, mais le symbole de la vérité divine incarnée dans les mystères.

XXV

« Les dieux ont imposé la mort aux hommes et ont gardé pour eux-mêmes la vie » : voilà ce que sait le mythe. « Dieu aime à ressusciter les morts, *sa miti bulluta irammi* » : voilà ce que sait le mystère.

La fin du mythe est le commencement du mystère ; la tragédie de Gilgamès, irrésolue dans le mythe, se résout dans le mystère de Tammouz.

Gilgamès chercha la vie éternelle et ne la trouva pas. Tammouz la trouvera.

TAMMOUZ, L'OMBRE DU RESSUSCITÉ

I

𒀭 𒌉 𒍣 𒀭 𒀊 𒍪

C'est ainsi que s'écrit en caractères cunéiformes le nom de Tammouz : *Dumu-zi*, le Vrai Fils ou, plus complètement, *Dumu-zi-absu*, le Vrai Fils de l'Abîme.

« Au commencement Elohim (les Dieux) créa le ciel et la terre. Or la terre était informe et vide, et l'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux [1]. » Cet Esprit de Dieu planant au-dessus de l'Abîme, c'est Ea-Ia, père de Tammouz.

Dumu-zi-absu : Vrai Fils de l'Abîme, Vrai Fils de Dieu.

II

« Voyez ces grands bâtiments. Eh bien, tout sera détruit et il n'en restera pas pierre sur pierre [2]. » Cela sera, et cela fut. Cela sera à la fin, et cela fut au commencement de notre monde, du temps de ceux que Platon appelle les Atlantes, et la Genèse — des Géants. Les eaux du déluge passèrent sur la terre et du grand édifice, de

1. *Gen.*, I, 1.
2. Marc, XIII, 2

l'Atlantide, il ne resta pas pierre sur pierre : tout fut détruit.

La face de la terre, lavée de la souillure humaine, rayonna de nouveau de l'innocence édénique. Tout recommença : par les déserts infinis errèrent à nouveau des hommes sauvages, bergers et chasseurs nomades — sauvages, mais pas tout à fait. La seconde humanité ne se souvenait même pas de la première ; pourtant, dans le gouffre noir de l'oubli, brillait un point lumineux, unique, comme une étoile au fond d'un puits — un seul souvenir, espoir indicible, un seul nom si terrible et si saint que les hommes ne le prononçaient qu'à voix basse, se rappelant à peine d'où il venait : Dumu-zi-absu, Vrai Fils de l'Abîme.

Abîme où descend le Vrai Fils...

Qui donc, même parmi nous qui ne savons, ne nous rappelons plus rien, pourrait sans étonnement et sans effroi lire cette inscription à demi effacée, entendre ce murmure des siècles ou de l'éternité ? Ne mettons-nous pas là les doigts dans un mystère redoutable de la première humanité, comme Thomas l'Incrédule dans les plaies du Seigneur ?

L'abîme où descend le Vrai Fils devient par la suite souterrain, mais au début c'est l'abîme des eaux diluviennes, et c'est de lui que, suivant le récit de Berose, Oannès-Ea, le dieu-poisson, le dieu de l'abîme, sort pour instruire les hommes, moins peut-être pour leur enseigner des choses nouvelles que pour leur rappeler le passé

oublié, raviver la lueur à peine visible dans le gouffre de l'oubli, l'étoile au fond du puits.

Même pour nous qui ne savons, ne nous rappelons plus rien, n'est-ce pas un sujet d'étonnement et d'effroi que Celui qui, pour la seconde humanité, fut le Fils de l'Homme, l'ait été déjà pour la première ? « Avant qu'Abraham fut, je suis. » L'abîme des siècles répond à cette parole : Dumu-zi-absu, Vrai Fils de l'Abîme — Vrai Fils de Dieu.

III

« Le message des siècles antédiluviens » nous a été apporté par Gilgamès, image humaine du dieu Tammouz. N'est-ce pas ce même message que répète confusément, mystérieusement, comme dans le délire, le mythe que nous ont transmis les livres sacrés de la tribu syro-arabe des Nabathées ? Dans chaque cycle cosmique se conserve intact le corps d'un homme mort; lorsqu'arrive un cycle nouveau, ce corps ressuscite et cet homme devient Dieu; puis il meurt, ressuscite, et ainsi de suite, dans les siècles des siècles. Il est dans tous les siècles-éternités comme le soleil dans toutes les gouttes de rosée.

IV

Ces premiers hommes de la seconde humanité, errant sur la face déserte de la terre d'après le déluge, nous paraissent sauvages ; sous les peaux de bêtes qui les couvrent ils ressemblent eux-mêmes à des bêtes. Mais à

travers la nuit épaisse de cette barbarie brille, étrange, incompréhensible pour nous, la Vraie Lumière. Il y a dans ces cœurs farouches le même sentiment, lilial et léonin, que dans le cœur de Gilgamès-Engidou.

Sauvages, féroces, ils versent le sang comme de l'eau, tuent impassiblement. Mais voici que soudain arrive un instant où le regard de l'homme rencontre celui de la victime ; la pitié comme un glaive transperce le cœur du sacrificateur et, dans le gémissement des flûtes de Tammouz, résonne un accent inouï :

A-dan dub-ba en dingir-Dumuzi.
Sur Tammouz le Lointain s'élèvent les pleurs,
Avec son chevreau la chèvre est immolée,
Avec son agneau la brebis est immolée...
Sur le Fils Bien-Aimé s'élèvent les pleurs.

Le Fils Bien-aimé, c'est lui, la Victime éternelle, « l'Agneau immolé dès la création du monde », selon l'Apocalypse.

V

Un autre nom de Tammouz, et tout aussi ancien, c'est *Umune-Etura*, le Maître de la Bergerie.

Sortant de l'abîme du déluge, la terre fertilisée par le limon du premier monde détruit n'était plus qu'un immense pâturage verdoyant ; les hommes y sont des bergers et Dieu est leur Berger.

Tammouz-Adonis-Adonaï : de Babylone à Israël, c'est toujours le même Dieu-Pasteur : « Le Seigneur est mon

berger... Il me fait reposer sur de verts pâturages et me conduit vers des eaux vives[1]. »

Et d'Israël au Fils de l'Homme c'est la même chose encore : « Je suis le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis... Et ils entendront ma voix et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul Pasteur[2]. »

Et du Fils de l'Homme à la fin des temps c'est Lui encore : « Ils n'auront plus ni faim ni soif... car l'Agneau les mènera paître et les conduira aux sources de la vie[3]. »

Voilà où le Berger Tammouz conduit ses brebis.

VI

Il se nomme encore : Seigneur du Royaume Souterrain. Lorsqu'il s'agit de Tammouz, Etura signifie bergerie souterraine, ce qui est la même chose qu'Arallu, le royaume des morts, car Tammouz le Berger ne paît pas seulement les vivants, mais aussi les morts.

« Quand je marche dans la Vallée de l'ombre de la Mort, je ne crains aucun mal, car Tu es avec moi... Ta houlette et ton bâton me protègent » : c'est ainsi que le psaltérion de David chante Adonaï, Dieu d'Israël, et que la flûte pastorale de Babylone célèbre Tammouz-Adonis.

VII

Il se nomme aussi *Damu*, l'Enfant. Les Mages d'Orient,

1. *Ps.*, XXIII, 1-2.
2. Jean, X, 14-16.
3. *Apoc.*, VII, 16-17.

lorsqu'ils adorèrent l'Enfant dans l'étable de Bethléem, auraient pu l'appeler : Damu.

VIII

Il y a encore un autre nom : *Du-Zi* en babylonien, *Lib-lib-bou* en assyrien : la Pousse, le Rejeton, la Plante qui germe — cette Plante de Vie que cherche Gilgamès.

Le premier point vert des jeunes pousses sur la terre noire, c'est lui, Liblibou-Tammouz, le Vrai Fils. Il meurt dans chaque grain, renaît dans chaque pousse. Le mystère divin de la plante — la résurrection — s'est révélé, semble-t-il, pour la première fois dans ces pâturages fleuris de Sennaar où tout vit et respire avec la végétation de la terre.

Lorsqu'après les pluies hivernales vient le printemps, tout verdoie et s'épanouit soudainement ; la végétation luxuriante monte jusqu'au poitrail des bœufs et des chevaux, les brebis et les chèvres s'y noient complètement. Les fleurs y poussent, non point isolées comme chez nous, mais en parterres immenses, par masses compactes, blanches, rouges, bleues, jaunes, violettes, roses, si bien que toute la vallée ressemble à un tapis multicolore. Les chiens, en revenant de la chasse, sortent de cet amoncellement colorés par le pollen des fleurs de toute espèce. Mais dès le mois de mai, la sécheresse a tout fané ; les tiges des herbes craquent et se brisent sous les pieds ; tout est noirci, brûlé comme par la flamme d'un incendie ; la terre tout entière n'est plus que le royaume de la mort.

C'est alors que la flûte du berger entame la plaintive chanson :

Sur Tammouz le Lointain s'élèvent les pleurs,
Sur le Fils bien-aimé s'élèvent les pleurs...
Tu es l'arbre qui dans le jardin fut privé d'eau fraîche,
L'arbre dont la cime dans le champ n'a pas fleuri ;
Tu es la pousse que l'eau vive n'abreuva point,
La fleur dont les racines furent arrachées de la terre.

« Il s'est élevé comme un rejeton de la terre desséchée[1]. »

La « Pousse », en hébreu *natser,* en babylonien *du-zi,* en assyrien *lib-lib-bou,* c'est le Vrai Fils.

C'est Lui qui du fond de l'insondable, de l'antédiluvienne antiquité, est pleuré et appelé par la flûte de Tammouz.

IX

Il a beaucoup de noms et il n'en a aucun ; c'est parce qu'ils sont tous insuffisants qu'ils sont si nombreux. On dirait que les hommes, cherchant et ne pouvant trouver son vrai nom, essayent de se rappeler ce qui déjà est oublié, ou d'apprendre ce qui est encore inconnu ; ils soupirent vers Lui, le Lointain, le pleurent et l'appellent toujours.

Il est loin, mais où — dans le passé ou dans l'avenir ? Dans le passé, dit le mythe ; dans l'avenir, dit le mystère.

Les hommes Le cherchent avec une angoisse inassouvie et un espoir infini. On croirait qu'ils savent déjà « qu'il

1. Is., LIII, 2.

n'y a pas sous les cieux d'autre nom qui puisse nous sauver ».

X

Tammouz est un très ancien dieu sumérien. Plus on pénètre profondément dans l'antiquité, plus son nom est fréquent ; par la suite il devient de plus en plus rare. Et lorsque les Sémites l'emportèrent sur les Sumériens, il rentra définitivement dans l'ombre et du mythe se retira dans le mystère. Reculer, s'en aller, s'amoindrir, telle est l'essence du Fils. « Il fut méprisé et abaissé devant les hommes. Nous avons détourné de lui notre visage, nous l'avons dédaigné et nous n'avons fait de lui aucun cas[1]. »

Si son nom est rare il n'existe de lui aucune image. Tous les dieux sont figurés sur les monuments babyloniens, sauf Tammouz. Il est infigurable, inimaginable, invisible ou, plus exactement, il n'a pas encore reçu d'image, n'a pas été vu ; pourtant il est le plus grand des dieux et peut-être même l'Unique. Les Grecs initiés aux mystères d'Adonis-Tammouz l'appellent Μονογενής, l'Unique.

Dans le mythe, le nouveau dieu sémite, Mardouk-Mérodach-Šamaš, amoindrissant et évinçant l'antique Tammouz sumérien, devient le plus grand et peut-être l'unique Dieu. Mais il n'en est pas de même dans les mystères : d'après la doctrine occulte des prêtres, Mardouk et Tammouz sont les deux hypostases d'un seul et même Dieu : soleil visible du jour et soleil invisible de la nuit.

1. Is., LIII, 3.

Il se passe à Babylone la même chose qu'en Egypte : le mythe d'Amon-Mardouk voile le mystère d'Osiris-Tammouz, le monothéisme manifeste de l'un cache le monothéisme secret de l'autre. Mais si Amon-Mardouk est le seul vrai, c'est parce qu'Osiris-Tammouz l'est aussi. La chair de l'Égypte et de Babylone, c'est Mardouk-Amon, l'esprit — Osiris-Tammouz.

XI

Tammouz et Osiris ne sont pas deux dieux, mais un seul, venu de cette insondable antiquité prébabylonienne et préégyptienne où les deux peuples ne faisaient qu'un.

Comme Tammouz, Osiris est la Grande Victime : il est dans toutes les victimes immolées ; il est aussi le Bon Pasteur, portant le fléau, le sceptre et la houlette du berger ; il est encore l'Enfant Horus dans sa seconde incarnation, et la Pousse dans la momie végétante.

Ceci se manifeste dans le mystère, et il en est de même dans le mythe. Le nom mythologique de Tammouz, en babylonien *Maruduk,* en sumérien, *Amurutuki,* signifie l'Éclat du Soleil. Celui d'Osiris, *Usi-ri,* signifie la Force de l'Œil, de l'Œil céleste, c'est-à-dire également l'Éclat du Soleil.

Lorsque le 21 Juin, à midi, le soleil commence à décliner, à s'affaiblir, cet instant marque dans l'année l'heure de Tammouz et aussi celle d'Osiris, car Osiris est, lui aussi, « le soleil décroissant de l'hiver ». La fin du soleil dans le temps correspond à la fin du monde dans l'éternité. C'est elle que vint annoncer le Fils.

Ainsi coïncident avec une exactitude presque géométrique ces deux images, ces deux ombres du même Corps.

XII

Le lien d'Adonaï, Dieu d'Israël, avec l'Adonis chananéen et le Tammouz babylonien apparaît aux prophètes d'Israël comme une « abomination païenne », la perdition du peuple, mais le peuple lui-même y voit son salut, la relique secrète de son cœur. Du nouveau Dieu du Sinaï il s'en retourne vers l'antique Tammouz de Chanaan et de Babylone avec une angoisse inassouvie, un espoir infini. Les prophètes auront beau fulminer, le peuple croira toujours qu'il trahit, non pas Iahvé pour Tammouz, mais Tammouz pour Iahvé, le dieu de ses pères pour un dieu étranger.

XIII

Abraham vint de Ur en Chaldée, *Ur Kasdim.* Sa tribu, le futur Israël, n'est qu'un petit rejeton du grand arbre babylonien. Pouvait-elle ne pas être sacrée, l'antique terre d'Éden, terre des patriarches?

Chanaan, la terre promise, bien avant qu'Israël y vînt, était déjà tout imprégnée de la rosée babylonienne, rosée du Paradis ; bien avant que retentît le tonnerre du Sinaï, pleurait dans les gorges d'Hermon et du Carmel la douce flûte de Tammouz.

Et plus tard, lorsque Salomon, dans toute sa gloire, faisait ruisseler sur les marches de l'autel le sang des béliers

et des boucs, résonnait soudain la lointaine et douce lamentation :

Avec son chevreau la chèvre est immolée,
Avec son agneau la brebis est immolée...
Sur le Fils bien-aimé s'élèvent les pleurs...

XIV

« Et en ce jour-là... ils regarderont Celui qui fut transpercé et ils Le pleureront comme on pleure un fils unique, comme on s'afflige sur un premier-né... Une grande lamentation s'élèvera à Jérusalem, pareille à celle d'Hadadrimmon sur les champs de Méguiddo[1]. »

Hadadrimmon est la ville de Chanaan consacrée à Adonis-Tammouz, et la lamentation des champs de Meguiddo est la lamentation sur Tammouz :

O cœur, cœur du Seigneur! ô flancs transpercés!

Ce n'est pas sans raison que dans cette lamentation les siècles ont entendu une prophétie messianique.

XV

A Babylone même, la ville de Mardouk-Tammouz, Ézéchiel, le prophète captif, eut une vision.

« L'esprit m'enleva et me transporta à Jérusalem (dans le Temple) au seuil de la porte intérieure, du côté du septentrion, où était l'Idole de la Jalousie... Alors il me conduisit à l'entrée du parvis. Je regardai, et voici : il y avait un trou dans la muraille. Et il me dit : Fils de

1. Zach., XII, 9-12.

l'homme, perce la muraille. Et quand j'eus percé la muraille, il y avait là une porte. Et il me dit : Entre et vois les abominations criminelles qui se commettent ici. J'entrai, je regardai et je vis toutes sortes de figures de reptiles et de bêtes immondes, et toutes les idoles de la maison d'Israël étaient peintes sur la muraille tout autour. Devant elles se tenaient soixante-dix anciens de la maison d'Israël, chacun tenant à la main un encensoir, et il s'élevait un épais nuage d'encens. Et il me dit : Fils de l'homme, vois-tu ce que font dans les ténèbres les anciens d'Israël, chacun dans sa chambre pleine d'idoles? Et il me dit : Tu verras encore de plus grandes abominations qu'ils commettent. Et il me conduisit à l'entrée de la porte de la maison d'Israël du côté du septentrion, et là des femmes assises pleuraient Tammouz[1]. »

Les rois d'Israël et parmi eux Salomon, constructeur de la maison de l'Éternel, « établirent des prêtres pour brûler des parfums sur les hauts lieux... en l'honneur de Baal, du Soleil, de la Lune, des Constellations et de toute l'armée des cieux[2] ». Les images d'animaux peintes sur les murs de la maison du Seigneur ne sont autres que les divinités astrales de Babylone, représentées sous l'aspect d'animaux dans le cercle du zodiaque, et les chérubins eux-mêmes qui supportent l'autel d'Adonaï, le Très-Haut, sont les taureaux ailés assyro-babyloniens, *Khérubu*. Le soleil parmi les étoiles c'est le Seigneur, Adonaï-Adon-Tammouz, parmi d'autres dieux, fils de

1. Ézéch., VIII, 3-14.
2. II, *Rois*, XXIII, 5.

Dieu. « Je dis : vous êtes des dieux et vous êtes tous les fils du Très-Haut[1]. »

C'est pour Lui, le Vrai Fils, *Dumu-zi*, que l'on célébrait les mystères dans la maison du Seigneur.

XVI

Près de la porte du Nord, là où les femmes pleurent Tammouz, se trouve l'Idole de la Jalousie. Quelle est cette idole?

Dans le texte hébreu, elle est appelée l'Idole de la Jalousie du Perdu. Dans le temple de Jérusalem se trouvait l'idole d'Astarté-Ištar qui peut-être y fut apportée par le roi Salomon, protecteur des Hauts Lieux, bois consacrés à la même déesse et situés en vue de Jérusalem, sur la droite du Mont des Oliviers[2]. Astarté-Ištar est la mère d'Adon-Tammouz; et l'Idole de Jalousie, de l'amour jaloux pleurant la perte du Fils, est la statue de la déesse Ištar-Astarté, la Mater Dolorosa.

Dans les montagnes du Liban, au-dessus de la vallée en fleurs jadis consacrée à Adonis-Tammouz, on voit encore aujourd'hui, sculptée dans le rocher, l'image de la déesse « affligée », la tête voilée, le visage penché sur le bras gauche, et « l'on dirait que les larmes coulent de ses yeux, *lacrymae manare credentur*[3] ».

C'est l'éternelle image d'Isis, d'Ištar, d'Astarté, de Cybèle, de Demeter pleurant Osiris, Tammouz, Adonis,

1. *Ps.*, LXXXII, 6.
2. II, *Rois*, XXIII, 6-13.
3. MACROBE : *Saturn.*, 8-21.

Attis ou Perséphone, et celle de la Mater Dolorosa, Mère de tous les affligés.

C'est en la regardant que les filles de Jérusalem pleurent Tammouz. « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur Moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants[1]. »

XVII

« Et il me conduisit dans la cour intérieure de la maison du Seigneur. Et voici, à l'entrée du Temple de l'Éternel, entre le portique et l'autel, il y avait environ vingt-cinq hommes qui tournaient le dos au temple du Seigneur et, le visage vers l'Orient, ils se prosternaient devant le soleil... Et, approchant des rameaux de leur visage, ils les respiraient[2]. »

Près des portes du Nord, les femmes pleurent le soleil disparu, le Fils mort; près des portes du Midi les hommes, approchant des rameaux de leur visage et respirant l'odeur des « bourgeons résineux du printemps[3] » — des « pousses », *natser* —, saluent le soleil levant, le Fils ressuscité.

La mort et la résurrection de Dieu, tel est le sens des mystères de Tammouz qui ne sont aux yeux du prophète que des abominations. Sur qui se lamentaient les filles de Jérusalem, le grand prophète d'Israël ne le sut jamais, mais l'humble Chananéenne ne l'ignorait pas : « Seigneur, les chiens eux-mêmes mangent les miettes

1. Luc, XXIII.
2. Éz., VIII, 16-17.
3. DOSTOÏEVSKY.

qui tombent de la table de leur maître. — O femme, grande est ta foi; qu'il soit fait selon ton désir[1]. »

XVIII

« Il faut immoler Dieu », lit-on sur une tablette sumérienne, relique d'une antiquité insondable. Immoler, tuer Dieu, n'est-ce pas effroyable? Non : nous nous y sommes habitués. Pas tout de suite cependant; d'abord nous étions surpris et effrayés selon la parole du prophète : « Tu fus pour beaucoup un sujet d'effroi, tant ton visage était défiguré, tant ton aspect différait de celui des fils de l'homme[2]. »

Défiguré à tel point que les disciples, lorsqu'ils détachèrent Son corps de la croix, ne le reconnurent pas et, frappés d'effroi, s'enfuirent en silence : qui était-ce?

Et le plus terrible est que cet effroi terrestre n'est que le reflet de l'effroi céleste : l'Agneau immolé dès le commencement du monde est le fondement de l'univers et de tous les sacrements, ou plus exactement de l'unique sacrement, car ils se ramènent tous à un seul qui est précisément l'Immolation de Dieu.

XIX

L'Égypte le sait bien, et l'on peut dire qu'elle ne pense qu'à cela, mais elle se tait comme le Sphinx, muette d'effroi. Babylone balbutie comme dans le délire de la folie.

1. MATH., XV, 27-28.
2. Is., LII, 14.

Bérose, prêtre babylonien qui vivait trois siècles avant J.-C., et qui fut probablement initié aux mystères de Tammouz, rapporte un ancien mythe sur la création de l'homme.

« Voyant la terre fertile et déserte, Bel (Mardouk) se trancha la tête, et les autres dieux, mélangeant à la terre le sang qui coulait, façonnèrent les hommes; c'est pourquoi ceux-ci possèdent la raison et participent à la nature divine[1]. »

Ce n'est que dans des cœurs de bêtes que pouvait naître ce mythe gigantesque et rude, taillé comme dans la pierre. Mais il y a dans cette rudesse même une douceur liliale : Dieu meurt pour l'amour de l'homme. Dans la Genèse[2] Dieu crée l'homme de la « terre rouge », *afar*, il le façonne comme le potier façonne un vase. Peut-être la terre est-elle rouge parce qu'elle est mélangée aussi avec du sang. Mais avec quel sang? La Genèse l'ignore déjà ou bien ne le dit plus.

XX

Dans le mythe babylonien postérieur sur la création du monde, *Enûma eliš*, les hommes sont créés, non plus avec le sang du dieu Mardouk, mais avec celui du démon Kingu, complice de Tiamat (l'Abîme) révoltée contre les dieux. La pensée humaine, comme effrayée par le déicide, cache le mystère sous le mythe, l'abîme nocturne sous le voile du jour.

1. BÉROSE : Frag. ap. Damasc., *de primis principiis*, cap. 125.
2. II, 7.

Mais l'original ancien du même mythe confirme le terrible récit de Bérose :

Les dieux convoquèrent la déesse,
La sage Mami, la Secourable :
« Toi, l'unique chair maternelle,
« Tu peux créer des hommes.
« Crée-les donc afin qu'ils portent le joug des dieux. »
La Grande Mami, ouvrant la bouche,
Répondit aux dieux puissants :
« Seule, je ne puis... »

Là, les caractères sont effacés, mais plus loin on peut lire :

Ouvrant la bouche, Ea
Dit aux dieux puissants :
« Il faut immoler Dieu...
« Avec la chair et le sang divins
« Mami pétrira l'argile... »

Ce dieu immolé, c'est Osiris, la Grande Victime, et Tammouz, le Vrai Fils, — première ombre sur terre du corps de l'Agneau, immolé dès la création du monde. C'est uniquement pour qu'un jour puisse s'accomplir le sacrement de la Chair et du Sang que la Grande Mami mélangera à l'argile la chair et le sang divins.

Ainsi le murmure de la plus profonde antiquité répond aux tonnerres de l'Eucharistie : « Que toute chair humaine se taise et se tienne avec crainte et tremblement. Car le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs vient pour s'immoler et se donner en nourriture aux fidèles. »

XXI

Dieu est mort une fois pour que l'homme naisse, et Il mourut de nouveau pour que l'homme ressuscite.

XXII

Le prophète Jonas préfigure le Fils de l'homme « car, comme Jonas resta trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'homme restera dans le cœur de la terre[1] ».

Le nom de Jonas vient de celui du dieu Ea-Ia-Iahvé. Ea, le dieu poisson, est représenté sur les monuments babyloniens sous l'aspect d'un homme recouvert de la peau d'un poisson : c'est Jonas dans le ventre de la baleine. Le dieu Oannès-Ea, sortant de la mer comme le prophète Jonas, instruit les hommes.

Jonas-Oannès descend au cœur des mers comme Tammouz au cœur de la terre, et Gilgamès au sein de l'océan, comme la première humanité tout entière dans l'abîme des eaux du déluge. « Les eaux me submergèrent jusqu'à l'âme, l'abîme m'engloutit... Mais toi, Seigneur, tu feras sortir mon âme de l'enfer[2]. »

Jonas, ayant prophétisé à tort la colère de Dieu, s'affligea : « Seigneur, prends mon âme, car il vaut mieux pour moi mourir que de vivre ! Et le Seigneur fit pousser une plante qui s'éleva au-dessus de Jonas pour ombrager sa tête et apaiser son affliction. Jonas en éprouva une

1. MATH., XII, 40
2. JONAS, II, 6-7.

grande joie, mais le lendemain, à l'aurore, Dieu fit venir un ver qui piqua la plante et elle se flétrit. Au lever du soleil Dieu fit souffler du midi un vent brûlant, et le soleil frappa la tête de Jonas au point que celui-ci tomba en défaillance. Et il appela la mort... Et Dieu dit à Jonas : Est-il bien de t'affliger à cause de la plante? Il répondit : Je fais bien de m'affliger jusqu'à la mort. Et l'Éternel dit : Tu plains la plante, et moi je n'aurais pas pitié de Ninive la Grande Ville[1]? »

Jonas s'afflige jusqu'à la mort à cause de la plante flétrie, comme Gilgamès à cause de la Plante de Vie, comme Babylone tout entière pleure Tammouz, la Pousse qui se fane :

> Tu es la pousse que l'eau vive n'abreuva point,
> La fleur dont les racines furent arrachées de terre...
> Sur le Fils bien-aimé s'élèvent les pleurs...

Jonas, le prophète de la justice du Père, est vaincu par l'amour du Fils. « Comment n'aurais-je pas pitié? Comment n'aimerais-je pas? dit, non pas Jéhovah, le Père, le dieu redoutable du Sinaï, mais Tammouz, le Fils, le dieu clément de Babylone.

L'antique texte sumérien : « Rends le bien à qui t'a fait le mal » semble nous apporter l'écho de quelque Sermon sur la montagne, prêché à une autre humanité. Cette douce parole qui crée et détruit les mondes, ne serait-ce pas elle qui rendit muet le Sphinx d'Égypte, fit crouler la tour de Babel et précipita l'Atlantide au cœur des mers?

1. Jonas, IV, 1-2.

Le Vrai Fils, Épine de souffrance, Rose d'Amour — voici la Plante de Vie qu'ils cherchèrent sans la trouver.

La trouverons-nous, ou la seconde Atlantide périra-t-elle comme la première?

XXIII

Tammouz, de même qu'Osiris, est réellement dieu et réellement homme : il naquit, vécut et mourut comme un homme.

Gilgamès, en repoussant l'amour de la déesse Ištar, énumère les amants qu'elle fit périr : ce sont tous des humains, des hommes simples et pauvres, laboureurs, bergers ou chasseurs, et Tammouz est du nombre :

> Tammouz, amant de ta jeunesse,
> Tu l'as voué, chaque année, aux lamentations.

Tammouz est un berger, maître de l'étable des brebis, *umune etura*. Le Fils de l'Homme, lui aussi, naquit dans une étable, au milieu des bergers.

Nous ne savons presque rien de la vie humaine de Tammouz. Peut-être n'y est-il fait allusion que dans les vies des rois de Babylone, car tous sont aussi des Tammouz, comme tous les pharaons d'Égypte sont des Osiris.

Voici ce que raconte de lui-même Sargon Ier, *Scharukinu*, roi de Sumer et d'Akkad qui vivait vers 2500 : « Je n'ai pas connu mon père... Ma mère me conçut et me mit au monde secrètement et elle me déposa dans un coffre d'osier au bord de l'Euphrate ; elle boucha avec de l'asphalte l'ouverture du coffre et le fit descendre dans

la rivière, et les eaux ne se refermèrent pas sur moi. Et la rivière me porta vers le puits d'Akki, le jardinier. Celui-ci, dans sa bonté, me fit sortir du coffre, m'éleva comme son fils et fit de moi un jardinier aussi. C'est alors que la déesse Ištar inclina son cœur vers moi. »

Enfant, il fut couché dans le coffre qui sombrait...

Ce vers de la lamentation de Tammouz apparente l'enfant-dieu babylonien à Sargon et à Moïse : tous trois sont des enfants trouvés. « Qui donc saura sa race? », est-il dit du Fils de l'Homme[1].

Le coffre du Vrai Fils de l'Abîme ne rappelle-t-il pas l'arche de Noé-Atrachasis (tous deux sont enduits d'asphalte, *chemar*), de même qu'en général la mort de l'Homme-Tammouz rappelle celle de l'humanité — le déluge?

XXIV

De la mort de Tammouz nous ne connaissons non plus presque rien ; nous savons seulement qu'il a été tué : « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé[2] ».

O cœur, cœur du Seigneur, ô flancs transpercés !

Sur le voile doré du mythe qui cache le mystère un dessin est brodé : un jeune chasseur tué par un sanglier. Dans les mystères de Tammouz-Adonis on posait sur le tombeau l'image en cire d'un adolescent tué, aux reins percés d'une blessure sanglante par la défense d'un san-

1. Is., LIII, 8.
2. Zach., XII, 9.

glier. C'est au sanglier, *Ninib*, qu'est également consacré le mois de la mort de Tammouz. Mais voici qui est étrange : les adorateurs du dieu adressent à Ninib, son meurtrier, cette prière :

Tu rends à la vie le corps descendu dans l'enfer.

Tammouz et Ninib ressuscitent et font revenir les morts de l'enfer. Ceci ne peut s'expliquer que par ce fait que ces deux dieux ne font qu'un, comme Set et Osiris.

Là, le mystère transparaît déjà sous le mythe. Le sacrifice non volontaire dans le mythe l'est dans le mystère. « Je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la prend, mais je la donne de moi-même et j'ai le pouvoir de la reprendre[1]. » Il est dit aussi d'Osiris : « Il connaît le jour où il ne sera plus[2] ».

XXV

Lorsque Tammouz est mort, la déesse Ištar descend en enfer.

Dans le pays sans retour, le pays que tu connais,
La déesse Ištar élança sa pensée,
Vers la maison d'où ne sort plus celui qui y est entré,
La sombre demeure dont les habitants ignorent la lumière,
Où ils se nourrissent de terre et mangent de la boue,
Où ils restent dans les ténèbres éternelles,
Vêtus de plumes comme les oiseaux,
Où les verrous des portes sont couverts de poussière.
Ištar s'approche des portes souterraines :

1. Jean, X, 17-18.
2. *Livre des Morts.*

« Ouvre-moi, gardien, ouvre-moi les portes !
Sinon je les enfoncerai et briserai les verrous,
Je romprai les battants et détruirai le seuil
Et je ferai sortir les morts pour qu'ils mangent et vivent,
Et les morts seront plus nombreux que les vivants[1]. »

La déesse de l'enfer, Ereškigal ordonne au gardien de laisser entrer dans le royaume de la mort la déesse Ištar et de la traiter « selon les antiques lois ». Il lui fait franchir sept portes : à la première, il lui enlève la grande tiare, à la seconde, ses boucles d'oreilles, à la troisième, son collier, à la quatrième, l'éphod des seins, à la cinquième, les bracelets des pieds, à la sixième, la ceinture des reins, à la septième, le voile de la pudeur. Et la déesse entre toute nue dans le royaume de la mort. Là, Ereškigal la garde prisonnière et la frappe de soixante-dix plaies.

La déesse Ištar est l'Étoile de l'amour :

Lumière céleste, feu ardent,
C'est toi, ô déesse, qui te lèves sur la terre...

C'est elle aussi qui est sous terre, en enfer. Rongée des pieds à la tête par les plaies humaines, la voilà assise, divine, au fond de l'enfer comme Job sur son fumier. Mère miséricordieuse des hommes, *Ummu rimnîtu ša nise*, elle prit sur elle nos douleurs, se chargea de nos souffrances.

XXVI

Cette Descente aux Enfers babylonienne éveillera dans

1. *Cuneif. Texts*, XV, 45-55.

les siècles des échos qui ne se tairont plus, depuis la chute de Sophie, la Sagesse Divine des Gnostiques, jusqu'à notre légende russe de la Mère de Dieu visitant les damnés.

Et si en vérité le monde doit être sauvé, non pas seulement par le Fils, mais aussi par la Mère, cela est plus qu'un mythe. Un jour toute l'humanité criera vers Elle, vers « la chaude Protectrice du monde refroidi », ce que cria Babylone :

Reine toute puissante, Protectrice miséricordieuse,
Il n'est pas d'autre refuge que Toi !

XXVII

Après la descente aux enfers de la Mère Céleste, la terre-mère cesse d'engendrer. Les plantes, les animaux, les hommes sont frappés de stérilité.

Nisiba, déesse des moissons mûrissantes,
Détourna ses seins de la terre,
Pendant la nuit les campagnes blanchirent
Et se couvrirent d'un sel corrosif.
La verdure ne pousse plus, la moisson se dessèche,
Le malheur s'appesantit sur les hommes,
Le sexe des mères se ferme
Et l'enfant ne dort plus dans leur ventre...
Le poisson dans les eaux ne dépose plus d'œufs,
L'oiseau ne pond plus dans son nid.
Le taureau ne couvre plus la vache,
L'âne n'approche plus l'ânesse,
L'époux ne se couche plus près de l'épouse,
L'homme dort seul dans son lit
Et la femme seule dans le sien...

Jusqu'à quand ce qui croît sera-t-il arrêté ?
Jusqu'à quand ce qui verdit sera-t-il lié ?

Ainsi la flûte des bergers se lamente sur Tammouz-Adonis, Liblibou, la Pousse qui ne germe pas.

Le berger dit à sa sœur :
La brebis a délaissé son agneau.
La sœur dit au berger :
La fécondité de la brebis est close,
Elle fuit l'agneau en bêlant plaintivement...

Plus loin les caractères sont effacés, et on lit seulement :

...Destruction... Le déluge gronde...

Le déluge est la fin de la première humanité qui n'est pas la nôtre. La même fin cependant ne nous est-elle pas prédite ? « L'amour se refroidira[1]. » Le soleil de l'amour — cœur du monde — s'éteindra, et dans le cœur de l'homme descendra cette nuit polaire dont nous sentons déjà le souffle glacial. La déesse Istar n'a-t-elle point suspendu la fécondité de notre terre ? Nos champs ne sont-ils point blanchis par le sel ? La brebis ne fuit-elle pas l'agneau avec un bêlement plaintif ? Et n'est-ce point de notre fin qu'il est dit : « Destruction... le déluge gronde » ?

XXVIII

Les lamentations de Tammouz ou, comme elles sont nommées dans l'original, les « chansons plaintives des

1. Math., XXIV, 12.

flûtes » nous sont parvenues dans un texte sumérien du troisième millénaire : elles pouvaient donc être chantées dans les tentes des nomades avant Abraham. Mais peut-être n'étaient-elles déjà que l'écho d'une antiquité infiniment plus profonde.

Leurs accents sont pauvres et rudes ; on croirait y entendre le bruissement du vent du soir dans les roseaux desséchés de l'Euphrate, le long bêlement des brebis et des chèvres, l'appel nocturne des bergers aux troupeaux épars dans les plaines ; on croirait respirer le vent brûlant du désert, l'amertume de l'absinthe, la fraîcheur de la menthe avec la tiédeur du lait qu'on vient de traire, et l'odeur chaude des bergeries.

XXIX

Lentement derrière les collines verdoyantes s'élèvent les nuages ; lentement paissent les brebis et les chèvres ; lentement, de la flûte du berger, les sons tombent monotones et mélancoliques, l'un après l'autre, comme des larmes.

Que pleurent-ils ? Oh certes ! ce n'est point un homme, mais l'humanité tout entière. « L'homme, ses jours sont comme l'herbe, il fleurit comme la fleur des champs. Lorsque le vent passe au-dessus d'elle, elle n'est plus, et le lieu où elle fleurissait ne la reconnaît plus[1]. » Tel est le sort de l'homme et de toute l'humanité.

Quelle douceur dans ce qui se fane !
Et combien nous sommes touchés

1. *Ps.*, CIII, 15-16.

Quand, langoureux et languissant,
Tout ce qui fleurit et vécut
Sourit pour la dernière fois[1] !

Les flûtes de Tammouz unissent dans leurs accents le suprême sourire de l'humanité périssante au premier sourire de la nouvelle humanité.

XXX

Sur le Fils bien-aimé s'élèvent les pleurs...
Pleurs sur les champs sans épis,
Pleurs sur les mères et les enfants mourants,
Pleurs sur les torrents desséchés,
Pleurs sur les étangs où le poisson dépérit,
Pleurs sur les marais aux roseaux immobiles,
Pleurs sur les forêts où le tamarin ne fleurit plus,
Pleurs sur les plaines où la bruyère ne pousse plus,
Pleurs sur les vergers où miel et vin ne coulent plus...

Les paroles se répètent dans ce chant comme les sons de la voix dans les sanglots. Ces répétitions nous fatiguent, mais il s'y accumule peut-être pour les pleureurs eux-mêmes une force semblable à la puissance magique des incantations.

XXXI

O mon époux, mon enfant !

Ainsi la déesse Ištar pleure Tammouz. Il est à la fois son fils et son époux, comme Osiris est le fils et l'époux d'Isis.

O ma mère, mon épouse !

dit à Solveig, sa bien-aimée, Peer Gynt mourant.

1. Tutchev.

Lequel de ceux qui ont aimé n'a point senti cette limite céleste de l'amour terrestre : la tendresse maternelle dans les caresses de l'aimée ? Sur la terre la mère et l'épouse sont deux, mais au ciel elles sont Une — une seule Étoile d'amour qui se lève le matin et le soir.

XXXII

Les sons des flûtes qui pleurent sont toujours plus aigus, plus plaintifs :

O mon enfant, comme tu reposes longtemps !
O Seigneur affaibli, comme tu reposes longtemps !
Mon *Damu* sans force, comme tu reposes longtemps !
Je ne mangerai plus de pain,
Je ne boirai plus d'eau :
Mon Seigneur est mort, Tammouz est mort...
Les chiens errent sur les ruines de sa maison...
Les corbeaux accourent au festin funéraire...
La lamentation funèbre résonne dans la tempête,
La plainte de la flûte résonne dans l'orage...
Destruction... Le déluge gronde...

C'est ainsi que tout finit. On se lamente sept jours sur le cercueil de l'homme Tammouz de même que la pluie du déluge tombera pendant sept jours sur le cercueil de l'humanité. Et, le septième jour, c'est le silence.

Je regardai le ciel : calme et silence —
Le genre humain était disparu.
Je m'assis, baissant la tête, et je pleurai,

dit Noé-Atrachasis racontant la fin du déluge. « Tout

vient de la poussière, et tout y retourne », dit l'Ecclésiaste. La mort de l'homme est celle de l'humanité.

XXXIII

Mais la résurrection de l'homme est aussi celle de l'humanité.

Le dieu Ea, père de Tammouz, pour sauver le monde périssant, force Ereškigal, reine de l'Enfer, à libérer la déesse Ištar. Nous retrouvons ici cette concision énigmatique des mythes babyloniens lorsqu'ils touchent aux choses les plus sacrées et les plus secrètes où le mythe s'unit au mystère. Voici pourtant qui est clair : au fond de l'Enfer jaillit la source d'Eau Vivante. Ereškigal ordonne que l'on asperge de cette eau la déesse Ištar et qu'on la fasse sortir de l'Enfer.

La fin du mythe est perdue ; il n'en reste que les derniers vers :

Aux jours de Tammouz, jouez sur la flûte de lapis-lazuli ;
Jouez sur l'anneau sonore de cornaline !
Jouez avec allégresse, pleureurs et pleureuses.
Que les morts se lèvent de leurs tombeaux,
Pour respirer la fumée des sacrifices !

C'est aussi la résurrection que chantent, les lamentations finies, les flûtes de Tammouz :

La déesse Ištar descend aux Enfers
Pour réjouir le cœur de Tammouz,
Pour éclairer la bergerie souterraine,
Pour ressusciter le berger couché sans force...

Et sur une autre tablette sumérienne, c'est le même chant de résurrection :

Grand, grand est le Seigneur !
De nouveau il ouvre les yeux,
De nouveau il ouvre la bouche,
Il rend à la terre sa fécondité.
Haut est le ciel, grand est le Seigneur !

C'est peut-être le premier chant de l'humanité à la gloire des bourgeons résineux, des pousses, natser, verdissant après le déluge, lorsque de la terre humide s'élève une vapeur odorante comme la fumée des encensoirs :

Que les morts se lèvent de leurs tombeaux
En respirant la fumée des sacrifices !

XXXIV

Nous ne savons pas comment se terminaient les mystères de Tammouz, mais nous en pouvons juger en partie d'après la fin des mystères d'Adonis qui sont postérieurs.

Lorsqu'après sept jours de lamentations le silence se fait, on enlève du tombeau l'image en cire du corps à la plaie sanglante ; on la lave avec de l'eau, on l'oint d'huile, on la vêt de pourpre et on la dépose dans le cercueil. Peut-être l'emporte-t-on, l'enterre-t-on ; on allume les flambeaux, et soudain, dans le silence, à minuit, retentit, venant du lieu lointain de l'ensevelissement, ce cri de joie délirante : « Ressuscité ! Tammouz ressuscité ! » « Il a renversé la grande demeure de l'ombre de mort », comme dit la prière à Mardouk-Tammouz.

Que les morts se lèvent de leurs tombeaux !

XXXV

Par quoi Tammouz fut-il ressuscité? Par ce qui ressuscita Osiris : par l'amour. L'amour est l'affirmation incessante de la personnalité, non seulement en deçà de la mort, mais aussi au delà. C'est bien de cet amour qu'Isis-Ištar aima Osiris-Tammouz. « Personne ne t'a aimé plus que moi. » Elle l'aime mort comme elle l'aimait vivant, car « l'amour est fort comme la mort ». L'amour descend jusque dans la mort. L'amour dans la mort, c'est l'Eau Vive au fond de l'Enfer.

XXXVI

Si Dieu est un et personnel, il ne peut pas ne pas ressusciter ce qui est un et personnel ; si Dieu est l'amour, il ne peut pas ne pas ressusciter ceux qui aiment. « Mort, où est ton aiguillon? Enfer, où est ta victoire? » C'est l'amour qui émousse l'aiguillon de la mort et efface sa victoire.

XXXVII

Sa ana arallê šûrulu pagaršu tutira
Tu rends à la vie le corps descendu en Enfer.

Non seulement l'âme, mais aussi le corps. L'homme vit, meurt et ressuscite tout entier, âme et corps.

Je t'aime, ô mon corps,
Comme la brebis aime son agneau
Et la plante sa graine.

Le corps ressuscité naît du corps mort, comme l'agneau du ventre de la brebis et la plante de la graine. Ce n'est pas l'immortalité de l'âme que cherche Babylone, mais la résurrection de la chair : pour elle comme pour l'Égypte le mystère de la résurrection est le mystère animal, végétal, astral — le mystère de toute la chair cosmique.

XXXVIII

Gilgamès cherche la vie éternelle des vivants et ne trouve pas ; Tammouz cherche la résurrection des morts et trouve.

L'homme est mort, l'humanité est morte, tel est le sens du mystère de Gilgamès ; celui du mystère de Tammouz, c'est : l'homme est ressuscité et l'humanité avec lui.

XXXIX

Sur tout le passé de l'humanité, depuis le commencement des temps, le Fils de l'Homme encore à venir a projeté deux ombres gigantesques : l'une est Osiris, l'autre Tammouz. N'est-ce pas miraculeux? Mais voici un miracle plus grand encore : aux mouvements de l'ombre, nous devinons ce que fait l'homme ; par les deux ombres du Fils à venir, l'humanité sait déjà, dès le commencement des temps, ce qu'Il fera.

XL

Les ombres sont identiques à leur corps en tout, sauf en une chose que nous ne savons même pas nommer en

ce moment car qui, parmi nous, connaît le nom de ce dont il est dit : « l'amour est fort comme la mort ? » La mort est vaincue. Tammouz-Osiris ressuscite lorsqu'il s'unit avec Ištar-Isis, l'Époux avec l'Épouse. Le Fils de l'Homme est appelé, lui aussi, l'Époux, mais l'Épouse ne va pas le chercher dans l'enfer et ne le ressuscite point.

Pourquoi est-ce précisément là, dans le sexe, dans le mystère des Deux qu'il y a cette rupture entre les ombres et le corps ?

XLI

Notre œil voit-il bien ? Si le mystère de l'Un, la personnalité, est lié au mystère des Deux — le sexe, ce lien ne peut être rompu dans l'affirmation suprême de la personnalité — la Résurrection.

Regardons plus attentivement : en cela aussi et de plus près même qu'en tout le reste l'ombre ne suit-elle pas le Corps ?

Voyons comment s'accomplit dans Tammouz le mystère des Deux.

TAMMOUZ ET LE MYSTÈRE DES DEUX

I

« De Tes flancs il fit un trône, et Ton ventre Il le fit plus vaste que les cieux », chante l'Église dans les litanies de la Sainte Vierge.

Les flancs, le sexe féminin, c'est pour les ascètes chrétiens l'abîme de l'enfer, le trône de Satan. Et voici que ce trône est renversé et que Dieu est descendu en enfer. Il en est ainsi et il n'en peut être autrement si l'Immaculée Conception est une vérité. Là où se ferment nos yeux de pécheurs, les yeux des saints s'ouvrent et voient : Dieu dans les entrailles de la femme.

II

C'est là le dernier point d'un chemin infiniment long, ténébreux, mystérieux ; l'Égypte, Babylone, Chanaan, l'Égée, Chettée, Israël, tout le Testament du Père suit ce chemin.

Lorsque le gardien des portes ouvre à la déesse Ištar la septième porte de l'Enfer, il enlève de ses flancs le dernier « voile de la pudeur », *subat palti ša zumriša.*

« Pourquoi, gardien, m'as-tu enlevé le voile de la pudeur ? »

« Entre, Maîtresse. Telle est la loi du Royaume Souterrain. »

Naissance-mort, c'est la loi du sexe. Le sexe se cache derrière la crainte mortelle, la pudeur, comme la nuit derrière le jour, l'autre monde derrière celui-ci. Voilà pourquoi l'enlèvement des voiles, l'impudeur sexuelle, est la mort, et la chasteté, le sexe intégral, l'intégrale Personnalité, est la vie et, à son extrême limite, la vie éternelle — la Résurrection.

III

La Fiancée de Dieu, *Enitu*, prêtresse de la déesse Ištar, gravit la tour babylonienne, le Zikkurat à sept étages et à sept portes et, lorsqu'à la septième porte on enlève de ses flancs le dernier voile de la pudeur, la foule innombrable des fidèles se prosterne, frappée d'une terreur sacrée :

« De Tes flancs Il fit un trône, et Ton ventre Il le fit plus vaste que les cieux ! »

IV

« Abomination ! » tel est le premier sentiment que nous inspire cette coïncidence du passé et du présent. Voltaire, l'athée, rit, et Pascal, le croyant, frémit, mais tous deux sont d'accord — et ils ne le sont que sur ce seul point — pour voir dans l'antique sainteté une « abomination ».

Sur ce point nous ne discutons plus : nous nous divisons, nous nous combattons en tout, mais ici c'est

la paix : il n'y a plus ni hellène, ni barbare, mais uniquement la « créature nouvelle », le monde nouveau, antipode de l'ancien. L'antique sentiment religieux du sexe est aussi impie à nos yeux que le serait pour les anciens notre insensibilité religieuse à son égard. La force centripète du sexe est devenue centrifuge : ce qui jadis attirait tout repousse tout aujourd'hui. Insensiblement, invisiblement le monde a tourné sur son axe, et c'est là la plus grande de toutes les « révolutions ».

Nos os sont rongés par la lèpre sexuelle, la syphilis spirituelle, mais nous nous taisons, nous avons honte d'en parler. Et nous périrons ainsi, dans le silence et dans la honte.

Jamais nous ne comprendrons que le sexe est un lieu saint ou maudit, porte du Ciel ou de l'enfer, mais qu'en tout cas c'est un abîme et non point une platitude. De tout son poids notre monde, notre Enfer, pèse sur ces portes pour qu'elles ne s'ouvrent pas :

Ouvre-moi, gardien, ouvre-moi les portes.
Si tu ne les ouvres pas, je briserai les verrous,
Je romprai les battants, détruirai le seuil,
Et je ferai sortir les morts !

V

Sur un cône de pierre assyrien, consacré à la déesse Mylitta (en grec Μύλιττα, en babylonien *Mullittu*, Celle qui enfante, la Mère), on voit représenté un prêtre se prosternant devant un autel ; au-dessus de l'autel un étroit parallélogramme, symbole géométrique du Kteis,

le sexe féminin, figure, à côté de l'étoile du matin et du soir, Vénus[1]. L'étoile indique que l'action représentée se passe dans le ciel, dans la région transcendante.

Dans le ciel qui s'illumine, je monte,
Je monte dans la perfection, selon les prophéties,
Moi, Ištar, déesse du couchant,
Moi, Ištar, déesse de l'aurore.

Peut-être l'étoile elle-même est-elle un Kteis, flamboyant dans les profondeurs ténébreuses de la nuit, de la « Fiancée au visage voilé[2] ».

VI

« Chaque Babylonien a son sceau », dit Hérodote. Voilà pourquoi il nous est parvenu une telle quantité de ces cylindres en lapis-lazuli, en jaspe, en agate, en cornaline, en calcédoine, en hématite, en cristal de roche et autres pierres précieuses.

Chaque homme a sa gemme possédant sa vertu particulière, personnelle. Le plus souvent le nom du propriétaire y est gravé à côté du dieu auquel l'homme est consacré; des symboles magiques compliqués expriment le lien qui les unit, lien également personnel; et là encore, parmi les étoiles, le croissant de la lune et le disque du soleil, c'est-à-dire dans la région céleste, transcendante, se place le parallélogramme du kteis, du sexe féminin[3].

1. Lejard : *Le culte de Vénus*, 52.
2. Ungnad : *op. cit.*, 243.
3. Oppert : *Grundzuge der Assyr. Kunst*, 24.

Ainsi chaque sceau marque le sexe dans la personnalité, le mystère des Deux dans le mystère de l'Un.

VII

Que signifie ce symbole et quel en est le but?

« Si la femme se détourne de son mari et lui dit : tu n'entreras plus chez moi, il convient de savoir : est-elle coupable devant son mari? Et si elle est innocente, si c'est le mari qui a violé la loi et négligé son épouse, il n'y aura sur celle-ci aucune faute; elle peut reprendre sa dot et retourner dans la maison de son père ». Telle est la loi du roi Hammourabi qui régnait au début du second millénaire avant J.-C.

« Moi, Hammourabi, l'Unique, j'ai montré aux hommes la lumière, je les ai conduits dans les voies de la paix... Et, afin que le fort n'opprime pas le faible, j'ai édicté mes lois... Que l'opprimé vienne devant ma face, qu'il entende mes paroles, et il sera absous; que son cœur se soulage et qu'il dise : en vérité, le roi Hammourabi est le père de son peuple, et que de tout son cœur il prie pour moi Mardouck, mon Seigneur. »

Quarante siècles après, Anna Karenine, l'honnête femme, et Sonia Marmeladova, la prostituée, auraient pu prier pour le roi Hammourabi. Lui seul n'a pas dit d'elles : « C'est à Moi qu'appartient la vengeance, et c'est Moi qui châtie », mais « se baissant, Il traça quelque chose sur le sable ». Ne serait-ce pas ces paroles : « Il convient de savoir : est-elle coupable? » — « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Oui, le roi Hammourabi avait bien le droit de dire : « J'ai montré aux hommes la lumière. »

Lumière du ciel, feu ardent,
C'est toi, ô déesse, qui te lèves sur la terre !

La déesse Ištar est la « Femme revêtue de soleil » ou la Fiancée de Dieu, Enitu, au sommet du Zikkurat, avec le sombre triangle de la pudeur : « De tes flancs Il fit un trône, et Ton ventre, Il le fit plus vaste que les cieux. »

VIII

Nous regardons ce triangle ou ce parallélogramme et ne comprenons rien. « Abomination ! » disent Voltaire railleur et Pascal tremblant. Mais ni le rire ni l'effroi ne secourent Anna Karénine et Sonia Marmeladova : l'une finit sous le train, l'autre dans le bouge des prostituées. N'est-ce pas ainsi que finira toute notre civilisation ? « Ne pourrait-on pas envoyer au diable toute cette civilisation, car sans aucun doute c'est de lui qu'elle vient[1] ? »

Pour anéantir les bourgeois
Nous mettrons le feu au monde !

Ce n'est, nous semble-t-il, qu'un incendie social. Pas uniquement : sous la tempête sociale retentissante, il y a la silencieuse tempête du sexe ; sous la lumière du feu social, les rayons obscurs du radium sexuel.

IX

« Que les femmes se taisent... que l'épouse obéisse à

1. Rozanov.

son mari », enseigne l'apôtre Paul. Et si la femme se détourne de son mari et lui dit : « Tu n'entreras plus chez moi », comme le roi Hammourabi l'avait prévu deux mille ans avant Paul, que faut-il faire ? « Il convient de savoir si elle est coupable » ? Non, ces paroles tracées sur le sable se sont effacées.

Tout le mystère de l'amour — mystère divin des Deux — nous l'avons ramené à la « Belle Hélène », aux « droits de la femme », à la police des maisons publiques. Les feux célestes du sexe se sont éteints, et les feux terrestres de la prostitution se sont allumés. Notre civilisation chrétienne rappelle la Prostituée de Babylone plus qu'aucune civilisation païenne.

« Dieu dans les entrailles de la femme », c'est pour nous une abomination. Dieu est parti, le démon est venu.

Notre civilisation, par essence, est asexuelle, parce qu'athée, et cela ne lui sera pas pardonné : « l'amour refroidira », descendra en enfer, et la terre sera vouée à la malédiction de la stérilité.

Les greniers à blés furent épuisés...
Les hommes affamés dévorèrent les hommes...
La mère apprêta son enfant pour son repas...

La seconde Atlantide périra comme la première.

X

Que signifie l'adoration babylonienne du kteis ? Que signifie la chasteté, l'intégrité du sexe — l'intégrité de la personnalité — en tant que chemin menant à la résurrection ? En vérité, il faut la tempête silencieuse du sexe,

plus grande que toutes les tempêtes sociales, que toutes les révolutions, pour que nous le comprenions.

XI

« Chaque femme née dans ce pays doit, au moins une fois dans sa vie, entrer dans le temple d'Aphrodite pour se donner à un étranger... Dans l'enceinte du sanctuaire sont ménagés des passages séparés par des cordes; les étrangers les parcourent et choisissent les femmes qui leur plaisent. La femme qui a pris place dans l'enceinte ne peut s'en aller avant qu'un étranger ait jeté de l'argent sur ses genoux et se soit uni à elle en dehors de l'enceinte. En jetant l'argent il doit dire : « J'appelle la déesse Mylitta! » Et, si maigre soit le don, la femme ne peut refuser : cela lui est interdit par la loi, car ce don est sacré; elle suit le premier qui lui jette de l'argent[1]. »

Hérodote raconte cela sans condamner ni approuver; mais déjà, comme nous, il n'y comprend rien. Qu'est-ce donc en effet? « Prostitution sacrée »? L'union de ces deux mots est une absurdité et un blasphème, mais nous n'avons pas d'autre expression.

La prostitution est le suicide sexuel de la femme. La prostituée vend son corps et garde l'argent. Mais ces femmes et ces filles de Babylone, si généreux ou si maigre soit le don, le remettent à la déesse, et la corde tendue entre les passages les rend toutes égales, riches ou pauvres, nobles ou humbles. Il ne peut même pas y avoir de désir, au sens grossier du mot, du moins de la

1. Hérodote, I, 199.

part de la femme : ce n'est pas elle qui choisit l'homme.

Une fois dans leur vie, toutes les femmes et les filles de Babylone sont consacrées à la déesse Mylitta, et certaines d'entre elles le sont pour toujours. Celles-ci demeurent à l'intérieur du sanctuaire, dans des cellules, comme des recluses, et sont nommées pures, *kadistu*, saintes, *kedeša*, fiancées de dieu, *enitu*. Leurs lois sévères rappellent celles des Vestales romaines ou la règle des couvents de femmes au Moyen Age. La ville d'Ourouk (Erech) est la cité sacrée des kedeša, des prostituées de la déesse Ištar qui est elle-même la Kedeša, la Prostituée des dieux.

Le roi Hammourabi légiférait sur la prostitution sacrée en même temps qu'il édictait la loi sur la liberté des femmes dans le mariage et l'égalité des époux, loi qui n'a rien de comparable dans notre civilisation chrétienne.

Non, réellement, nous n'y comprenons rien.

XII

Pour nous, l'unique sens du sexe, c'est la procréation. L'homme naît pour engendrer et mourir; la personnalité est mortelle, l'espèce est immortelle : c'est l'ordre naturel existant, nous le tenons pour nécessaire et nous n'en cherchons pas d'autre.

Babylone cherche : déjà elle pressent confusément qu'il y a dans l'amour sexuel quelque chose d'inutile pour la race impersonnelle, mais de suprêmement précieux pour la personnalité humaine, que pour l'homme la loi de la nature qui édifie l'immortalité de l'espèce sur les ruines

de la personnalité mortelle est une iniquité, et que cette loi existe, mais ne devrait pas exister. Et l'homme se révolte. C'est de cette révolte encore aveugle, criminelle, obscure, mais déjà prophétique, qu'est né ce que nous appelons la « prostitution sacrée ».

Tout être humain doit, une fois au moins dans sa vie, s'arracher à la chaîne des naissances-morts ; une fois au moins dans sa vie tout homme doit s'unir à une femme et toute femme à un homme, mais non pas pour enfanter, puis mourir. Lorsque l'homme dit : « J'appelle la déesse Mylitta », la femme est pour lui Mylitta elle-même, et le voile de la pudeur tombe de ses flancs comme de ceux mêmes de la déesse Ištar au fond de l'Enfer ou de la « Fiancée de Dieu » au sommet du Zikkurat. Et l'hôte fortuit, l'étranger, entre chez elle comme le mystérieux Messager à la fleur blanche.

Il entra et je n'ai pas eu peur,
Je n'ai pas eu peur du Rayonnant.
Il m'est comme un frère... Je l'adorerai,
Mon frère, messager du Très Haut :
Il m'a donné une fleur blanche...

XIII

« Et le roi Josias détruisit les maisons des prostituées auprès du temple du Seigneur, où les femmes tissaient les vêtements pour Astarté. Et les hauts lieux qui furent élevés par Salomon, roi d'Israël, il les souilla et il en couvrit l'emplacement d'ossements humains [1]. »

1. IV, *Rois*, XXIII, 7-14.

Mais n'est-ce pas là, sur ces Hauts Lieux, que Salomon chanta à la Sulamite, la bergère brune, « la biche sauvage des montagnes balsamiques », le plus sublime des chants d'amour, le Cantique des Cantiques :

La nuit j'ai cherché sur ma couche
Celui qu'aime mon âme,
Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé.
Je me lèverai donc et j'irai par la ville,
Par les rues et par les places...
J'ai été rencontrée par les veilleurs
Qui faisaient le tour de la ville...
« N'avez-vous pas vu celui qu'aime mon âme ? »
Les veilleurs m'ont frappée, blessée,
Et ils m'ont enlevé mon voile...

Ils lui ont enlevé le voile de la pudeur, comme à une prostituée ou à la déesse Ištar. Mais la même nuit vint frapper à sa porte l'Étranger, le mystérieux Messager à la fleur blanche.

« Ouvre-moi ma sœur,
Ma bien-aimée, ma pure !... »
Je me levai pour ouvrir,
Et de mes mains tombait la myrrhe
Et de mes doigts coulait la myrrhe,
Sur les poignées du verrou...

N'est-ce pas de cette myrrhe que la Pécheresse avait rempli le vase afin de le briser aux pieds du Seigneur et de préparer son corps à l'ensevelissement ? Et ne vit-elle pas la première le corps du Ressuscité ?

« L'amour est fort comme la mort », cela veut dire précisément que le sens du sexe excède l'immortalité de

l'espèce qui est la mort de l'individu ; le sens suprême de l'amour n'est pas la naissance des mortels, mais la résurrection des morts.

XIV

Et c'est cet amour que nous avons appelé « prostitution » ! Voilà quels hauts lieux nous avons souillés, comblés d'ossements humains. C'est en vain que l'Église chante le Cantique des Cantiques sur la Sulamite, nous n'en comprenons plus le sens. Les racines babyloniennes de la fleur chrétienne sont arrachées, et la fleur s'est fanée.

Mais déjà, à Babylone elle-même, comme en Égypte, à Chanaan, à Chettée, en Égée, en Israël — dans tout le Testament du Père — transparaît le Testament du Fils, le christianisme avant le Christ. C'est déjà la lutte d'Éros et d'Antéros, du sexe et de l'antisexe.

XV

« Les barbares ont honte d'être nus », remarquent avec étonnement les Grecs, hommes de l'Occident pour qui, en comparaison des hommes de l'Orient, le sentiment religieux du sexe est éteint. Mais les Égyptiens, des barbares eux aussi, n'ont pas honte de la nudité ; le lin transparent de l'Égypte — « l'air tissé » — cache à peine le corps nu, et ce n'est pas seulement, bien entendu, parce qu'il y fait chaud, mais aussi parce que la trace du Paradis n'y est pas encore entièrement effacée du corps humain.

A Babylone, la laine remplace le lin, non seulement parce qu'il y fait plus froid qu'en Égypte, mais aussi parce que la trace du Paradis y a complètement disparu. Sur les monuments sumériens, hommes et dieux sont représentés en longues robes lourdes, de laine pelucheuse ou moirée, avec de nombreux volants rappelant nos robes de femmes à l'ancienne mode : voile sur voile, honte sur honte. Seul, le prêtre, *barû*, est nu en célébrant le sacrifice. Peut-être retrouvons-nous ici l'antique lien de Babylone avec l'Égypte.

Mais en général c'est bien à Babylone qu'est né le sentiment de la nudité comme sentiment du péché. Le contact du corps nu de l'homme ou de la femme, qui ne se sont pas purifiés après leur union sexuelle, souille autant que le contact d'un cadavre.

Il en est ainsi à Babylone et en Israël. Chez eux déjà notre « mauvais œil » s'ouvre sur le sexe comme sur une impureté transcendante.

XVI

« Et leurs yeux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus... et Dieu dit à Adam : Qui t'a dit que tu es nu[1] ? » C'est le Fils qui l'a dit. Le sexe est dans le Père, l'antisexe dans le Fils. Ou du moins il en semble ainsi aux hommes.

XVII

L'antisexe, la force de répulsion sexuelle, agit dans le mystère de Tammouz de même que dans le mythe de

1. *Gen.*, III, 7-11.

Gilgamès. Mais dans le mystère, son action est positive, religieuse comme un autre « oui », tandis que dans le mythe, elle est négative comme un unique « non » ; dans le mystère, se manifeste « l'opposition concordante » du sexe et de la personnalité — chemin de la résurrection ; dans le mythe, leur contradiction irréductible — chemin de la mort.

XVIII

Gilgamès, après avoir vaincu le géant Humbaba, rentre triomphalement dans Ourouk.

Il lava ses vêtements, nettoya ses armes,
Déploya sur ses épaules ses belles boucles,
Revêtit une claire tunique, se ceignit,
Posa sur sa tête sa couronne royale.
Ištar vit la beauté de Gilgamès :
Sois mon époux, ô Gilgamès,
Fais-moi présent de la fleur de ta chair,
Sois mon époux, je serai ta femme !
Je te donnerai un char de lapis et d'or,
Avec des roues d'or et des harnais de diamant,
Attelé de mules vigoureuses.
Quand tu entreras dans notre palais,
Dans le parfum des aromates,
Tous les rois de la terre te salueront ;
Les souverains baiseront la trace de tes pas
Et t'apporteront les présents des montagnes et des [vallées,
Tes chèvres mettront bas trois chevreaux, tes brebis [deux agneaux,
Ton âne pèsera le poids d'un mulet,
Ton mulet au joug n'aura pas d'égal,
Et tes chevaux emporteront ton char comme un tour-[billon.

Gilgamès ouvre la bouche
Et parle ainsi à la déesse Ištar :
Garde tes présents, souveraine !
Mon vêtement me suffit
Et ma nourriture me suffit,
A moi qui goûte aux mets des dieux,
A moi qui bois le vin des rois...
Toi tu es semblable à la porte ouverte sous la tempête,
Semblable au toit prêt à s'effondrer,
Semblable à l'éléphant qui a secoué sa selle,
Semblable au fardeau qui courbe le porteur,
Semblable à la pierre qui ne soutient pas le mur,
Semblable au talisman néfaste, présent de l'ennemi,
Semblable à la chaussure étroite qui serre le pied !
Auquel de tes époux es-tu restée fidèle ?
Voici, je vais t'énumérer tous tes amants
Et je vais en faire le compte :
Tammouz, l'amant de ta jeunesse,
Tu l'as voué chaque année aux lamentations.
Tu as aimé Allala, le faucon jaspé,
Et tu lui as brisé les ailes ; il vit maintenant dans la forêt
Et gémit plaintivement : mes ailes ! mes ailes !
Tu as aimé le Lion puissant
Et tu lui as creusé deux fois sept pièges.
Tu as aimé le Cheval rapide
Et sous le fouet, tu l'as fait courir à mort.
Tu as aimé Taboulou, berger des brebis,
Tu en as fait un loup et les chiens l'ont déchiré.
Tu as aimé Ichoulanou, le jardinier,
Tu en as fait une chauve-souris.
Aujourd'hui tu m'aimes et tu me feras périr comme les [autres !

La déesse outragée monte au ciel trouver Anou son père et le supplie de châtier Gilgamès. Anou refuse d'abord,

mais comme elle menace de briser les portes de l'enfer et de faire sortir les morts, il envoie contre le héros le Taureau Céleste. Le Taureau au souffle de feu dévaste la terre d'Ourouk. Mais Gilgamès et Engidou pourchassent le monstre dans les marais de l'Euphrate et le tuent.

La déesse Ištar monta sur les murs d'Ourouk
Et, sautant sur un créneau, s'écria :
« Malheur à toi, Gilgamès, tu t'es ri de moi
Et tu as tué le Taureau Céleste ! »
Engidou, entendant les paroles d'Ištar,
Arracha le sexe du Taureau Céleste
Et le jeta à la face de la déesse :
La même chose t'arrivera maudite !

XIX

Voici le comble du blasphème ; on ne saurait aller au delà et, en effet, nous ne sommes pas allés plus loin.

La déesse Ištar est la plus grande de toutes les divinités babyloniennes.

Il n'y a pas de vrai Dieu, sauf toi !

La Mère des dieux, *Ummu Ilani*, existait déjà, alors qu'aucun d'eux n'existait encore. Un enfant connaît et aime sa mère avant son père ; il en est de même de l'humanité tout entière. Son chemin va de la Mère terrestre vers le Père Céleste et retourne peut-être du Père vers la Mère. La Mère est la première religion de l'humanité et aussi la dernière. Voilà pourquoi l'outrage fait à la Mère, de même que celui fait à l'Esprit, ne se pardonne pas.

Il ne fut pas pardonné à Gilgamès. Le héros cherche la vie éternelle et trouve la mort. Le châtiment du blasphème, c'est l'athéisme, et celui de l'athéisme, le néant du monde, le « fond du pot aux rogatons impurs ».

XX

Mais dans le blasphème, comme dans la vénération, le sexe est uni avec Dieu ; celui qui est contre le sexe est contre Dieu.

Le sexe est lié à la personnalité en ses deux pôles : la reconstitution, l'accomplissement de la personnalité, c'est la résurrection. Mais la personnalité sans le sexe, le mystère de l'Un sans celui des Deux, ne peut s'accomplir. Voilà pourquoi Gilgamès ne trouve pas la vie éternelle. La déesse Ištar est « celle qui ressuscite les morts », *mubali-tat-miti*, et il l'a repoussée.

XXI

La déesse de l'amour aurait pu lui répondre ce que l'Esprit de la Terre répond à Faust :

Du gleichst dem Geist den du begriffst,
Nicht mir !
Tu ressembles à l'esprit que tu as compris,
Mais non à moi !

Gilgamès fait le compte exact des souffrances et des crimes de l'amour, mais il n'en réclame pas le prix là où il faut. Le sexe est maudit, défiguré, souillé, mais non par Dieu — par l'homme. La déesse Ištar descend au fond de l'Enfer humain, et les hommes clament vers elle :

qu'as-tu fait de nous? Mais elle pourrait leur répondre : qu'avez-vous fait de moi, vous ?

XXII

Divina Astarte... hominum deorumque vis, vita, salus,
Rursus eadem quæ es pernicies, mors, interitus.
O divine Astarté... vie, force et salut des hommes et des [dieux,
Tu en es aussi la mort, la ruine et la perte[1] !

Les hommes choisissent eux-mêmes la vie ou la mort dans l'amour — dans le sexe. Ils ont choisi la mort, et le sexe meurtrier dévaste la terre comme le « Taureau au souffle de feu ».

XXIII

Je prononcerai ton jugement, ô prostituée,
Et il ne changera jamais.
Voici : de la malédiction la plus lourde je te maudis !
Ta maison sera la rue,
Ton refuge, l'ombre du mur,
Par la fatigue tes pieds seront meurtris.
L'ivrogne et l'homme sobre te frapperont aux joues...
Parce que tu m'as voué à l'affliction
En m'attirant de mes champs vers la ville[2].

C'est ainsi qu'Engidou, la bête-dieu, maudit la courtisane de la déesse Ištar. « Je prononcerai ton jugement, prostituée », commence Engidou, et Saint Jean, à Pathmos, achève : « Ton jugement est venu... Elle est tombée, elle est tombée, Babylone, la grande Prostituée[3] ! »

1. Plaute : *Mercator*, IV.
2. Gilgamès, VII, 125-142
3. *Apoc.*, XVIII, 10-11.

Ce que nous appelons « civilisation » est précisément la « grande Babylone, mère des prostituées et des abominations de la terre[1] » car, en vérité, l'âme de la civilisation, c'est la prostitution : derrière la société et la personnalité perverties — le sexe perverti, lui aussi. Et certes, ce n'est pas seulement contre la civilisation païenne, mais aussi contre la civilisation chrétienne, la nôtre, qu'est prononcé ce terrible jugement.

« L'ivrogne et l'homme sobre te frapperont aux joues », commence Engidou, et Saint Jean, à Pathmos, termine : « Ils haïront la prostituée et la ruineront, et la mettront nue, et mangeront sa chair, et la brûleront dans le feu[2], » — dans le feu de l'incendie universel :

Pour anéantir les bourgeois
Nous mettrons le feu au monde!

« Et les rois de la terre la pleureront et se lamenteront après elle... lorsqu'ils verront la fumée de son incendie[3]. »

Derrière l'incendie visible, l'incendie invisible, la flamme lente du radium sexuel ; derrière la révolution mondiale, la prostitution, mondiale, elle aussi.

XXIV

Ce que nous appelons la civilisation se meut dans ce que nous appelons le progrès, — dans la succession des naissances, des générations, dans la dynamique sexuelle.

1. *Apoc.*, XVII, 5.
2. *Ibid.*, 16.
3. *Ibid.*, 9.

Or, il suffit d'une minime erreur d'aiguillage dans le point du sexe pour dévier et renverser tout le progrès et toute la civilisation. C'est cette petite erreur que nous avons commise en enlevant au sexe la sanction religieuse.

XXV

Le jugement de Dieu sur la Prostituée de Babylone est-il juste ? Oui. Car notre « grande Civilisation » est une grande Prostituée, et véritablement elle a « perverti la terre[1] ».

Toute la question est de savoir si Celle que toute l'antiquité du Père adorait sous les noms de Isis — Ištar — Astarté — Anahita — Cybèle — Dèmèter, est une Prostituée.

Du gleichst dem Geist den du begriffst,
Nicht Mir !

La Chair du Seigneur vient de la semence d'Abraham. Mais déjà Abraham avait pu entendre chez les Babyloniens, à Ur en Chaldée, cette prière à la déesse Ištar, semblable aux litanies chrétiennes à la Très Sainte Vierge Mère :

Reine toute puissante, protectrice miséricordieuse,
Il n'est pas d'autre refuge que toi !

Dans les siècles et les peuples — chose terrible à dire — la Très Pure Vierge Mère se confondit avec la Prostituée de Babylone, le sexe saint avec le sexe maudit, et cette confusion fut la ruine du monde.

1. *Apoc.*, XIX, 2.

XXVI

Si je ne parle qu'à contre-cœur de ces mystères redoutables, ce n'est pas que je craigne le blasphème et le scandale. Il y a déjà longtemps qu'en fait de religion il n'y a plus, hélas ! ni scandale ni blasphème : comment se scandaliser de ce qui n'existe pas, et à quoi bon lancer des pierres vers un ciel vide ? Si j'en parle à contre-cœur, c'est que tout cela est aujourd'hui incompréhensible et vain.

En général les hommes sont moins sots qu'ils ne le paraissent : ils comprennent aisément l'obscur Marx et Einstein, plus obscur encore. Ce n'est qu'en fait de religion que, soudainement frappés d'une sottise surnaturelle, ils cessent de comprendre les choses les plus simples : c'est qu'ils n'ont pas besoin de les comprendre ou, pour mieux dire, *ont besoin de ne les pas comprendre*. Ce dont je parle en ce moment est ce qu'il y a pour eux de plus inutile et, par conséquent, de plus incompréhensible.

XXVII

La Troisième personne de la Sainte Trinité est une Personne Féminine.

En grec, le mot πνεῦμα, souffle, est du genre neutre, en latin, *spiritus* est du genre masculin, en hébreu *Ruach* est tantôt masculin tantôt féminin, en araméen *Ruacha* est toujours féminin. Jésus de Nazareth s'exprimait en langue araméenne. Son langage touchait au mystère de l'Être féminin en Dieu.

Là où il n'y a que le masculin il n'y a pas encore de sexe ; il ne commence que là où il y a le masculin et le féminin. Le sexe n'entre en Dieu qu'avec l'Être Féminin : chose impossible pour nous parce qu'à nos yeux le sexe est maudit — donc, le symbolisme sexuel est blasphématoire — ou du moins il le serait si nous pouvions encore blasphémer. Et pourtant, dire que le Père engendra le Fils, dogme chrétien, n'est-ce pas déjà un commencement de symbolisme sexuel ?

XXVIII

L'homme ne sait pas parler ni même penser à Dieu. Toute notre théologie n'est que mythologie. Et tout notre langage lui aussi est mythologique, fabuleux, conventionnel, comme est conventionnelle notre géométrie euclidienne. Nous disons : Dieu est, mais peut-être la catégorie humaine de l'être est-elle aussi incommensurable avec Dieu que la catégorie humaine du sexe.

L'homme, ou ne pense guère à Dieu, se détachant de lui comme nous nous en sommes détachés actuellement, ou bien il se serre contre Dieu de tout son être et du point le plus pur, le plus ardent de son être — le sexe.

XXIX

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Et la terre était informe et vide, et les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme, et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux[1]. » Planait, descendait comme un oiseau aux ailes

1. *Gen.*, I, 1-2.

déployées descend pour couver un œuf. L'Esprit de Dieu, Ruacha, l'Ame (ce n'est point le mot juste, mais nous n'en avons pas d'autre), l'Ame de Dieu couvait le chaos comme l'oiseau couve un œuf.

XXX

La déesse Isis descend elle aussi sur la momie d'Osiris sous la forme d'un vautour aux ailes déployées ; elle la couve pour en faire éclore son corps ressuscité.

« Que de fois j'ai voulu, Jérusalem, rassembler tes enfants comme un oiseau rassemble ses petits sous son aile, et vous n'avez pas voulu », dit le Fils parlant comme la Mère[1].

XXXI

La colombe est l'oiseau de la Vierge Mère, de l'Istar babylonienne, de l'Astarté chananéenne, de l'Achéra syro-phénicienne, de la Tanit tyrosidonienne et de cette déesse préhellénique, créto-égéenne, dont nous ignorons le nom et qui fut par la suite appelée Aphrodite Uranie.

« Ayant été baptisé, Jésus sortit aussitôt de l'eau et voici, les cieux s'ouvrirent à lui et Jean vit l'Esprit de Dieu qui planait comme une colombe et descendit sur Lui[2]. »

Ce n'est pas Lui, mais Elle, Ruacha, qui descendait, planait au-dessus du Jourdain, comme au commencement de la Genèse elle planait au-dessus des eaux de l'abîme.

1. MATH., XXIII, 37.
2. *Ibid.*, XVI, 3.

XXXII

Les Actes de Thomas nous ont transmis la prière eucharistique des premiers chrétiens : « Descends, sainte Colombe... Descends, Mère mystérieuse... qu'il nous soit donné de communier avec Toi dans les mystères accomplis en Ton nom[1] ! »

Ainsi la primitive Eucharistie s'accomplit au nom de l'Esprit Mère. Et il en est de même du baptême.

« Ma Mère, l'Esprit Saint », dit Jésus dans l'évangile des Hébreux[2].

« Marie dit à l'Ange : Comment cela sera-t-il puisque je ne connais pas de mari ? L'Ange lui répondit : Le Saint Esprit descendra sur Toi et la force du Très Haut te bénira[3]. »

Le Très Haut est le Père; le Saint Esprit, la Mère. Dans le très pur corps de Marie, le Père s'unit à la Mère.

XXXIII

Dieu est Mère : ce mystère encore irrévélé dans le christianisme est déjà effleuré par les idoles de l'âge de pierre, les statuettes néolithiques de la Mère avec son Enfant que l'on trouve partout, de la Mésopotamie à l'Atlantique, sur tous les chemins que suivra le christianisme.

Est-ce possible ? Oui. L'ombre du Fils, encore à venir,

1. Act. Thom. — Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, 66.
2. Hiéron : *In Mich.*, VII, 16. — Origène, *In Johan.*, II, 6.
3. Luc, I, 34-35.

s'est projetée en arrière sur toute l'humanité depuis le commencement des temps ; il en est de même de l'ombre de la Mère.

Osiris-Tammouz, ombre du Fils, prédit non seulement ce qu'Il a déjà fait pour nous, mais aussi ce qu'Il fera encore.

XXXIV

« Ištar-Mami ! » Tel fut le premier balbutiement enfantin de Babylone et il lui en sera tenu compte dans les siècles et dans l'éternité.

LE PÈRE, LE FILS ET LA MÈRE

I

« Tu m'es un fiancé de sang... un fiancé de sang par la circoncision », dit à son fils, Séphora, femme de Moïse[1]. « Ton époux, c'est Celui qui t'a créé. L'Éternel t'a rappelé comme l'époux rappelle son épouse », dit le prophète à Israël[2].

Israël est le Fiancé et la Fiancée promis à Dieu, Lui et Elle, l'Homme-Femme. Ce n'est pas une image ou un symbole, mais la réalité — pas l'esprit, mais la chair et le sang — pas le mythe, mais le mystère, le sacrement nuptial, l'union de Dieu avec l'homme. C'est là-dessus que repose tout Israël, tout le Testament du Père, et c'est dans Babylone que plongent les plus profondes racines d'Israël.

II

Ištar, l'Étoile matinale et vespérale de l'amour, est « Femme au couchant et Homme à l'aurore », dit le texte cunéiforme. Tournée vers la lumière du jour, vers notre monde, la Face de Dieu est masculine; tournée vers les ténèbres de la nuit, vers l'autre monde, elle est

1. *Ex.*, IV, 26.
2. Is., LIV, 1-6.

féminine. Dieu est ensemble Lui et Elle, l'Homme-Femme.

Voilà pourquoi dans toutes les prières babyloniennes l'invocation de Dieu est double et s'adresse à Lui et à Elle, au Père et à la Mère :

> Je n'ai pas de mère — Tu es ma Mère!
> Je n'ai pas de père — Tu es mon Père!

Le Dieu des Babyloniens est le Père-Mère des gnostiques et des orphiques.

III

A Suse, ancienne capitale d'Élam, on a trouvé la statue de la déesse barbue Nana (Ištar) :

> Comme Assour elle est barbue,

est-il dit dans l'hymne à Ištar de Ninive.

Lorsqu'en Égypte on ajoutait au menton des momies féminines la barbiche sacrée d'Osiris, cet usage signifiait : celle qui au couchant, dans la naissance-mort, est femme, est homme dans la résurrection, ou, plus exactement, homme et femme à la fois, Adam-Ève, « à l'image et à la ressemblance de Dieu[1] ». Les deux sexes séparés dans le monde empirique sont unis dans le monde transcendant.

IV

Et, de même que la déesse Ištar, le dieu Tammouz est Lui et Elle, Homme et Femme.

1. *Genèse — Talmud.*

Dans l'inscription sumérienne du roi Goudéa, le Vrai Fils de l'Abîme, Dumu-zi-absu, est appelé non pas Maître, *En*, mais Maîtresse, *Nin*, non pas Lui, mais Elle, ou Lui et Elle ensemble.

Ištar est la Femme devenant Homme, ou la Vierge devenant Adolescent, et Tammouz est l'Adolescent se transformant en Vierge. Leur union nuptiale n'est pas celle de deux, mais de quatre êtres ou de deux Androgynes — de l'Adolescent-Vierge et de la Vierge-Adolescent.

Il en est de même en Égypte : Isis, *Usrit*, est la personne féminine d'Osiris, *Usiri*, et Osiris, la personne masculine d'Isis. Osiris-Osirise est l'Androgyne divin.

V

« Il y a dans l'Ile de Chypre la statue de Vénus-Barbue, *Venus barbata*, sous l'aspect d'un homme en vêtements féminins, car la même déesse y est considérée comme étant homme et femme. *Quod eadem et mas estimatur et femina*[1]. »

Dans cette même île de Chypre, dans les villes sacrées d'Amathonte et de Paphos, Adonis-Tammouz et Aphrodite-Ištar sont figurés sur une aérolithe conique par une double empreinte de phallus et de kteis. Sur les monnaies de Tenedos on voit également unies sur un seul cou les deux têtes de Zeus, le Père, et de Héra, la Mère. Enfin, à Rome, le plus ancien des dieux latins, Jupiter Terminalis, est un androgyne, un homme aux seins de femme, *Progenitor genitrixque deus*, Père et Mère des dieux.

1. Macrobe : *Saturn.*, III, 8.

Ainsi, de l'Égypte à la Grèce, de Babylone à Rome, sur tous les chemins futurs du christianisme, les siècles et les peuples aboutissent au même théorème de géométrie ou de métagéométrie sexuelle — à la bisexualité divine.

VI

Ici nous ne comprenons plus rien, et d'ailleurs comment pourrions-nous comprendre? Il ne s'agit plus de Marx ni d'Einstein, il s'agit d'une chose d'une simplicité enfantine, mais parfaitement inutile pour nous et par cela même absolument incompréhensible.

Nous ne connaissons la bisexualité que d'après Krafft-Ebing : l'hermaphrodite est un monstre à deux sexes. Comment les Grecs, ces hommes d'un goût parfait, ont-ils pu adorer une telle monstruosité? Comment les Romains, ces hommes d'une raison parfaite, ont-ils pu adorer une telle absurdité? Il nous semble que tous les siècles et tous les peuples ont perdu la raison — tous, sauf nous.

VII

C'est une loi biologique qu'il n'y a pas d'être unisexué : tous sont intermédiaires. Tout individu d'un certain sexe recèle en lui l'embryon du sexe opposé — embryon féminin chez le mâle, masculin chez la femelle. Il y a dans chaque individu quelque chose qui, rapprochant les bords de la fissure sexuelle, enferme l'être dans son intégrité parfaite — la personnalité future. L'extrême biologique de l'unisexualité, c'est l'impersonnalité absolue.

L'être uniquement mâle ou femelle est aussi irréalisable que la bisexualité absolue, la personnalité parfaite.

Ou, pour parler plus simplement, tout homme est quelque peu femme ; toute femme, quelque peu homme, et c'est bien pour cela qu'ils ne sont point un mâle ou une femelle, comme les bêtes, mais des êtres humains.

Cet équilibre instable du masculin ou du féminin dans l'individu biologique est précisément le chemin qui mène à la personnalité humaine. « La personnalité est l'équinoxe des sexes[1]. » Le personnel, le spirituel est bisexuel.

VIII

Dans notre foncière incapacité religieuse, dans notre impersonnalité, notre unisexualité, nous ne le comprendrons jamais. Nous ne comprendrons pas pourquoi dans les visages humains les plus géniaux, les plus spirituels, les plus personnels — ceux d'Alexandre le Grand, de Napoléon, de Léonard de Vinci, de Gœthe jeune, de Byron — nous voyons sous le masculin transparaître quelque chose de féminin et même de virginal. C'est là leur plus grand charme, car il n'en est pas sur terre de plus grand. Non point pour nous cependant : nous sommes insensibles même au charme surnaturel de Celui qui a dit : « Lorsque deux seront un, que le masculin sera féminin et qu'il n'y aura plus ni féminin ni masculin, viendra le Règne de Dieu. »

1. Rozanov.

IX

Deux anges assyro-babyloniens, debout, face à face, de chaque côté de l'Arbre de Vie, le touchent avec un cône écailleux, semblable à une pomme de cèdre. Cette image sacrée se répète, innombrable, sur les bas-reliefs, les pierres sculptées, les prismes d'argile, les cylindres, les briques vernissées, les broderies des tissus. Quel en est le sens ?

Le dattier, l'arbre nourricier de Sennaar, possède deux sexes, mais pour des centaines de palmiers femelles il n'y a qu'un palmier mâle. La fécondation naturelle par le pollen que distribuent le vent et les insectes est rare et insuffisante. Pour obtenir un fruit mangeable, les hommes fécondent l'arbre artificiellement : grimpant jusqu'au sommet ils répandent sur la fleur femelle le pollen de la fleur mâle. Cette coutume était déjà connue d'Hérodote[1], de Théophraste[2] et de Pline le Naturaliste[3]. De nos jours on peut encore voir en Mésopotamie les hommes se livrer à ce travail à l'époque où fleurissent les dattiers.

C'est à cette même occupation que se livrent, sur les images sacrées assyro-babyloniennes, les Anges du Seigneur. Le cône avec lequel ils touchent l'Arbre de Vie est la fleur mâle du palmier. Ce qui est pour les Égyptiens la croix ansée, *ankh*, pour les chrétiens la croix à quatre branches, est pour les Babyloniens ce cône fécondant, le phallus. Et là encore, planant parmi le disque

1. Hérodote, I, 93.
2. Théophraste : *Hist. plant.*, II.
3. Pline : *Hist. natur.*, XIII, 17.

solaire, le croissant de lune et les étoiles au-dessus de l'Arbre de Vie, le parallélogramme du Kteis atteste que le mystère représenté s'accomplit dans le ciel : le mystère céleste du sexe est la vie éternelle, la résurrection

X

Un ange volait dans le ciel de minuit,
Chantant une douce chanson...
Dans ses bras il portait une jeune âme
Pour ce monde de tristesse et de larmes[1]...

Ainsi les anges assyro-babyloniens portent du ciel sur la terre la poussière étoilée des âmes humaines, le pollen de l'Arbre de Vie — les semailles de Dieu.

« Dieu prit la semence des autres mondes et la sema sur cette terre; Il planta son jardin, et tout ce qui put germer germa, et ne continue à croître et à vivre que par le sentiment de son contact mystérieux avec les autres mondes...[2] »

XI

« Tu te trouvais dans Éden, jardin de Dieu... Tu étais le chérubin... tu marchais parmi les pierres de feu[3] », dit la prophétie adressée à Tyr et peut-être à Chanaan, à Babylone, à Chettée, à l'Égée, à l'Égypte, à Israël, à toute l'antiquité du Père, car toute elle adore les « pierres de feu », les *bethils* (bétyles).

1. Lermontov.
2. Dostoïevsky.
3. Éz., XXVIII, 13-14.

Βαίτυλος, en hébreu Bethil, signifie Maison de Dieu[1]. Dans ces aérolithes tombés du ciel, noircis, brûlés par le feu céleste, habitent des dieux-astres. Dans la ville d'Érech, consacrée à la déesse Ištar, il y a sept bethils, sept dieux des étoiles. A Ur en Chaldée, Abraham, le Babylonien, put également adorer de semblables dieux. Le petits-fils d'Abraham, Jacob-Israël, prit une pierre, la mit sous sa tête, s'endormit et vit en songe une échelle montant jusqu'au ciel « et voici, les anges montaient et descendaient le long d'elle », de même que la Fiancée de Dieu, Enitu, sur les sept degrés du Zikkurat babylonien. Jacob s'éveilla de son sommeil et dit : « en vérité Dieu est présent en ce lieu et je ne le savais pas... Que ce lieu est terrible!... Ce n'est pas autre chose que la maison de Dieu (bethil); c'est la porte du ciel[2]. » La porte du ciel, la Porte de Dieu, c'est *Bab-ilu*, Babylone. Et Jacob éleva en cet endroit une pierre sacrée — un Bethil.

XII

Voilà ce que nous désignons par le mot « fétichisme », terme barbare inventé par les nouveaux barbares — les savants d'aujourd'hui. Le fétichisme est l'origine de toutes les religions. Les premiers adorateurs de Dieu sont des adorateurs des pierres. Dans chaque phénomène peut se manifester le noumène — la « porte du ciel » ; en chaque lieu Dieu est présent, et nous ne le savons pas.

1. *Gen.*, XXVIII, 17.
2. *Ibid.*, 12-17.

Tel est le sens du fétichisme — religion non pas fausse, mais vraie.

« Jésus dit : Soulève cette pierre, et tu me trouveras ; fends l'arbre, et j'y suis[1]. »

Cette parole du Seigneur qui ne fut pas entendue par nous semble l'avoir été par l'antiquité. Et même dans le sacrement chrétien, le pain et le vin ne se transforment-ils pas en Chair et en Esprit, la matière empirique en matière divine?

A quel point le sentiment religieux doit être ardent pour embraser la pierre, la transformer en Dieu, voilà ce que nous ne pouvons nous imaginer. Le béthilisme, l'adoration des pierres, est à l'origine de toutes les religions, mais ensuite leur granit s'émiette, leur solidité se liquéfie, se résout en esthétique, éthique, métaphysique — et c'est la fin. Alors l'humanité athée s'adore elle-même comme le Grand Fétiche, et tombe dans cette nouvelle barbarie que nous appelons progrès, civilisation, et qui aboutit à l'anthropophagie. C'est là notre fin à nous.

XIII

On peut dire que tout le Testament du Père n'est qu'un Béthil tombé du ciel, une pierre brûlée par le feu céleste. Aujourd'hui elle est déjà ternie, mais jadis elle fut transparente comme un diamant noir.

XIV

Le Béthil, colonne ou cône de pierre, symbolise le

1. A. Resch : *Agrapha*, 69.

phallus (il en est ainsi à Pessinunte, à Amathonte, à Paphos, à Byblos et autres « villes sacrées » — Hiéropolis). Mais sur la large base du béthil, dans les sillons et les rides de la pierre, les fidèles voient ou voudraient voir le « sceau d'Aphrodite-Uranie », de la Vierge-Mère céleste, l'image du kteis[1].

Ce sceau existe sur la pierre noire de Kaab, à la Mecque, qui est un antique béthil. Mahomet, en détruisant toutes les idoles, n'osa point toucher à celle-ci, et jusqu'aujourd'hui c'est sur elle que repose l'Islam. Peut-être la double table de Moïse n'est-elle aussi autre chose qu'un double béthil, pierre sacrée d'Élohim, de deux Dieux en un, de l'Homme-Femme.

Et toutes ces étoiles doubles, ces diamants noirs et transparents jalonnent le chemin qui va vers l'Étoile de Béthléem.

XV

Les âmes, d'après Héraclite, « naissent — tombent » Elles tombent du ciel comme des étoiles, graines des semailles divines. Le passage des âmes humaines à travers le monde est un vol d'étoiles filantes.

« Nous savons qu'en Mars et en Septembre des aérolithes noirs traversent l'atmosphère terrestre... A proprement parler, toute union sexuelle est un passage de constellations entières d'âmes humaines — Voie lactée, Voie Céleste[2]. »

1. Fr. Lenormant : *Lettres assyriologiques*, II.
2. Rozanov.

L'Éternel dit à Abraham dans une vision nocturne : « Regarde le ciel et dénombre les étoiles... Tu auras autant de descendants[1]. » Et Abraham tomba dans l'effroi et dans une grande ténèbre lorqu'il vit la Voie lactée, le tourbillon de poussière étoilée des âmes humaines, couler de ses flancs vers l'unique Soleil — vers Celui qui dit : « Avant qu'Abraham fut, Je suis. »

XVI

Abraham sortit de Babylone, et Moïse, d'Égypte ; tout Israël est entre ces deux Exodes. Et Chanaan, la Terre promise, se trouve aussi entre Babylone et l'Égypte.

L'Arche d'alliance d'Israël n'est autre chose que la « barque » des dieux égyptiens, et les chérubins qui veillent au-dessus d'elle, ne sont autre chose que les Kherubu babyloniens.

Jacob-Israël éleva un béthil. Et lorsqu'Israël mourut, « Joseph ordonna à ses serviteurs, les médecins, d'embaumer son père, et ils embaumèrent Israël[2]. »

Tout Israël est une momie égyptienne et un béthil babylonien.

XVII

Babylone et l'Égypte sont deux nuages orageux, et Israël est l'éclair qui jaillit entre eux.

« Ce jour-là Israël sera le troisième avec l'Égypte et l'Assyrie ; la bénédiction sera sur la terre que Dieu

1. *Gen.*, XV, 5.
2. *Ibid.*, L, 2.

Sabaoth bénira en disant : « Béni soit mon peuple, les Égyptiens, et l'œuvre de mes mains, les Assyriens, et mon héritage, Israël[1]. »

Israël est le troisième entre les deux, car en lui s'accomplit le mystère des Trois.

XVIII

Mais Israël n'est-il que l'union de l'Égypte et de Babylone et rien d'autre ? Non, c'est autre chose encore.

Osiris *fut*, dit l'Égypte ; Tammouz *fut*, dit Babylone. Le Messie *sera*, dit Israël. « Et il sera ce jour-là : ils verront Celui qu'ils ont transpercé[2]. »

« Sera » au lieu de « fut », tel est, tombé de l'éternité dans les siècles, l'éclair d'Israël.

XIX

Avant la venue du Fils de l'homme, personne ne s'était approché de lui aussi près, n'avait vu son visage aussi clairement que ce prophète anonyme et grand entre tous que nous appelons le « second Isaïe ». — « Il a livré son âme à la mort et fut compté au nombre des malfaiteurs... Il a assumé le péché de beaucoup et s'est fait le défenseur des criminels[3]. »

En vérité, celui qui a dit cela voyait déjà le Seigneur crucifié.

1. Is., XIX, 24.
2. Zach., XII, 9-10.
3. Is., LIII, 5-12.

XX

Osiris et Tammouz sont l'ombre, le Fils de l'Homme est le corps, et ce corps est dans Israël. L'Égypte et Babylone connaissent le Fils, Israël l'engendre. Il manifesta dans l'histoire universelle le mystère du Fils, concentra tous les rayons du Fils en un seul prisme ardent, en un seul point de l'espace et du temps — dans la naissance du Christ.

XXI

« Qui donc saura sa race[1] ? » Les premières lignes du premier Évangile expliquent la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. C'est vers ce Soleil que coule, que tourbillonne la Voie lactée, semence d'Abraham.

XXII

La pyramide de pierre égyptienne, la tour de briques babylonienne, ces deux premières échelles s'élevant vers le ciel, prédisent la troisième, la dernière, faite de chair et de sang humain — la généalogie du Seigneur. Et ces trois échelles sont construites selon la même loi des nombres.

Le nombre de la pyramide est sept : quatre triangles, quatre et trois = sept.

Celui de la tour de Babylone est quatorze : la Fiancée

1. Is., LIII, 8.

de Dieu, *Enitu*, monte sept degrés et en descend sept ; deux fois sept = quatorze.

Le nombre de la généalogie du Christ est trois fois quatorze : « de toutes les tribus d'Abraham à David, quatorze tribus ; et de David à l'émigration à Babylone, quatorze tribus ; et depuis l'émigration à Babylone jusqu'au Christ, quatorze tribus[1]. »

Ce jeu des nombres divins rappelle celui du soleil dans le diamant. En Égypte et à Babylone il n'y a que des rayons, le Soleil est en Israël.

XXIII

Le mystère d'Israël n'est pas encore accompli, ses voies dans les siècles et les peuples ne sont pas encore achevées.

Éternellement douloureux, gémissant, comme chassé par une force inconnue, Israël marche toujours, sans pouvoir s'arrêter, pareil à Gilgamès, le chercheur de Vie éternelle.

Je cherche le don de la vie ;
Pour lui je traverse les plaines,
Les mers, les fleuves,
Les montagnes inaccessibles.
Par les fatigues et les douleurs
Ma belle image fut altérée...

Israël éternel, le Juif éternel, est le miracle incessant des siècles et des peuples. Celui qui ne le voit pas ne sait rien des miracles de Dieu.

1. Math., I, 17.

XXIV

Un homme religieux peut-il être antisémite? Non, mais plutôt antiaryen. Les Sémites créent les religions, les Aryens les détruisent. Leur incapacité religieuse est telle que, même dans l'athéisme, ils n'ont pas su se passer du secours des Sémites. L'athéisme personnel et contemplatif des Aryens, les Sémites l'ont transformé en une action sociale, en socialisme athée. Ainsi, jusqu'aujourd'hui, Japhet est l'esclave spirituel de Sem.

XXV

L'injure prononcée contre Israël est un blasphème à l'endroit de la chair du Seigneur, car Sa chair vient d'Israël. Cette injure est la malédiction de ce qui fut béni par le Seigneur : « Je te bénis (Abraham) et toutes les races de la terre seront bénies en toi[1]. »

XXVI

Voici le ridicule juif Iankel de Gogol et le terrible juif Shylock de Shakespeare. Dans ces deux figures, le ridicule et le terrible ne font qu'un, l'un surnaturel et éternel. Les siècles passent, mais Israël reste. Le granit égyptien, la brique babylonienne, le marbre grec, le fer romain, tout est tombé en poussière, a disparu comme un songe, mais Israël est resté. Et tous nous passerons, mais il restera. Le ciel et la terre passeront, mais cette race restera, tant que tout ne sera pas accompli.

1. *Gen.*, XII, 7.

XXVII

Comme Gilgamès, Israël chercha l'Arbre de Vie, le trouva et le perdit. Il attendit le Messie; le Messie vint, et Israël ne le reconnut pas. Voilà le mystère d'Israël — mystère de Dieu.

Dieu, sur le Sinaï, dit à Moïse : « Tu ne peux voir ma face, parce que l'homme ne peut la voir et rester vivant... Je te couvrirai de ma main, jusqu'à ce que je passe. Et lorsque j'enlèverai ma main tu me verras par derrière, mais ma face ne sera pas visible pour toi[1]. »

Jusqu'aujourd'hui Israël est couvert par la main de Dieu. Il ne voit pas la Face de Dieu — le Fils.

XXVIII

« Tu ne peux voir ma Face », dit le Père. « Celui qui me voit voit mon Père », dit le Fils. Le Fils ne parle pas comme le Père, à moins que ce ne soit qu'apparence? Mais le monde tout entier n'est que le monde des apparences.

Le Père et le Fils sont Un en Dieu, mais deux dans le monde. Les deux Testaments, celui du Père et celui du Fils, se contredisent et se combattent. C'est dans ce nœud de contradictions que les destins d'Israël s'enchevêtrent avec ceux du christianisme et de toute l'humanité. Ce nœud n'a pas été fait par les hommes, et ce n'est point eux qui le dénoueront.

1. *Ex.*, XXXIII, 20-22.

XXIX

Israël n'a pas vu le Fils, tandis que nous « l'avons vu et l'avons haï ». Israël n'a pas accepté le Fils, et nous, l'ayant accepté, nous l'avons renié. Israël a crucifié le Fils une fois, et nous Le crucifions toujours.

« Voici, votre maison vous sera laissée vide » : cela est dit non seulement à Israël, mais aussi à nous tous.

Les deux Testaments, en se combattant, se détruisent, et à leur place c'est le vide, « l'abomination sur le lieu saint », le règne de l'Antéchrist.

XXX

« Le Juif vient, l'Antéchrist vient », prédit Dostoïevsky ; « l'Antéchrist vient, le Mufle vient », pourrait-on lui répondre.

Si le Juif est l'abomination sur le lieu saint d'Israël, cette même abomination sur le lieu saint du Christianisme est le Mufle. Ces deux chemins mènent au même but, à la suprême union du Juif et du Mufle — à l'Antéchrist.

XXXI

« Le socialisme est d'origine aryenne, le communisme d'origine sémite », dit Weininger[1]. Mais leur âme à tous deux, c'est le même athéisme dans l'action sociale. Aryens et Sémites furent d'accord dans l'athéisme avant de l'être dans le socialisme.

« Le christianisme contemporain est imprégné de

1. WEININGER : *Sexe et caractère*, 377.

Judaïsme », remarque Weininger[1]. Mais le contraire est vrai aussi : le judaïsme contemporain est imprégné de christianisme. En ce moment ni l'un ni l'autre n'existent à l'état pur, il n'y a qu'un mélange de deux éléments, et lequel vaut mieux, le chrétien ou le judaïque, le Mufle ou le Juif? Il est difficile de le dire : tous deux se valent.

XXXII

Dans la métaphysique sexuelle de Weininger, le principe féminin est impersonnel ; la substance du judaïsme est féminine, celle du communisme — impersonnelle : « les juifs sont impersonnels comme les femmes et par cela même communistes[2]. »

Weininger, quelles que soient les erreurs de sa métaphysique sexuelle, a raison sur un point : ces deux questions, qui brûlent et consument le monde, la question juive et la question sociale, sont liées à celle du sexe. Le sexe est le nœud métaphysique de toutes les contradictions, de toutes les luttes du Judaïsme et du Christianisme, le point métaphysique de rencontre des deux Testaments qui s'entre-détruisent.

En Israël, le sexe est élevé jusqu'au ciel dans la voie lactée de la semence d'Abraham ; dans la « Conception Immaculée », dans le christianisme, il est précipité en Enfer ; « les parties sexuelles de Lucifer sont le centre de l'Enfer de Dante[3]. »

1. WEININGER : *Sexe et caractère*, 377.
2. *Ibid.*, 377.
3. *Ibid.*, 366.

S'il en est réellement ainsi on ne peut pas ne pas accepter la conclusion de Weininger : « Le Christ et le christianisme sont la négation absolue du judaïsme[1]. » Le Testament du Fils est la négation absolue du Testament du Père. Mais, ayant fait cette déduction, le juif chrétien Weininger perdit toute foi aussi bien juive que chétienne et périt dans le vide. « Voici, votre maison vous sera laissée vide » : il ne put vivre et se tua. Et là encore il avait raison : comment croire, en effet, comment vivre, si le Père est contre le Fils, le Fils contre le Père?

XXXIII

Ainsi commence « l'affliction comme il n'y en eut jamais depuis le commencement du monde », notre affliction à nous — l'Apocalypse de nos jours. Et ce n'est pas seulement contemporains, actuels, présents, mais aussi futurs, apocalyptiques, que deviennent l'Égypte, Babylone, Chanaan, Israël — l'éternel Israël, l'éternel Juif.

XXXIV

« Le Juif vient! l'Antéchrist vient! » Ainsi Dostoïevsky prédit notre perte imminente par les Juifs. « Des Juifs vient le salut », prédit le Seigneur[2]. Et le ciel et la terre passeront, mais Ses paroles ne passeront pas.

« Voici, votre maison vous sera laissée vide... jusqu'à ce que le temps arrive où vous direz : Béni soit Celui qui

1. Weininger, 407.
2. Jean, IV, 21.

vient au nom du Seigneur[1]. » Les Juifs qui n'ont pas accueilli le Christ, et les chrétiens qui l'ont repoussé, l'accueilleront et diront : « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur. »

XXXV

En parlant du mystère des Deux dans Osiris-Isis, Tammouz-Ištar, Adonis-Astarté, Attis-Cybèle, Mithra-Anahita, Dionysos-Déméter, dans tous les dieux mourants et ressuscitants, dans les Hommes-Femmes, comment ne pas parler du même mystère dans l'éternel, le présent, le futur, l'apocalyptique Israël?

Israël est le Fiancé et la Fiancée, Lui et Elle, Homme-Femme, de même que l'Esprit-Ruach — première manifestation de la Face de Dieu dans la Genèse; de même qu'Elohim qui a créé l'homme à son image — homme et femme — deux en un.

Cela est dans le Père, et cela est aussi dans le Fils.

« Et on demanda à Jésus : quand viendra ton règne? Il dit : lorsque deux seront un, et que le masculin deviendra féminin et qu'il n'y aura ni masculin ni féminin[2]. »

Les anciens judéo-chrétiens, les Naasséniens (ophites) ont très bien compris cette parole du Seigneur : « L'essence céleste des Éons se trouve là où il n'y a ni masculin, ni féminin, mais une créature nouvelle, un être nouveau, un Homme-Femme[3]. »

1. Luc, XIII, 35.
2. Clément d'Alexandrie : *Stromata*, XIII, 92.
3. Hippol. : *Philosophoum*, V, 7.

Ainsi, dans le même point transcendant du Sexe, les deux Testaments se combattent et s'accordent : « les contraires sont concordants », τὸ ἀντίξουν συμφέρον[1].

XXXVI

On ne peut parler sans effroi de ces mystères : « Abraham tomba dans l'effroi et une grande ténèbre », lorsque Dieu conclut avec lui l'Alliance du sexe, la circoncision. Mais si le sexe naturel est entouré de ténèbres et d'effroi, le sexe double, διφυής, des orphiques l'est d'autant plus.

« Que ce lieu est terrible », dit Jacob-Israël, en adorant le double béthil, le phallus-kteis astral. Et le plus terrible est qu'ici le ridicule et l'effrayant s'unissent. « Abraham tomba sur la face et rit », ici même, devant la face de Dieu, dans la grande ténèbre et l'effroi[2].

XXXVII

Je ne me fais point d'illusion. Je sais que mes paroles ne semblent ni terribles ni ridicules, mais seulement vides de sens dans « la maison vide » où il n'y a personne pour les entendre.

« Vide et effrayant est ton monde, Seigneur[3] ! » Et dans ce monde vide, il y a une affliction comme il n'y en eut jamais depuis le commencement des siècles.

Je parle avec le pauvre langage humain, mais je ne

1. Héraclite : *Frag.*, 8.
2. *Gen.*, XVII, 12.
3. Gogol.

blasphème pas, je prie : le Père n'a pas consolé, le Fils ne console pas, la Mère-Esprit consolera. « Comme la mère console, de même je vous consolerai[1]. » Voilà pourquoi l'Esprit est appelé Consolateur, Paraclet. Ce n'est pas Lui, mais Elle qui consolera : voici la parole la plus enfantine de Celui qui a sauvé le monde par l'enfance.

XXXVIII

Le monde périt parce qu'il a oublié la Mère.

Le masculin l'a emporté sur le féminin. La guerre est l'œuvre masculine — et voici la guerre sans fin : « Les hommes vont tous s'entre-tuer » — et le monde périra dans le feu de la guerre si les larmes de la Mère ne l'éteignent.

XXXIX

Quelle différence y a-t-il entre le Père et la Mère ? Ce que les sages ne savent pas, les enfants le savent : le Père châtiera, la Mère pardonnera.

XL

Tout le paganisme — christianisme d'avant le Christ — est l'angoisse inassouvie du Fils, et tout le christianisme après le Christ est l'angoisse inassouvie de la Mère.

La nuit du Père vint, et le soleil du Fils se leva. La nuit du Fils vient, et le soleil de la Mère se lèvera.

1. Is. LXVI, 13.

XLI

Trois Testaments, trois amours, embrasent le monde l'un après l'autre, l'un plus profondément que l'autre. L'amour du Père est profond, mais plus profond est celui du Fils, et plus profond encore sera celui de la Mère.

Le Père n'a pas sauvé, le Fils ne sauve plus, la Mère sauvera.

XLII

Le Père est contre le Fils, et le Fils contre le Père, tant que l'Esprit n'est pas venu. Dans l'Esprit, le Père et le Fils sont un : « les deux seront un ».

Les deux Testaments, le Premier et le Second, se combattent en eux, mais s'accordent dans le Troisième. Le premier Testament est celui du Père, le second celui du Fils, le troisième celui de l'Esprit-Mère.

Ainsi s'accomplit le mystère des Trois.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

SUR LES PRESSES DE

L'IMPRIMERIE DURAND A CHARTRES

le 10 Décembre 1927



POUR

L'ARTISAN DU LIVRE

2, RUE DE FLEURUS, 2

PARIS

D. MÉREJKOVSKY

LES MYSTÈRES DE L'ORIENT

ÉGYPTE — BABYLONE

TRADUIT DU RUSSE

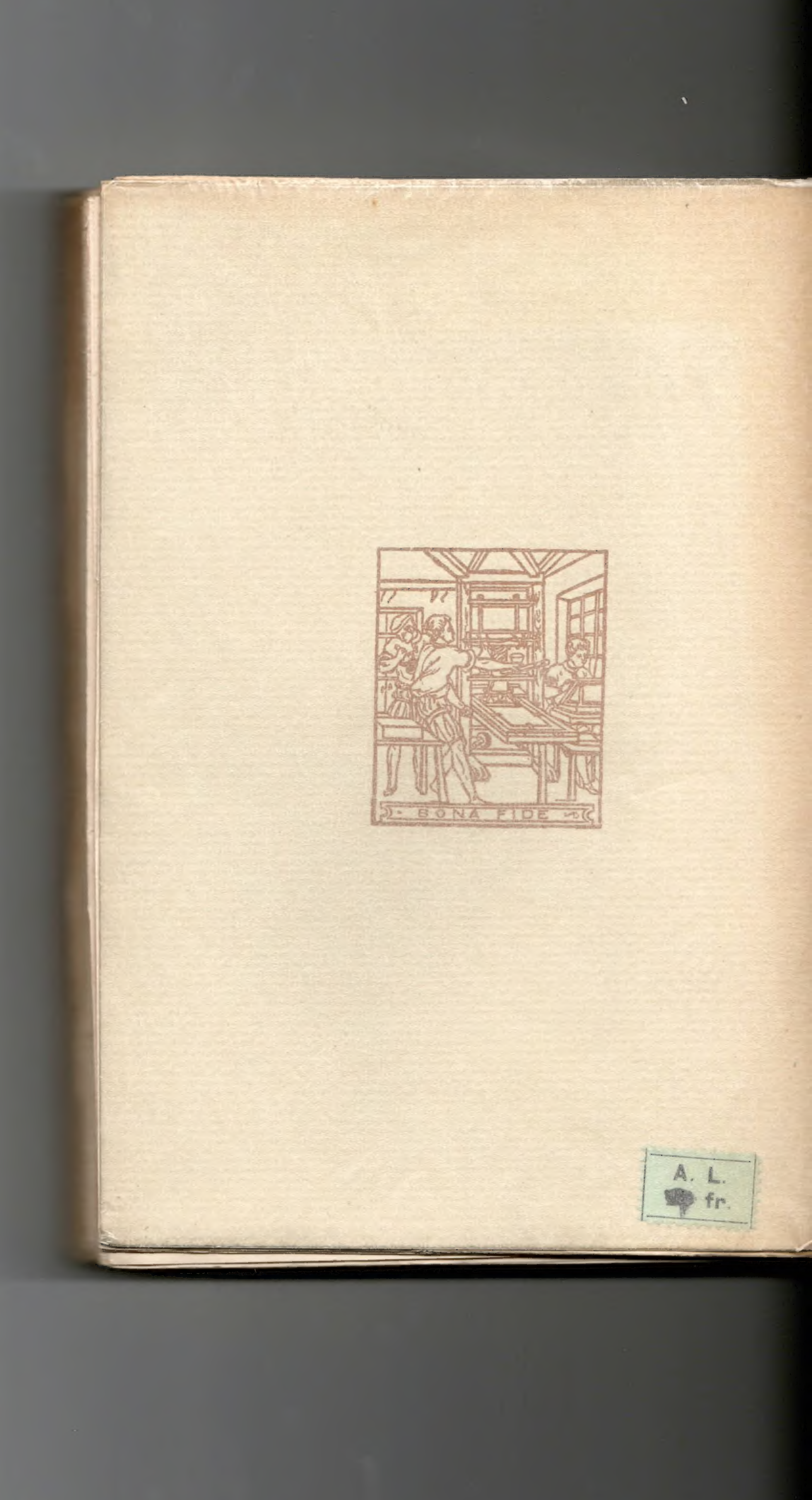
PAR

DUMESNIL DE GRAMONT



L'ARTISAN DU LIVRE
2, RUE DE FLEURUS, 2
PARIS
—
MCMXXVII

6e édition.


BONA FIDE

D. MÉREJKOVSKY

LES MYSTÈRES DE L'ORIENT

ÉGYPTE - BABYLONE

L'ARTISAN DU LIVRE
PARIS
MCMXXVII